UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04341 1180

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

LA RELIGION

DANS LE TEMPS ET DANS L'ÉTERNITÉ

LA RELIGION

DANS LE TEMPS ET DANS L'ÉTERNITÉ

OU

INTRODUCTION

A L'ÉTUDE RAISONNÉE DU CHRISTIANISME

D'après le Catéchisme de Persévérance

Par Mgr GAUME

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

Docteur en Théologie

Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula.
HEBR., XIII, 8.
Jésus-Christ hier et aujourd'hui et le même dans tous les siècles.

Deus charitas est. I. JOAN., IV, 8
Dieu est charité.

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stæ. Annæ
MARIANOPOLI.
TRANSFERRED

PARIS
GAUME ET Cie, ÉDITEURS
3, rue de l'Abbaye, 3

1884

Droits de traduction et reproduction réservés

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

AVANT-PROPOS

La religion est le premier besoin de l'homme : la connaître est son premier devoir.

Être d'un jour..., hier je n'étais pas; demain je ne serai plus... Qui suis-je?... D'où viens-je ?... Où vais-je ?... Dans le rapide trajet du berceau à la tombe, que dois-je faire ?...

Questions fondamentales, toujours anciennes et toujours nouvelles. Pour tout homme venant en ce monde, elles ne sont pas seulement les premières à résoudre; elles sont encore les plus importantes. Ne pas en chercher la réponse, stupidité; ne pas la trouver, indicible torture.

A qui la demander? Nul ne peut la donner

excepté celui qui, ayant créé l'homme, connaît les mystères de la vie et les mystères de la mort. Il a répondu par la religion. De là vient que chez tous les peuples, depuis l'origine du monde, la religion est la première chose enseignée à l'enfant.

Malheureusement il n'est pas rare de rencontrer aujourd'hui, dans toutes les conditions, des personnes pour qui cet enseignement a été fort incomplet.

Plusieurs éprouvent le désir de s'instruire, ils ont la bonne volonté; mais le temps manque, et les gros livres effrayent.

D'autres ont le temps et la bonne volonté; mais ils ne savent comment étudier.

Enfin un grand nombre de parents et de maîtres chrétiens, des aumôniers de pensionnats de jeunes gens et de jeunes personnes, de zélés confesseurs expriment le regret de ne savoir quelle lecture conseiller à ceux dont l'instruction religieuse leur est confiée. Le simple Catéchisme parait insuffisant; les démonstrations évangéliques, les apologies philosophiques et autres livres, d'ailleurs excellents, ou ne seraient pas lus ou ne seraient pas compris.

Placer un anneau entre le Catéchisme et les ouvrages savants destinés aux hommes de loisir ; donner dans un petit nombre de pages un plan général de la religion, qui, l'exposant historiquement, en fasse ressortir les principaux points, en coordonne toutes les parties, de manière à rendre l'étude non seulement sûre, mais facile et profitable à tous, tel est l'objet de cette *Introduction.*

Extraite d'un grand ouvrage[1] dont elle renferme l'économie, elle conduit à la connaissance approfondie de la religion dans son magnifique ensemble, c'est-à-dire depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, dans son histoire, dans son dogme, dans sa morale, dans son culte, dans sa lettre et dans son esprit, dans ses rapports avec l'homme et les sociétés, avec les sciences et l'humanité toute entière, en deçà et au delà du tombeau.

Il est deux classes de personnes surtout auxquelles nous désirons offrir ce modeste travail.

A vous d'abord, jeunes gens, nos amis et nos frères, espoir de l'avenir. Comme nous

1 Le Catéchisme de Persévérance. 8 vol. in-8°. 12e édition. Paris, Gaume.

tristes enfants d'un siècle de doute et d'angoisse, vous cherchez péniblement la vérité, ce bien de l'âme pour lequel vous êtes faits. Hélas! et des sophistes se sont présentés qui vous ont offert pour aliment ou des abstractions inintelligibles, ou des systèmes sans conclusion, ou des utopies dangereuses. Ce qu'ils n'ont pu, ce qu'ils ne pourront jamais vous donner, nous avons tenté de vous l'offrir.

Sous un titre modeste se cache ici la plus intéressante histoire qui ait jamais charmé vos loisirs, la plus belle philosophie que vous ayez jamais étudiée, et nous osons le dire, la plus haute épopée dont la lecture ait jamais fait palpiter votre cœur.

Dans les générations plus avancées sur le chemin de la vie, bien des hommes se rencontrent qui n'ont entendu parler que vaguement du christianisme, et dont toute la sience religieuse se réduit à des idées flottantes et à des notions incomplètes. Quelques-uns, plus malheureux encore, ne connaissent guère la religion que par les calomnies et les préjugés, triste héritage des derniers siècles, ou fruit amer de leur éducation litté-

raire et scientifique. Toutefois le besoin de croire et d'aimer se fait sentir impérieusement à leur âme.

Comme ces Romains d'autrefois[1], dans la prospérité ils se contentent de porter les yeux vers le Capitole; mais l'adversité vient-elle s'asseoir au seuil de leurs demeures, ils s'empressent d'élever leurs regards attristés vers le Ciel : dans ce moment ils sont chrétiens. Malheureusement, leur christianisme n'étant point établi sur la base d'une foi profonde, fruit de la grâce et d'une instruction solide, leurs beaux sentiments s'évanouissent avec leurs craintes ou leurs douleurs.

De tous ces hommes qui forment *le gros* de notre époque quel est le plus grand besoin, *sinon une complète exposition de la foi?* Nous essayons de la leur offrir[2].

Le bonheur éternel de ces âmes, rachetées comme nous par le sang divin, n'est pas le seul objet de nos désirs; nous ne perdons pas de vue l'intérêt de la société. Magistrats,

1 Tertull. Apol. c. XVII.
2 Elle se trouve dans le grand Catéchisme de Persévérance ; l'esquisse générale du Christianisme que nous donnons ici est une simple préparation à l'étude de cet ouvrage.

législateurs, chefs de famille et d'atelier, administrateurs, conducteurs des peuples, les hommes dont nous parlons sont tout cela. Mais le moyen de conduire les autres dans leur voie providentielle si on n'est pas soi-même en état de répondre à ces questions fondamentales pour toute société, pour toute nation placée sur la terre : Qui suis-je? D'où viens-je? Où vais-je? Quels sont mes devoirs ?

Comme elle en donne la solution à tout individu qui l'interroge, la religion seule peut la donner à chaque nation et à chaque société. Vouloir diriger un peuple, une association, une famille sans connaître la réponse à ces problèmes et sans la prendre pour boussole, c'est être un aveugle conduisant à l'abîme d'autres aveugles par le chemin du désordre, des calamités et des catastrophes.

A vous donc cet ouvrage, hommes, qui que vous soyez, qui ne savez quel remède apporter au mal dont la violence agite et dévore le monde sous vos yeux et malgré les efforts de votre sagesse ; qui errez vous-mêmes sans étoile et sans boussole sur la mer houleuse de la vie, ignorant d'où vous

venez, qui vous êtes, où vous allez, et dont le cœur, théâtre permanent de luttes inexplicables, est trop souvent victime de cruels mécomptes et quelquefois d'inconsolables douleurs.

Silence un instant! pourriez-vous refuser de nous entendre? nous allons vous parler de Dieu et de vous.

LA RELIGION

DANS LE TEMPS ET DANS L'ÉTERNITÉ

CHAPITRE PREMIER

Manière d'étudier la religion.

La religion est un fait, un fait d'immense amour, qui embrasse toute la durée des âges. Née avec l'homme, elle s'étend depuis l'instant de la création jusqu'au dernier jour du monde : là même elle ne finit pas. Survivant seule à la dernière catastrophe, elle continue son règne glorieux pendant les siècles sans fin de l'éternité. *Le Christ hier, aujourd'hui, et le même aux siècles des siècles*[1].

Voilà pourquoi saint Augustin, interrogé par un diacre de Carthage sur la meilleure manière d'étudier et d'enseigner la religion,

1 Christus heri et hodie, ipse et in secula — *Hebr.*, XIII, 8.

lui répond par son admirable traité : *De catechizandis rudibus*[1].

« La vraie manière d'enseigner la religion, dit le grand évêque d'Hippone, c'est de remonter à ces paroles : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre,* et de développer toute l'histoire du christianisme jusqu'à nos jours. Ce n'est pas qu'il faille rapporter d'un bout à l'autre tout ce qui est écrit dans l'Ancien et le Nouveau Testament : la chose n'est ni possible ni nécessaire. Faites un abrégé; insistez davantage sur ce qui vous paraît plus important, et passez légèrement sur tout le reste. De cette sorte vous ne fatiguerez point celui dont vous voulez exciter l'ardeur pour l'étude de la religion, et vous ne surchargerez pas la mémoire de celui que vous devez instruire.

« Or, pour montrer toute la suite de la religion, souvenez-vous que l'Ancien Testament est la figure du Nouveau ; que toute la religion mosaïque, les patriarches, leur vie, leurs alliances, leurs sacrifices sont autant de figures de ce que nous voyons ; que le peuple juif tout entier et son gouvernement n'est qu'un GRAND PROPHÈTE de Jésus-Christ et de l'Église[2] »

1 Manière d'enseigner la religion aux ignorants.

2 Narratio plena est cum quisque primo catechizatur ab eo quod scriptum est, *In principio fecit Deus cœlum et terram*, usque ad præsentia tempora Ecclesiæ. Non tameu debemus totum Pentateuchum totosque Judicum

Tel doit être, suivant saint Augustin, l'enseignement de la *lettre* de la Religion. Quant à l'*esprit*, le saint docteur, interprète fidèle du divin Maître, le fait consister dans l'amour de Dieu et du prochain. Voici ses remarquables paroles :

« Vous commencerez donc votre récit à la création de toutes choses dans un état de perfection, et vous le continuerez jusqu'aux temps actuels de l'Église. Votre but unique sera de montrer que tout ce qui précède l'Incarnation du Verbe tend à manifester l'amour de Dieu dans l'accomplissement de ce mystère. Le Christ lui-même, immolé pour nous, que nous apprend-il? sinon l'amour immense que Dieu nous a témoigné en nous donnant son propre Fils.

« Mais si, d'une part, la fin principale que le Verbe s'est proposée en venant sur la terre a été d'apprendre à l'homme combien il est aimé de Dieu, et si cette connaissance elle-même n'a d'autre but que d'allumer dans le cœur de l'homme l'amour d'un Dieu qui l'a

et Regum et Esdræ libros... narrando evolvere et explicare : quod nec tempus capit, nec ulla necessitas postulat ; sed cuncta summatim generatimque complecti, etc., etc. — *Cap.* III, n° 6 *et seqq.*

Quapropter in veteri Testamento est occultatio novi, in novo Testamento est manifestatio veteris. — *Ib.*, n° 8.

Denique universa ipsa gens totumque regnum prophetia Christi christianique regni — *Contra Faust., lib.* 22 *et passim.*

aimé le premier et l'amour du prochain, dont ce Dieu lui-même est venu donner le précepte et l'exemple; si, d'autre part, toute l'Écriture antérieure à Jésus-Christ a pour but d'annoncer son avènement, et si toute celle qui lui est postérieure ne parle que du Christ et de la charité, n'est-il pas évident que non seulement la Loi et les Prophètes, mais encore tout le nouveau Testament se réduisent à ces deux grands préceptes : l'amour de Dieu et l'amour du prochain?

« Vous rendrez donc compte de tout ce que vous rapporterez; vous expliquerez la cause et le but de tous les évènements par l'amour, en sorte que cette grande idée soit toujours devant les yeux de l'esprit et du cœur. Ce double amour de Dieu et du prochain étant le terme auquel se rapporte tout ce que vous avez à dire, racontez de manière que votre récit conduise votre auditeur à la foi, de la foi à l'espérance, de l'espérance à la charité[1].»

Laissant au seuil de l'éternité la foi et l'espérance, vertus du temps, nous entrons dans le ciel avec la charité. Là nous voyons cette Reine unique de l'immortel séjour

1 Hac ergo dilectione tibi tanquam fine proposito quo referas omnia quæ dicis, quidquid narras ita narra ut ille cui loqueris audiendo credat, credendo speret, sperando amet. — Aug., *De Catechiz. rud.*

inondant ses bienheureux sujets de torrents de lumières et de torrents de délices, et par une transformation au-dessus de toute langue les ennoblissant dans toutes les parties de leur être au point de les rendre semblables à Dieu lui-même[1]. Alors nous avons compris les mystères du temps et le but de la vie ; l'homme sait d'où il vient, où il va ; nous connaissons le dernier mot de toutes choses, et redescendus sur la terre nous nous écrions avec l'Apôtre : *Non, toutes les peines du temps ne sont rien comparées au poids immense de gloire qui nous est réservé dans le ciel*[2].

Ainsi la religion dans le temps et dans l'éternité; la religion dans l'œuvre de la création, dans l'œuvre de la rédemption, dans l'œuvre de la glorification; la religion dans sa lettre et dans son esprit, tel est le plan que nous allons esquisser.

1 Ibunt de virtute in virtutem. *Ps.* 82. — Similes ei erimus. — *Joan.*, III, 2.
2 Non sunt condignæ passiones, etc. — *Rom.*, VIII, 18.

CHAPITRE II

Dieu.

Le premier pas dans l'étude d'une science quelconque est un acte de foi; car toute science repose sur certains principes indémontrables. Ces principes admis de confiance sont pour la raison comme une prise de possession de la vérité; ils servent de point de départ aux investigations, et deviennent la condition nécessaire de tout progrès. Ainsi procèdent l'histoire, la philosophie, la chimie, la médecine, l'agriculture, la géométrie, toutes les sciences physiques ou morales.

La religion ne fait point exception à cette loi. Puisque nous sommes forcés d'accepter sans discussion les premiers principes des sciences humaines, la raison veut que nous acceptions de la même manière les principes de la science divine. Dans les sciences naturelles, les résultats et les applications justifient les axiomes et payent largement à la raison son acte de foi. Il en est de même dans l'étude de la religion. Les conséquences tout à la fois si belles et si nombreuses que

nous allons développer rendront incontestables la certitude et la fécondité des principes dont elles sont l'épanouissement.

Quant aux nuages, aux doutes, aux objections qui pourraient rester dans l'esprit, nous promettons de les dissiper dans la suite de cet ouvrage. Si quelques-uns en commençaient la lecture hésitants ou même incrédules, nous nous contenterions de leur dire avec Rousseau : *Allez jusqu'au bout; tenez seulement votre cœur en état de ne pas craindre que la religion soit vraie, et le succès est assuré.*

Cela supposé, abordons la plus belle étude qui puisse occuper l'esprit humain.

Suivant la définition de saint Augustin : *la religion est le lien qui unit l'homme à Dieu*[1].

De là naît entre le créateur et sa créature, entre le ciel et la terre une société intime, sacrée, immuable, source éternellement féconde de gloire pour Dieu et de bonheur pour l'homme. Mais, afin d'apprécier la nature et l'excellence d'une société, il importe avant tout de connaître les parties qui la forment; de cette connaissance on passe aux conditions qui les unissent. Dans la société religieuse, Dieu et l'homme étant les deux parties contractantes, apprenons d'abord à les connaître.

1 Religet ergo nos religio uni omnipotenti Deo S. Aug. De vera Relig., 11, 113.

L'univers, la tradition, l'Écriture, interprétés infailliblement par l'Église catholique, sont les trois grands livres qui nous parlent de Dieu. Recueillons-nous pour les entendre.

Avant tous les siècles, par delà tous les les mondes, au-dessus de tous les cieux, Il est UN ÊTRE éternel, infini, immuable, qui est à lui-même son principe, sa fin, sa félicité? Essentiellement fécond, il est la vie de toutes les vies, le centre de tous les mouvements, le commencement et la fin de tout ce qui est. Comme l'Océan contient la goutte d'eau dans son immensité, il enveloppe dans son sein l'univers et ses créations multiples. Il est au dedans et au dehors; il est loin, il est près, il est partout.

Dans l'astre qui brille au front des cieux, il y est; dans l'air qui me fait vivre, il y est; dans la chaleur qui m'anime et dans l'eau qui me désaltère, dans le souffle de la brise et dans le mugissement des vagues, dans la fleur qui me réjouit et dans l'animal qui me sert, dans l'esprit et dans la matière, dans le berceau et dans la tombe, dans l'atome et dans l'immensité, dans le bruit et dans le silence, il y est : lui partout, lui toujours.

Il entend tout, et la musique harmonieuse des célestes sphères, et les chants joyeux de l'alouette, et le bourdonnement de l'abeille, et le rugissement du lion, et le pas de la fourmi, et la voix des grandes cataractes, et la res-

piration de l'homme, et la prière du juste, et les blasphèmes du méchant.

Il voit tout, et le soleil étincelant aux regards de l'univers, et l'insecte caché sous l'herbe, et la mite silencieuse ensevelie dans l'écorce de l'arbre, et l'imperceptible poisson perdu au milieu des abîmes sans fond de l'Océan ; il voit et le jeu varié de leurs muscles, et la circulation de leur sang, et les pensées de mon esprit, et les battements de mon cœur, et la faim du petit oiseau qui demande sa pâture, et les besoins ignorés du pauvre et les larmes de l'opprimé.

Il gouverne tout, et l'innombrable armée des cieux, et les nations civilisées et les peuples barbares, et les saisons, et les vents, et les tempêtes, et les créatures privées de raison et les êtres doués d'intelligence. Il nourrit, il réchauffe, il loge, il habille, il conserve, il protège tout ce qui respire ; car tout ce qui respire, ne respire que par lui et ne doit respirer que pour lui.

Principe et règle du juste, du beau, du bon, du vrai, il donne à l'homme la lumière pour connaître le bien et la force pour l'accomplir. Dans son infaillible balance il pèse les actions des rois et des sujets, des individus et des peuples. Rémunérateur suprême de la vertu, vengeur incorruptible du vice, il cite à son tribunal le faible et le puissant, le juste qui l'adore et l'impie qui l'outrage ; aux uns

des châtiments sans espoir, aux autres une félicité sans mélange et sans fin.

Être au-dessus de tous les êtres, tout proclame votre existence, et les magnificences des cieux, et l'éblouissante parure de la terre, et l'obéissance filiale des flots irrités, et les vertus de l'homme de bien, et le châtiment du coupable, et la démence même de l'athée. Tout célèbre vos louanges : de la terre au firmament, d'un pôle à l'autre, tout ce qui parle vous loue par ses acclamations, ce qui est muet par son silence. Tout révère votre majesté, la nature vivante et la nature morte. A vous s'adressent tous les vœux, toutes les douleurs; vers vous s'élèvent toutes les prières.

Soleil étincelant, vos rayons remplissent l'univers, et nul regard ne peut vous contempler; toutes les langues vous nomment, aucune ne peut vous définir. Créateur, conservateur, père, juge, rémunérateur, vengeur, tous les noms de puissance, de sagesse, d'amour, d'indépendance et de justice vous sont donnés; tous vous conviennent, et cependant nul ne dit ce que vous êtes. Être au-dessus de tous les êtres, ce nom est le seul qui ne soit pas indigne en vous[1].

Oui, un Être au-dessus de tous les êtres, un Être qui a fait tout ce que nous voyons

1 S. Greg. Naz.

et qui n'est rien de ce que nous voyons ; un Dieu, pouvoir suprême du monde et des siècles, tel est le dogme fondamental que proclame l'univers et devant lequel se sont inclinées le front dans la poussière toutes les générations qui, depuis six mille ans, se sont succédé sur la face du globe[1].

Mais pourquoi ce dogme rayonne-t-il en mille reflets étincelants de toutes les parties de la nature? Pourquoi est-il inscrit en tête de l'histoire de tous les peuples? Pourquoi un soin si jaloux d'en perpétuer le souvenir?

Ce qu'est le soleil dans le monde physique, Dieu l'est à tous égards et plus encore dans le monde moral. Qu'au lieu de continuer à verser chaque jour sur le globe des torrents de lumière et de chaleur, le soleil s'éteigne tout à coup, imaginez ce que devient l'univers. A l'instant la végétation s'arrête ; les fleuves et les mers deviennent des plaines de glaces ; la terre se durcit comme le rocher. Les animaux malfaisants, que la lumière enchaîne au fond des forêts, sortent de leurs repaires, et par d'affreux hurlements s'appellent au carnage. L'homme, enveloppé de profondes ténèbres, se trouble et s'épouvante ; partout

1 Gentes non usque adeo ad falsos deos esse delapsas ut opinionem amitterent unius veri Dei, ex quo est omnis qualiscumque natura. — S. Aug., *Contr. Faust., lib.* xx, *n.* 19; id., Lact., *De error.*

règnent la confusion et le désespoir. Quelques jours suffisent pour replonger le monde dans le chaos.

Que Dieu, soleil nécessaire des intelligences, vienne à disparaître, aussitôt la vie morale s'éteint. Privée d'appui, la raison chancelle ; les notions du bien et du mal s'effacent ; l'erreur et la vérité, le juste et l'injuste se confondent dans le droit brutal du plus fort. Au milieu de ces affreuses ténèbres, toutes les hideuses cupidités, tous les instincts sanguinaires assoupis dans le cœur de l'homme se réveillent, et sans crainte comme sans remords ils se disputent les lambeaux mutilés des cités et des empires. La guerre est partout ; guerre à outrance, guerre de tous contre tous : le monde est inhabitable.

CHAPITRE III.

La Trinité

Ce qu'est la rose en bouton à la rose épanouie, le dogme de l'unité de Dieu l'est au dogme de l'auguste Trinité. Savoir que Dieu existe et qu'il possède toutes les perfections n'est pas avoir de ce grand Être une

connaissance suffisante. Il faut plonger plus avant dans son essence ineffable et savoir que Dieu est UN en nature et TROIS en personne. En nommant l'auguste Trinité nous avons mis à découvert, et la base immortelle sur laquelle pose l'édifice des sociétés chrétiennes, et le dogme révélateur de l'homme, de sa dignité, de sa nature, de ses devoirs et de ses destinées.

Autant que le permettent les salutaires obscurités de la foi nous contemplons :

Le PÈRE, principe de l'Être, qui crée et qui conserve le monde ; qui met à notre usage les soleils qui roulent sur nos têtes, les productions variées qui couvrent la face de la terre et les richesses cachées dans ses entrailles ; qui veille sur nous avec une telle sollicitude que le plus petit de nos cheveux ne tombe point de notre tête sans sa permission ; qui accourt à notre aide au moindre cri d'alarme ; qui nous soutient dans nos combats ; qui nous relève dans nos chutes, et qui nous pardonne dès qu'une larme de repentir vient mouiller notre paupière :

Le FILS, engendré du Père et égal au Père, dont il est le Verbe consubstantiel, qui, prenant en pitié l'humanité déchue, quitte volontairement les hauteurs des cieux, descend dans la vallée des larmes, épouse toutes nos misères, prend sur lui le payement de nos dettes, se donne en victime pour prix de

notre rançon, termine sa carrière en nous faisant à perpétuité les héritiers de son corps et de son sang ; qui, s'asseyant sur une nuée lumineuse, comme sur un char de triomphe, y place avec lui les prémices du genre humain, les introduit dans les splendeurs des cieux, après avoir promis à ceux qui restent ici-bas de venir les chercher à leur tour et de les réunir à leurs frères, aux anges, à lui-même dans l'éternelle cité du bonheur ;

Le Saint-Esprit, amour substantiel du Père et du Fils, égal en tout au Père et au Fils, qui, descendant aussi sur la terre de l'exil, vient accomplir la dernière promesse du Rédempteur, consoler l'humanité de son départ, débrouiller le chaos du monde moral comme il débrouilla le chaos du monde physique ; et, régénérant toutes choses dans un baptême de feu, rendre à l'homme, à la création une face nouvelle, digne des gloires du passé et des splendeurs de l'avenir. Tel est le Dieu de la foi catholique.

Or, comme l'artisan marque de son empreinte les produits de son industrie et donne ainsi son adresse au public, la Trinité, créatrice de l'univers, a gravé son cachet au front de l'homme et de chaque créature : sa gloire brille à toutes les pages de l'Écriture et de la tradition. Avec saint Augustin, saint Thomas, les Pères et les Docteurs, nous voyons dans tous les êtres le vestige de

l'auguste Trinité. « En tant que *substance créée*, chaque créature, dit le docteur angélique, représente une *cause ou un principe*, par conséquent la personne du *Père*, principe sans principe. En tant que *forme* ou *beauté*, elle représente le *Verbe*, parce que la forme de l'ouvrage est l'expression de la pensée de l'ouvrier. En tant qu'*ordre* ou *relation*, elle représente le *Saint-Esprit*, qui est l'amour, parce que la relation d'un être créé avec un autre être appartient à la volonté du créateur[1]. »

L'homme surtout est une image vivante de l'auguste Trinité : pour nier ce dogme, il faut qu'il se nie lui-même; pour en contester les merveilleuses et salutaires influences, il faut fermer les yeux à la lumière[2].

Un Dieu créateur, un Dieu rédempteur, un Dieu sanctificateur de l'homme et du monde; trois personnes dans ce Dieu unique, dont la sainteté ne peut souffrir l'ombre même du mal dans les créatures; ces trois personnes unies entre elles par les liens d'un amour immuable, éternel, qui ont fait l'homme à leur image avec ordre de conserver et d'embellir en lui les traits divins, non, ce mystère n'est pas un dogme stérile.

En effet la perfection intellectuelle et morale

1 S. Th. p. I. q. 45, art. VII.
2 Voir dans le *Catéch. de Persévér*, les développements de cette pensée.

du monde est toujours en raison directe de la notion qu'il a de Dieu. Ne nous y trompons pas ; dans les profondeurs éternellement fécondes du dogme de la Trinité se trouve la source cachée des lumières, des libertés, des vertus, en un mot de la supériorité incomparable des nations baptisées. Otez ce dogme, et l'incarnation du Verbe, la rédemption, l'effusion du Saint-Esprit, les sacrements, le christianisme tout entier ne sont plus que des chimères : et sans le christianisme qu'est-ce que l'homme? Qu'est-ce que la société ?

C'est ainsi que, sur les ailes de la foi, remontant à ce commencement qui précède tout commencement, nous adorons dans son essence ineffable le Dieu de l'éternité, qui a créé le temps et toutes les créatures qui doivent vivre dans le temps.

Après l'avoir contemplé en lui-même, nous le considérons dans ses œuvres. Avec les *astres du matin*[1], nous assistons au magnifique spectacle de la création de l'univers. Chaque jour de cette grande semaine ajoute une nouvelle syllabe à ce mot que nous lisons enfin gravé en lettres de flamme au front de chaque créature : Dieu, Trinité.

Tout nous dit l'unité, la puissance, la

1 Ubi eras quando ponebam fundamenta terræ, cum me laudarent simul astra matutina, et jubilarent omnes filii Dei ? — *Job*, xxxviii.

sagesse, la bonté, la providence paternelle du grand Être qui veille avec le même soin sur les globes immenses dont la course majestueuse doit durer autant que les siècles et sur le brin d'herbe dont la vie, commencée avec l'aurore, finit avec le jour. Des hymnes de reconnaissance et d'admiration s'échappent involontairement de nos lèvres, et l'univers devient le premier livre où le chrétien apprend à connaître et à aimer son Dieu.

En cela nous suivons non seulement le conseil et l'exemple de saint Augustin et des plus illustres Pères de l'Église, mais encore l'invitation formelle du Saint-Esprit. *Interrogez les animaux*, nous dit-il, *et ils vous enseigneront; et les oiseaux du ciel, et ils vous feront connaître leur créateur. Parlez à la terre, et elle vous répondra; et les poissons de la mer vous raconteront ses merveilles*[1]

On sait que nos maîtres dans l'enseignement de la religion, tels que saint Basile, saint Grégoire, saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostôme, se faisaient un devoir sacré d'expliquer à leurs peuples l'ouvrage des six jours[2]. Mais peut-être ne connaissons-nous pas bien la raison de leur

1 Interroga jumenta, et docebunt te ; et volatilia cœli, et indicabunt tibi. Loquere terræ, et respondebit tibi ; et narrabunt pisces maris. Quis ignorat quod omnia hæc manus Domini fecerit ? — *Job* XII.

2 Voyez leurs *hexameron* et leurs sermons sur la Genèse.

conduite : instruisons-nous aux paroles de l'éloquent patriarche de Constantinople.

« Vous nous demandez, dit saint Chrysostôme, comment, avant qu'il y eût des livres, Dieu enseignait aux hommes à le connaître. Comment? De la même manière que nous nous y sommes pris nous-mêmes pour vous amener à la connaissance de cet Être souverain. Nous vous avons promenés en esprit sur le théâtre tout entier de l'univers; nous vous avons montré le ciel, la terre, la mer, les campagnes, les vergers, les richesses et les variétés de la nature ; nous sommes remontés jusqu'aux éléments des productions diverses; et tous ensemble, unissant nos voix à l'aspect de tant de merveilles étalées à nos yeux, nous nous sommes écriés dans le transport de l'admiration : *Que vos ouvrages sont grands, ô Seigneur! que vos desseins sont profonds*[1] !

« Si Dieu eût commencé à nous instruire au moyen des livres et des caractères, intelligibles pour le savant, ils auraient été sans aucune utilité pour l'ignorant. Le riche en aurait pu faire l'acquisition ; le pauvre, non. Il eût fallu, pour les entendre, connaître la langue dans laquelle ils auraient été écrits : ils eussent été perdus pour le Scythe, le Barbare, l'Indien, l'Égyptien ; pour tout

1 Serm. I, *in Gen.*

homme, en un mot, à qui cette langue eût été étrangère.

« Il n'en est pas ainsi du grand spectacle du ciel : tous les peuples du monde entendent son langage. Ce livre est ouvert indistinctement au sage comme au simple, au pauvre comme au riche. Aussi le Prophète ne dit pas que les cieux *témoignent*, mais qu'ils *racontent* la gloire de Dieu, prédicateurs éloquents, qui ont pour auditoire le genre humain tout entier et pour livre le magnifique spectacle qu'ils développent[1]. »

Ainsi l'enseignement de la religion commence par l'explication de l'*Œuvre des six jours*. Si on considère l'affaiblissement de la foi et l'infirmité de la raison à notre époque, cette explication paraîtra plus nécessaire aujourd'hui que jamais[2]. Elle rend pour ainsi dire palpables les grandes vérités comme les grands devoirs du christianisme. Elle ramène Dieu dans toutes les parties du monde physique, dont la science matérialiste du dernier siècle s'était efforcée de le bannir et dont l'indifférentisme du nôtre continue de le tenir éloigné. L'univers n'est plus pour l'homme un temple vide : Dieu s'y présente animant tout, conservant tout, vivifiant tout.

Se pourrait-il que son auguste présence

1 Homil. XI, *ad popul. Antioch.*
2 Elle est dans le *Catéch. de Persév.* t. I.

ne dit rien au cœur? Se pourrait-il que l'homme, environné de merveilles dont on aura pris soin de lui faire connaître l'harmonie, le but de la raison, ne devînt pas à la longue plus reconnaissant et plus chrétien? Quoi qu'il en soit, faire servir la nature à la religion, n'est-ce pas répondre aux intentions du Créateur et imiter un exemple souvent donné dans l'Évangile par le divin Précepteur du genre humain?

Dans cet admirable récit nous voyons les créatures inférieures gravitant toujours vers une création supérieure, celles qui précèdent appelant celles qui suivent, et toutes ensemble réclamant l'Homme.

CHAPITRE IV.

L'Homme.

Le monde existe comme un palais magnifique ; il est orné de tout ce qui peut en rendre l'habitation agréable et commode. Suspendus à la voûte du ciel comme autant de lustres brillants, des millions d'astres l'éclairent jour et nuit. La terre est couverte d'un riche tapis, émaillé de fleurs de toute espèce ; l'air est embaumé des plus agréables parfums ; les arbres sont chargés de fruits ; les ruisseaux

murmurent ; les poissons se jouent dans les eaux ; les oiseaux font retentir les campagnes des plus agréables concerts ; les animaux attendent dans un respectueux silence le maître qui doit leur commander. « C'est ainsi, dit saint Chrysostome, que, l'empereur devant faire son entrée dans une ville, toutes les personnes attachées à son service prennent les devants, afin qu'à l'arrivée du monarque tout soit prêt à le recevoir [1]. »

Mais quel sera le roi à qui Dieu destine un si beau royaume? Recueillons-nous, et prêtons l'oreille.

Après avoir jeté un dernier regard sur son ouvrage et reconnu que tout y était bien, le créateur rentre en lui-même, il délibère, il se consulte ; puis, sortant tout à coup de son mystérieux conseil, il dit : *Faisons.*

Et que va-t-il faire ? un ange? Non. Un séraphin ? Non ; il va faire l'anneau sacré qui doit unir en lui-même la création matérielle et la création spirituelle ; il va faire sa vivante image ; il va faire le pontife et le roi de l'univers ! Il va créer l'HOMME.

Oui, ce chef-d'œuvre du Tout-Puissant, cet être que toute la création appelle avec ardeur, attend avec respect, c'est l'homme : *faisons l'homme à notre image et ressemblance.* Tombons à genoux ; et, tandis que toute la

1 Homil XI, *ad pop. Antioch.*

création nous honore, adorons nous-mêmes. muets d'admiration, le Dieu qui nous a faits si grands.

Tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants. Tandis que les animaux, courbés vers la terre, ne peuvent regarder qu'elle, l'homme se soutient droit et élevé : son attitude est celle du commandement. Sur son front est imprimé le signe de la royauté ; un feu divin anime les traits de son visage ; ses yeux regardent le ciel, d'où il vient, pour lequel il est fait, et toute la nature, qui est faite pour lui. Ses oreilles, dont la délicatesse extrême saisit jusqu'à une nuance de ton ; sa bouche, agent de la parole ; ses mains, instruments de mille chefs-d'œuvre ; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie révèlent également sa noblesse et sa dignité.

A ce corps, chef-d'œuvre de ses mains, Dieu unit un principe spirituel, libre, immortel, qui pense, qui aime, qui veut, qui raisonne et qui nous distingue essentiellement des animaux et des plantes ; c'est l'âme.

Essayer de prouver que nous avons une âme serait insulter à la raison et à la foi du genre humain. Le mépris est la seule réponse qui convienne aux absurdités grossières du matérialisme. « Je pardonne bien des choses, disait Napoléon, mais j'ai horreur de l'athée et du matérialiste. Comment voulez-vous que

j'aie quelque chose de commun avec un homme qui ne croit pas à l'existence de l'âme; qui croit qu'il est un tas de boue et qui veut que je sois, comme lui, un tas de boue [1]. »

Mais comment dire l'excellence de l'âme humaine? J'ai vu les beautés de la terre; j'ai admiré les magnificences des cieux; j'ai contemplé les chefs-d'œuvre des arts; ai-je vu la beauté d'une âme? Non. L'âme est quelque chose de si parfait et de si élevé au-dessus des êtres corporels qu'il m'est aussi impossible d'imaginer la beauté d'un esprit qu'à un aveugle de naissance de se représenter la richesse et la variété des couleurs. Tandis que mon corps, chef-d'œuvre de la création, vieillit et s'altère, mon âme, toujours intègre dans sa substance, demeure la même, supérieure aux ravages de la maladie, étrangère aux rides de la vieillesse. Tandis que mon corps, attaché à la terre, ne vit que dans le présent, mon âme, libre de toute entrave, embrasse les différents rapports de la durée.

Elle vit dans le passé, remonte jusqu'à l'origine des temps et ressuscite, pour converser avec elles, les générations ensevelies dans la poussière. Elle vit dans le présent, et sans sortir d'elle-même elle parcourt l'univers dans tous les sens. En un clin d'œil elle va d'un pôle à l'autre, de l'Orient à

1 Sentiment de Napoléon sur le Christianisme, etc.

l'Occident, visite les nations, voit leurs mœurs et leurs usages; elle pénètre les secrets de la nature, découvre les propriétés des plantes et des animaux; descend dans les entrailles de la terre, en étudie la structure et en tire des richesses; puis, comme en se jouant, elle monte dans les cieux, mesure la grandeur du firmament et calcule avec précision le mouvement des astres. Elle vit dans l'avenir, elle en pénètre les secrets par des raisonnements et des conjectures solides; et ce n'est là qu'une partie de sa gloire. A l'étroit dans ce vaste univers, elle s'élance par delà les soleils et les mondes, s'élève jusqu'à l'Être source de tous les êtres, et, quoiqu'il habite une lumière inaccessible, son regard, fortifié par la foi, contemple ses splendeurs, et se déifie elle-même en s'unissant à lui par l'amour.

Après cela me demanderez-vous quel est le prix d'une âme? J'adresse la même question aux savants, à la terre et aux cieux. Pour me répondre ils s'épuisent en paroles éloquentes, ou se renferment dans un silence plus éloquent encore. Je m'adresse à Dieu lui-même; et ce grand Dieu, me prenant par la main, me conduit au sommet d'une montagne, et là, tirant un rideau teint de sang, il me montre son propre fils mort sur une croix, et me dit : Voilà ce que vaut une âme : *anima, tanti vales.*

Image de Dieu, l'homme est roi. Placée dans le corps, comme une reine dans son palais, l'âme a sous ses ordres cinq ministres fidèles, qui lui apportent tour à tour, quelquefois tous ensemble, l'hommage de l'univers. Ces ministres s'appellent la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher.

Depuis les profondeurs les plus reculées du firmament, où sont les étoiles fixes, jusqu'à la surface de la terre, tout ce qui est visible est du domaine de l'œil ; tous les sons, si diversifiés qu'ils soient, du domaine de l'oreille ; toutes les odeurs appartiennent à l'odorat, toutes les saveurs au goût, tous les corps au toucher. Grâce à cette merveilleuse administration, pas une beauté, pas une mélodie, pas un parfum, pas une saveur, pas une impression qui échappe à la jouissance de l'homme. C'est ainsi que le monde entier est réduit à l'usage de son roi et par cet usage à l'unité.

Mais est-ce à l'homme que les créatures doivent s'arrêter ? Est-il leur fin dernière ? Non ; autrement il serait Dieu. Qu'est-ce donc que les créatures demandent de l'homme en se donnant à lui? Venues de Dieu, lui disent-elles, nous devons honorer celui qui nous a faites ; mais nous ne pouvons l'honorer d'une manière digne de lui. Nous n'avons ni esprit pour le connaître, ni cœur pour l'aimer, ni bouche pour le bénir, ni liberté pour l'adorer :

seul tu peux acquitter notre dette ; sans toi la nature est muette ; avec toi elle chante au Créateur un éternel cantique.

Qu'est-ce donc que l'homme au milieu de la création ? C'est un pontife dans un temple ; sa victime, c'est le monde et lui-même ; le glaive du sacrifice, sa volonté ; le feu de l'holocauste, son amour. Adorateur composé d'un corps qui l'unit à toutes les créatures matérielles et d'une âme qui l'associe aux êtres spirituels ; abrégé de l'univers, dont toutes les parties aboutissent à lui ; médiateur placé entre les choses visibles et invisibles, il est la voix des créatures, leur cœur, leur député. Moins elles peuvent être religieuses par elles-mêmes, plus elles lui imposent la nécessité d'être religieux pour elles [1].

Voilà l'homme, non tel que nous le voyons aujourd'hui, car ce que nous voyons n'est qu'une ruine, mais tel qu'il sortit des mains du Créateur. Nous avons dit une partie de sa gloire ; qui dira son bonheur ? Créé dans un état de grâce et de justice surnaturelle, l'homme, aux jours de l'innocence, connaissait Dieu clairement ; il se connaissait lui-même, il connaissait toute la nature ; voilà pour l'intelligence. Née pour connaître, comme l'œil pour voir, l'intelligence du premier

1 S. Greg. Naz., Orat. XXXVIII.

homme était satisfaite. Donc, sous ce premier rapport, bonheur.

Il aimait Dieu d'un amour vif, tendre, pur et tranquille, et en Dieu et pour Dieu il s'aimait lui-même ainsi que toutes les créatures ; voilà pour le cœur. Né pour aimer, comme le feu pour brûler, le cœur du premier homme était satisfait. Donc, sous ce deuxième rapport, bonheur.

Exempt d'infirmités et de maladies, il ne devait jamais connaître la mort. Dans son corps, il était donc heureux ; en un mot, uni à l'Être qui est lui-même la source du bonheur et de l'immortalité, l'homme tout entier participait au bonheur et à l'immortalité.

De là, pour Dieu, dans l'état primitif, exercice, sans résistance, de son empire sur l'homme et par l'homme sur toutes les créatures : *omnia in omnibus*. De là, pour l'homme, vérité, charité, immortalité ; de là entre Dieu et l'homme union intime ; de là pour Dieu la gloire, pour l'homme la paix, pour la création tout entière l'ordre et l'harmonie [1].

Alors retentissait de toutes les parties de l'univers le délicieux cantique que les Anges

1 L'Ange de l'école décrit fort au long les prérogatives de l'homme innocent : ce que nous en disons ici et ailleurs n'est que l'abrégé de sa doctrine. Cum Adam peccaverit, manifestum est quod Deum per essentiam non videbat. Cognoscebat tamen Deum quadam altiori cognitione quam nos nunc cognoscamus, et sic quodam modo

devaient, quarante siècles plus tard, rapprendre à la terre, en lui annonçant la venue du Réparateur de toutes choses: *Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*[1].

CHAPITRE V.

La Religion.

J'appelle autour de moi toutes les générations, tous les peuples, toutes les tribus civilisées et barbares qui ont passé sur la terre; je me place au milieu de ce vaste cercle; puis, me tournant vers tous les points de la circonférence, j'interroge mes innom-

ejus cognitio media erat inter cognitionem præsentis status et cognitionem patriæ, qua Deus per essentiam videtur. *Deus fecit hominem rectum.* — *Eccl.*, VII. — Hæc autem fecit rectitudo hominis divinitus instituti ut inferiora superioribus subderentur, et superiora ab inferioribus non impedirentur. Unde homo primus non impediebatur per res exteriores a clara et firma contemplatione intelligibilium effectuum, quos irradiatione primæ veritatis percipiebat, sive naturali cognitione, sive gratuita. Unde dicit Aug., *in* II *Gen. ad litt.* 33, quod fortassis Deus primis hominibus antea loquebatur, sicut cum angelis loquitur, ipsa incommutabili veritate illustrans mentes eorum, et si non tanta participatione divinæ essentiæ quantum capiunt angeli., S. TH. *q. 94, art. 1.*

1 Luc. II, 14.

brables auditeurs, et je leur demande : Entre le père et le fils, entre la mère et la fille, entre les parents et les enfants existe-t-il un lien naturel et sacré ? Ce lien constitue-t-il des rapports *nécessaires* de supériorité et d'infériorité, d'amour et de protection, de respect et de reconnaissance ? Et je vois toutes les têtes s'incliner, toutes les bouches s'ouvrir pour me répondre : Oui, entre le père et le fils, entre la mère et la fille, entre les parents et les enfants il existe un lien et des rapports naturels et sacrés.

Je continue et je demande : S'il existe des rapports nécessaires de supériorité et d'infériorité entre le père et le fils, parce que l'un est l'auteur de la vie de l'autre, n'est-il pas évident qu'il en existe nécessairement entre Dieu, créateur et père de l'homme, et l'homme, créature et enfant de Dieu ? Et tout mon auditoire se lève pour me repondre : moins évidente que cette vérité est la lumière du jour. Les rapports qui existent entre Dieu et l'homme sont même bien plus intimes, bien plus sacrés, bien plus nobles que ceux qui unissent les parents aux enfants, attendu que les parents ne sont ni les créateurs, ni les conservateurs, ni la fin dernière de leurs enfants, titres sacrés qui conviennent à Dieu et qui ne conviennent qu'à lui.

Ces réponses entendues, je quitte mon immense auditoire, et je me dis : Voyons si

tous ces hommes que je viens d'interroger m'ont dit vrai, et si les faits confirment leurs paroles. Or, partout et toujours des monuments variés, nombreux, incontestables me montrent l'homme croyant à l'existence d'un lien indissoluble et sacré et à des rapports nécessaires entre Dieu et lui. Pour manifester sa croyance, je le vois partout et toujours professant une religion, ayant des temples, des autels, des prêtres, des fêtes et des sacrifices. A telle latitude que je m'élève, à tel siècle que je remonte, je ne rencontre pas une seule peuplade, si sauvage qu'elle soit, sans un culte quelconque ; et je termine mon voyage autour du monde en répétant ces paroles d'un ancien philosophe : « Si vous parcourez la terre, dit Plutarque, vous pourrez trouver des villes sans murs, sans lettres, sans lois, sans palais, sans richesses, sans monnaies, sans écoles, sans théâtres. Quant à une ville sans temples et sans dieux, sans prières, sans oracles, sans sacrifices pour obtenir les biens du ciel ou détourner ses fléaux, c'est ce que personne n'a jamais vu. Il serait plus facile de trouver une ville bâtie dans les airs qu'un peuple sans religion[1]. »

Entre Dieu, créateur de l'homme, et l'homme, créature de Dieu, il existe donc des rapports naturels et nécessaires : c'est le cri

1 In Coloten.

de la raison, c'est la voix du genre humain.

A ces rapports déjà si nobles Dieu en a gratuitement ajouté de plus nobles encore. Voulant honorer d'un honneur infini son représentant sur la terre, sa créature favorite, il s'est fait lui-même sa fin dernière, sa félicité. Dès lors l'homme fut destiné non plus à voir Dieu dans le miroir plus ou moins transparent des créatures, mais à le voir immédiatement et sans voile. Cette vue, cette possession immédiate de Dieu, principe de gloire, source d'ineffables délices, constitue le bonheur surnaturel. Ces rapports surajoutés et la société sublime qui en est la conséquence existèrent pour l'homme dès le premier instant de sa création ; car, nous l'avons vu, l'homme fut créé dans un état de grâce et de justice surnaturelles [1].

De tous ces rapports naturels et surnaturels résulte entre Dieu et l'homme une union, une société, un lien qui est parfaitement appelé *Religion*, c'est-à-dire *lien par excellence* [2].

1 Si quis non confitetur primum hominem Adam, cum mandatum Dei in paradiso fuisset transgressus, statim sanctitatem et justitiam in qua constitutus fuerat amisisse.. anathema sit. *C. Trid., Sess.* VI. Can I. De là cette proposition de Baïus, condamnée par l'Église : Humanæ naturæ sublimatio et exaltatio in consortium divinæ naturæ debita fuit integritati primæ creationis, ac proinde naturalis dicenda est, et non supernaturalis. *Prop.* XXI.

2 Religet ergo nos religio uni omnipotenti Deo. S, Aug., *De Vera Religione,* X, 113. — Vinculo pietatis obstricti

Lien par excellence, puisqu'il unit entre eux le roi du ciel et le roi de la terre; lien par excellence, puisqu'il est l'amour même, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus noble, de plus doux et de plus fort. Dieu aimant l'homme, et en témoignage de son amour l'homme aimant Dieu ; Dieu donnant à l'homme tous les motifs et tous les moyens de l'aimer ; l'homme répondant aux avances de Dieu ; Dieu aimant l'homme au point de s'unir à lui dans le temps et de le rendre participant de sa nature dans le ciel; l'homme commençant sur la terre son union avec Dieu et la consommant dans les délices de l'éternité, voilà toute la religion dans sa nature, dans ses moyens et dans son but.

Lien par excellence, puisqu'il constitue la loi la plus facile dans ses prescriptions, la plus utile dans sa pratique, la plus magnifique dans ses récompenses ; loi immaculée, base de toutes les autres lois, protection de tous les droits, raison de tous les devoirs.

Lien par excellence surtout, puisqu'il élève *gratuitement* l'homme jusqu'à la participation de la nature et du bonheur même de Dieu. Par là on voit clairement que la religion tout entière est un immense bienfait, une grande grâce, la grâce diversifiée en mille

Deo religati sumus : unde ipsa religio nomen accepit, LACT., *Div. inst.*, lib. VI.

manières ; que ses dogmes, ses préceptes, ses sacrements, toutes les cérémonies de son culte, si variées et si belles, sont comme autant de ruisseaux qui apportent les eaux de cette source intarissable à notre esprit, à notre cœur et à nos sens.

Ce n'est pas sans raisons que nous présentons, dès le commencement, la religion sous ce point de vue tout à la fois si juste et si propre à toucher le cœur. L'ignorance de l'homme et surtout ses vicieux penchants lui persuadent trop souvent que la religion est un joug pénible et comme un funeste présent de Dieu. Victimes de cette déplorable erreur, un grand nombre ne se soumettent aux prescriptions salutaires de la foi que par force et par crainte ; d'autres, encore plus à plaindre, les abandonnent ouvertement ou se tiennent à leur égard dans une indifférence criminelle.

CHAPITRE VI.

Les Anges et la Chute.

Après avoir assisté à la création de l'homme, vu sa gloire, sa puissance, son bonheur, sa

royauté primitive, admiré le lien si sublime et si doux qui l'unit à Dieu, nous le suivons au Paradis terrestre ; avec lui nous jouissons de ce délicieux séjour. Là nous entendons le Créateur indiquant à son noble vassal le facile hommage qu'il demande de lui en témoignage de son amour : *Toutes les créatures sont soumises à votre empire*, lui dit-il, *tout ce que vous voyez est à vous. Seulement vous vous abstiendrez de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal*[1].

Est-ce trop ?

Nos premiers parents, qui se sentaient pleins de courage et pénétrés de reconnaissance, ne regardèrent vraisemblement la loi de s'abstenir d'un seul fruit que comme une légère épreuve de leur vertu. Hélas ! ils ne savaient pas à quelle tentation leur fidélité allait être bientôt exposée.

Dieu, dont la puissance est infinie et dont la sagesse s'est jouée dans la création de l'univers, avait tiré du néant plusieurs espèces de créatures, les unes visibles et purement matérielles, telles que la terre, l'eau, les minéraux et les plantes ; d'autres, tout à la fois visibles et invisibles, matérielles et spirituelles, les hommes ; d'autres, enfin, invisibles et purement spirituelles, ce sont les anges.

1 Gen., II.

Ainsi, il n'y a point de solution de continuité dans la nature ; point de rupture dans la magnifique chaîne des êtres. Tous les anneaux se tiennent, s'enchaînant les uns aux autres par des rapports de plus en plus parfaits ; en sorte que, arrivée à l'homme, cette chaîne éblouit des rayons de sa gloire notre faible raison. Mais voilà que cette chaîne de la création ne se termine point à l'homme : il n'en est même pas le plus brillant anneau. S'il voit au-dessous de lui des myriades de créatures moins parfaites, au-dessus de sa tête apparaissent des millions d'autres plus parfaites que lui. Entre celles-ci sont divers degrés de perfection, suivant qu'elles approchent de plus près de l'océan de toute perfection.

Là, dans cet univers supérieur au nôtre, dont le paganisme lui-même reconnut l'existence et dont l'étendue est peut-être au monde visible ce qu'est le soleil à un grain de sable, brillent, comme des astres resplendissants, les *Hiérarchies célestes*. Là rayonnent de toutes parts les *Chœurs angéliques*. Au centre de ces augustes sphères éclate le Soleil de Justice, l'Orient d'en haut, dont tous les astres et tous les êtres empruntent leur vie, leur lumière et leur splendeur. Célestes intelligences, vous vous anéantissez en présence de l'Éternel ; votre existence est par lui ; l'Éternel est par soi : *Il est Celui qui* EST.

Seul il possède la plénitude de l'Être, et vous n'en possédez que l'ombre. Vos perfections sont des ruisseaux : l'Être infiniment parfait est un océan, un abîme dans lequel le chérubin n'ose regarder.

Tel est le monde angélique.

Or, pas plus que l'homme, les anges ne furent créés impeccables. Avant de les confirmer en grâce, Dieu les soumit à une épreuve. Suivant de graves théologiens, Dieu leur fit connaître le mystère de l'incarnation de son fils et l'obligation d'adorer un *homme Dieu* : à des millions d'entre eux cette adoration parut une humiliation insoutenable. Indignés de ce que le Verbe éternel n'avait pas pris pour l'unir à la sienne la nature angélique, ils s'insurgèrent contre Dieu [1].

Aussitôt punis que coupables, tous les révoltés sont précipités dans l'abîme et changés en démons. Jaloux à l'excès de la gloire et du bonheur de l'homme, conservant d'ailleurs une puissance dont les bornes inconnues surpassent beaucoup les forces naturelles des créations inférieures, ces esprits maudits entreprennent de rendre l'homme coupable, afin d'en faire le compagnon de leur malheur. L'existence, les fourberies, les violences, la haine implacable qu'ils ont

1 Billuart, t. III, 473 ; Suarez, lib. V, de Angelis t. VI Sylvius, art. 5, q. LVII, part. 1 ; in S. Thom,

pour la race humaine sont écrites à toutes les pages de l'histoire sacrée et surtout de l'histoire profane.

Nous arrivons à la catastrophe épouvantable dont le souvenir est tout à la fois si profond et si universel, qu'on le retrouve, dit Voltaire, en tête des théologies de tous les peuples.

L'homme est tombé !!!

Pour le savoir je n'ai nul besoin de recourir à des preuves étrangères. Le genre humain n'est-il pas à lui-même la preuve vivante de sa dégradation? Qu'est-ce, je vous prie, que cet inexplicable mélange de grandeur et de bassesse, de vertus et de vices, d'aspirations sublimes et d'ignobles instincts qui se manifestent en nous dès l'enfance? Quels sont ces deux hommes ennemis que nous portons en nous-mêmes et qui font de notre vie une guerre continuelle? qu'est-ce que tout cela, sinon la preuve que l'homme naît dégradé? Or, l'homme n'est dégradé que parce qu'il est déchu; il n'est déchu que parce qu'il est puni; il n'est puni que parce qu'il est coupable; il n'est coupable que parce qu'il est méchant; il n'est méchant que parce qu'il a cessé d'être ce qu'il était en sortant des mains de Dieu, qui, étant infiniment bon, n'a pu créer aucun être méchant ou vicieux.

Raisonnons ainsi de la transmission du

péché originel à toute la race humaine. Dieu étant donné, il demeure évident que la transmission du péché originel n'est contraire ni à une bonté infinie, ni à une justice infinie. ni à une sainteté infinie. Que voulons-nous de plus ? Ne craignons rien, Dieu n'a jamais fait, il ne fera jamais tort à personne.

Victime des mauvais anges, l'homme ne fut pas laissé sans défense. Pour l'aider à soutenir la lutte, Dieu lui a donné les légions d'anges réstés fidèles. Les créatures qui nous environnent, les lieux que nous fréquentons, notre enfance et notre jeunesse, notre vie et notre mort, notre berceau et notre tombe sont confiés à leur garde.

Au lieu de marcher tranquillement vers son éternelle patrie, l'homme désormais n'y parviendra que les armes à la main. O homme! comprends ta destinée. Que le voile épais qui te cache le monde invisible se lève à tes yeux : quel spectable ! A ta gauche des milliers d'anges révoltés, rôdant autour de toi comme des troupeaux de lions rugissants, nuit et jour semant des piéges sous tes pas, épuisant leurs forces redoutables et leur infernal génie pour t'attirer sous leurs drapeaux; à ta droite d'innombrables légions d'anges tutélaires, sans cesse les armes à la main pour te protéger ; au-dessus de ta tête l'Éternel, assis sur son trône, spectateur de la lutte, d'une main te présentant la couronne,

de l'autre t'offrant son appui : toi même, balançant à ton gré les chances du combat et demeurant l'arbitre de la défaite ou de la victoire. O homme ! Être sublime ! comprends les conditions solennelles de ton existence, et mesure si tu peux la grandeur de ta dignité[1].

CHAPITRE VII

La Rédemption

L'homme est tombé ! !

A ce coup terrible, un long soupir s'échappe de notre âme oppressée par la douleur : Hélas ! hélas ! et sans fin hélas !

Mais voilà qu'une voix se fait entendre dans le lointain des âges, qui crie : *Heureuse faute !* Bientôt la conduite du Tout-Puissant nous apporte la justification de cette étonnante parole.

Loin d'exterminer sur-le-champ la race humaine comme elle le méritait, loin de traiter l'homme comme il avait traité les anges, Dieu lui accorde l'épreuve du temps pour se réhabiliter. Ce n'est pas assez ; il lui fournit surabondamment les moyens de re-

1 O homo, tantum nomen si intelligas te. LACTANCE, *Apol.* CLVIII.

conquérir les biens qu'il vient de perdre par sa faute et d'en obtenir de plus grands. A qui l'homme est-il redevable de cette faveur si peu méritée? Ici commence le grand mystère de la miséricorde, dont le développement embrasse toute la durée des siècles.

Comme elle a tenu conseil pour créer l'homme, l'adorable Trinité tient conseil pour le sauver. Le Verbe éternel, par qui tout a été fait, s'offre à son père, afin de réparer son ouvrage, et se constitue la victime de l'homme coupable : sa médiation est acceptée. Dès ce moment elle a son effet : la grâce est rendue avec de nouveaux priviléges, et le lien surnaturel qui, avant le péché, unissait l'homme à Dieu glorieusement rétabli.

Mais de quelle manière pourra s'accomplir ce mystère d'amour et de sagesse? En tant que Dieu, le Verbe éternel ne peut satisfaire; car il ne peut ni mériter ni expier. Et pourtant l'homme ne peut être pardonné si Dieu n'est pas satisfait. Pour concilier les droits également sacrés de la miséricorde infinie et de la justice infinie, le Verbe se fera chair; Dieu se fera homme. Homme afin de pouvoir expier, Dieu afin de donner à son expiation un mérite infini. A la considération de ce Dieu-Homme, Dieu pardonnera à tous les hommes, et la rédemption ne sera qu'une grande indulgence accordée au genre humain en considération du Juste par excellence,

dont les mérites infinis seront réversibles sur la tête de tous les coupables[1]. Cette loi mystérieuse traversera tous les siècles; elle expliquera tous les sacrifices; elle sera le lien des familles et donnera lieu à la plus belle comme à la plus sainte chose du monde, l'immolation volontaire de soi-même pour les autres.

Rétablir en la perfectionnant l'union primitive de l'homme avec Dieu, telle est donc la mission du Médiateur. Pour l'accomplir, il doit ôter le péché du monde, le péché qui seul a bouleversé le plan divin. Afin de satisfaire à la justice divine, il sera donc *expiateur ;* afin de réparer dans l'homme tout entier les funestes ravages du péché, il sera *docteur, modèle, médecin.* En sa personne le genre humain triomphera pleinement, parfaitement du péché et de ses suites, comme dans la personne du premier Adam le péché avait malheureusement triomphé de l'homme dans son esprit, dans son cœur et dans son corps.

Or, comme il est évident que c'est notre union avec le premier Adam qui nous a rendus malheureux et coupables[2], de même

1 Rom, x.

2 Sicut revera homines, nisi ex semine Adæ propagati nascerentur, non nascerentur injusti ; cum ea propagatione, per ipsum dum concipiuntur, propriam injustitiam contrahunt: ita, nisi in Christo renascerentur, nunquam justificarentur : *Concil. Trident, sess.* V, *cap.* 3.

il est évident que c'est notre union avec le second Adam qui nous sauvera. Le but de la vie, le travail de chaque homme sera donc de s'unir au Médiateur d'une union complète et permanente. Commencée sur la terre, cette union ne sera consommée que dans le ciel, où, comme aux premiers jours du monde, Dieu sera tout en toutes choses.

Tel est, en quelques mots, le plan divin de la rédemption humaine.

Ce dessein admirable, Dieu ne l'a pas dévoilé tout d'un coup : il voulait peu à peu en développer la suite, afin d'en montrer la magnificence et en préparer l'accomplissement. Il fallait d'ailleurs que l'homme comprît, par une longue expérience, le besoin qu'il avait d'un rédempteur. Toutefois la sagesse et la bonté divine lui en disent assez, suivant les temps et les circonstances, pour le consoler dans son malheur, soutenir sa confiance et rendre ses œuvres surnaturelles, mais pas assez pour lui ôter le mérite de la foi et éblouir ses yeux par une lumière trop éclatante.

Dieu se proportionne aux besoins et aux forces de l'homme. Il fait briller le soleil de la révélation comme le soleil qui éclaire le monde physique, insensiblement et par degrés. Les tendres clartés de l'aube préparent l'œil aux rayons plus vifs de l'aurore, et ceux-ci les disposent à soutenir les feux

étincelants du midi. Nous n'avons garde de nous écarter de cette marche providentielle.

Voilà pourquoi, commençant à l'origine des temps, nous suivons à travers les âges la manifestation progressive du grand mystère de notre rédemption. Comme il repose tout entier sur Jésus-Christ à venir ou sur Jésus-Christ venu, c'est Jésus-Christ que nous cherchons et que nous trouvons en tout et partout; en sorte que au-dessus de tous les enseignements et de tous les faits plane, rayonnante de lumière et de majesté, la grande figure du Messie.

Ainsi nous réalisons le vœu de saint Augustin, qui veut que dans l'Ancien Testament on ne voie qu'une seule chose, Jésus-Christ[1] Agneau immolé depuis le commencement du monde, Héritier de tous les siècles anciens et Père du siècle futur; Pierre angulaire qui unit l'ancien et le nouveau peuple; Centre de toutes choses dans l'ordre intellectuel, moral et politique, le *Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera aux siècles des siècles.*

Mais dans les conseils éternels, le Rédempteur ne viendra pas immédiatement après la chute primitive; il nous reste donc à chercher ce que Dieu *devait*, pour ainsi

1 Omnis Scriptura Christum narrat et charitatem docet... Tota Lex gravida erat Christo. *Contr. Faust.*

dire, à sa bonté, afin de consoler l'homme d'une attente de quatre mille ans.

On conçoit sans peine que Dieu devait 1° promettre à l'homme ce Rédempteur ; 2° lui en donner le signalement, afin qu'il pût le reconnaître quand il apparaîtrait ; 3° préparer le monde à sa visite et à l'établissement de son règne.

Dieu le fait avec une précision de moyens et une magnificence de résultats dignes en même temps de son infinie bonté et de sa profonde sagesse. Depuis la chute de l'homme jusqu'à la venue du Messie, c'est à ce but suprême que se rapportent tous les conseils du Très-Haut. De là les promesses, les figures, les prophéties et les préparations du Libérateur.

CHAPITRE VIII

Le Messie promis et figuré

Pour fermer le cœur de l'homme au désespoir et lui faire prendre patience durant quarante siècles, Dieu devait d'abord, comme nous l'avons vu, lui promettre un rédempteur.

Or, le roi de la création n'est pas plus tôt tombé du trône qu'une première promesse fait briller à ses yeux mouillés de larmes un rayon d'espérance : *De la femme naîtra un fils qui*

écrasera la tête du serpent[1]. Adam a compris cette mystérieuse parole, et il la transmet fidèlement à ses enfants. Survivant à toutes les générations, cette première promesse est, pendant deux mille ans, comme l'unique planche de salut du genre humain naufragé.

Un rédempteur sera donné à l'homme ; mais quand viendra-t-il ? dans quel pays sera placé son berceau? de quel peuple sortira-t-il ? sur tout cela cette première promesse est muette. Il viendra, voilà tout ce qu'elle annonce. Quoique bien générale, elle suffit néanmoins pour soutenir le courage des justes d'alors et pour rendre leurs œuvres méritoires.

Les siècles marchent : une seconde promesse vient éclaircir la première. Elle est faite à Abraham, et lui annonce que de sa race naîtra le Messie. Ainsi sont écartés tous les peuples étrangers à la race du père des croyants : ce n'est plus dans la généralité des nations que nous avons désormais à chercher le Messie. Cependant ici se présente une nouvelle difficulté : Abraham a sept enfants ; lequel d'entre eux donnera le jour au Rédempteur ?

Une troisième promesse nous le dira. Faite à Isaac, elle écarte les autres enfants du patriarche et tous les peuples qui en descendent. La vérité devient plus claire ; mais

1 *Gen.* III. 15.

soudain un nuage l'obscurit. Isaac a deux fils, Ésaü et Jacob, lequel des deux sera le père du Messie?

La quatrième promesse nous répond : Ce sera Jacob. Nous voilà dispensés de nous occuper de la postérité d'Ésaü; mais à peine avons-nous fait ce pas en avant que nous tombons dans un nouvel embarras. Jacob a douze fils, qui seront les pères des douze tribus d'Israël. Sera-ce Ruben, l'aîné de tous, le vertueux Joseph, le tendre Benjamin qui verra le Messie sortir de sa race? Une nouvelle promesse devient nécessaire.

Cette cinquième promesse, Dieu la fait à Juda par la bouche de Jacob mourant. A l'écart donc les onze autres enfants du saint patriarche et les tribus sorties de leur sang. Mais dans la tribu de Juda il y a bien des familles. Quelle sera celle qui aura la gloire de donner le jour au Désiré des nations?

Une sixième promesse vient désigner la famille de David. C'est donc dans la maison de ce roi qu'il nous reste à chercher le Messie tant de fois annoncé.

Il est admirable de suivre cette longue chaîne de promesses divines qui, se développant mutuellement, nous conduisent de degré en degré, de la généralité des nations à un peuple particulier, de ce peuple à une de ses tribus, de cette tribu à une famille. Arrivé là, Dieu s'arrête; là finissent les

promesses, mais là ne finissent pas nos incertitudes.

Il est vrai, l'homme est assuré d'avoir un rédempteur, et un rédempteur qui sortira de la famille de David. Mais dans cette famille de David, qui doit exister sans se confondre avec aucune autre jusqu'à la ruine de Jérusalem et de la nation, c'est-à-dire pendant l'espace de plus de mille ans, il y aura bien des rejetons. À moins de nouvelles lumières comment reconnaître parmi tant d'autres, ce fils de bénédictions qui doit sauver le monde? Et voilà le genre humain exposé à repousser son rédempteur lorsqu'il viendra lui tendre la main pour le relever de sa chute, ou à s'attacher au premier imposteur de la race de David qui se dira le Messie : la difficulté ne peut être plus sérieuse. Rassurons-nous, Dieu l'a prévue. Lui-même nous donnera le signalement de cet enfant de David, auquel le monde devra son salut.

Ici, comme dans les promesses, Dieu s'accommode à la faiblesse de l'homme, et ne lui fait connaître la vérité que successivement et par des degrés insensibles : les *Figures* ébauchent le signalement du Libérateur. Pendant plus de trois mille ans, c'est-à-dire depuis Adam jusqu'à Jonas, paraissent une longue suite de grands personnages qui, tous, représentent le Messie dans quelques circonstances de sa naissance,

de sa mort, de sa résurrection et de son triomphe. Dieu ménage mille événements ; il établit une grande variété de cérémonies et de sacrifices, qui sont comme autant de traits épars, dont la réunion compose le signalement ébauché du Désiré des nations. Chaque jour le sang de victimes, l'immolation perpétuelle de l'agneau dans le temple de Jérusalem rappelle au peuple juif la victime future dont le sacrifice devait remplacer tous les autres et auxquels il donnait d'avance tout leur mérite : mystère permanent dont le peuple entier avait l'intelligence [1].

Ainsi dans Adam il est le père d'un monde nouveau, donnant pendant son sommeil naissance à une épouse, l'os de ses os, la chair de sa chair ; dans Abel il est le juste par excellence, mis à mort par les mains de son propre frère ; dans Noé il est le Sauveur du monde ; dans Melchisédech, sans prédécesseur et sans successeur dans le sacerdoce, offrant le pain et le vin, il est le prêtre catholique du Très-Haut [2]. Dans Abraham béni il est le véritable père des croyants et l'objet

1 Quorum quidem sacrificiorum significationem explicite majores *(les plus éclairés)* cognoscebant : minores autem *(les moins éclairés)*; (c'est le sens que saint Thomas lui-même donne à ce mot, *art.* 4), sub velamine illorum sacrificiorum credentes ea divinibus esse disposita, de Christo venturo quodammodo habebant velatam cognitionem. *S. Th.* 2, *q.* II. *art,* 7.

2 Sacerdos patris catholicus, comme dit Tertullien.

éternel des complaissances de Dieu ; dans Isaac il est offert en sacrifice par la main de son père ; dans Jacob, il travaille de longues années pour obtenir une épouse digne de lui. Il est Joseph, trahi par ses frères, vendu à des étrangers, condamné pour un crime dont il est innocent, placé entre deux criminels à l'un desquels il annonce la vie, à l'autre la mort ; il est l'agneau pascal, s'offrant en sacrifice, préservant son peuple du glaive de l'ange exterminateur et le délivrant de la servitude ; il est la manne, nourrissant miraculeusement la nation voyageuse d'une nourriture descendue du ciel ; il est la victime immolée dans le temple, expiant, adorant, demandant et remerciant.

Nous le trouvons dans le serpent d'airain élevé sur une croix, et guérissant, par sa présence, la morsure des serpents brûlants ; dans Moïse, tirant Israël de la captivité et lui donnant une loi qui en fait le peuple chéri de Dieu. Josué, il introduit la nation choisie dans une terre de bénédiction ; Gédéon, il triomphe de ses ennemis avec une poignée de monde et les plus faibles moyens ; Samson, il prend une épouse chez les Gentils, et lutte seul contre une nation entière ; David, il terrasse malgré l'inégalité des forces un géant formidable ; maltraité par un prince jaloux, persécuté par un fils dénaturé, gravissant dans la douleur la montagne des Oliviers, il

est insulté par un homme à qui il défend de faire aucun mal. Il est Salomon, assis sur un trône magnifique, environné de gloire, doué d'une sagesse merveilleuse et bâtissant un temple incomparable à la gloire du vrai Dieu ; enfin, il est Jonas, prêchant la pénitence aux Juifs, qui ne l'écoutent pas, restant trois jours et trois nuits dans le sein d'une baleine, puis en sortant plein de vie, et prêchant la pénitence aux Gentils, qui se convertissent à sa voix.

Outre l'autorité de l'Écriture et de la tradition, il suffit, pour reconnaître dans cette longue galerie de tableaux l'intention formelle de représenter le Messie, de réfléchir à la parfaite conformité de toutes ces figures avec le Messie lui-même. A la vue de cent portraits d'un roi très-ressemblants, quoique faits par autant de peintres qui ne se sont jamais vus, qui ont vécu à plusieurs siècles d'intervalle les uns les autres, comment soutenir qu'aucun de ces artistes n'a eu l'intention de représenter le monarque, et que tous ces portraits ne lui ressemblent que par hasard ?

CHAPITRE IX.

Le Messie prédit.

Il est manifeste que dans les Figures, Dieu a voulu représenter le Messie[1].

Toutefois, nous en conviendrons, si ressemblants qu'ils soient, les portraits qui viennent de passer sous nos yeux ne sauraient suffire. Voilés d'ombres plus ou moins épaisses, ils laissent deviner plutôt qu'ils ne montrent nettement le Libérateur futur. Or, Dieu veut que le signalement du Messie soit tellement caractéristique qu'il soit impossible à l'homme, à moins d'un aveuglement volontaire, de s'y tromper et de méconnaître son Rédempteur.

Le voici donc qui va dissiper toutes les ombres, finir tous les traits et fixer toutes les incertitudes. Pour cela que fait-il? Dans son infinie sagesse, il suscite les Prophètes. Associant leur intelligence à son intelligence infinie, il leur communique les secrets de

1 Voyez entre autres saint Augustin, *De Catech.rud.* et *Contra Faust.*, lib. XXII; *Contra Felic. manich.;* Euseb., *Demonst.*, *Evang.*, lib. IV; *Catech. Con. Trid.*, p. 3; Bossuet, *Sur les caractères des deux alliances,* et la Préface générale de la Bible de Vence.

l'avenir. Devant leurs yeux il place le Désiré des nations, et leur ordonne de le dépeindre avec tant de précision que rien ne soit plus facile que de distinguer, entre tous les autres. ce fils de David qui sauvera le monde. Qu'est-ce donc que les prophéties ? C'est le signalement complet du Rédempteur promis dès l'origine des temps et figuré sous mille traits divers.

« Par l'examen attentif du texte sacré, dit un de nos plus célèbres orientalistes, on voit clairement que toutes les prophéties ne forment, si j'ose m'exprimer ainsi, de la circonférence des quatre mille ans qui précèdent le Messie, qu'un grand cercle, dont tous les rayons aboutissent au centre commun. qui n'est et ne peut être que Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Rédempteur du genre humain coupable depuis le péché d'Adam. Tel est l'objet et l'unique but de toutes les prophéties qui concourent à nous le signaler. Elles forment dans leur ensemble le tableau le plus parfait. Les Prophètes les plus anciens en tracent la première esquisse ; à mesure qu'ils se succèdent, ils achèvent les traits laissés imparfaits par leurs devanciers. Plus ils approchent de l'évènement, plus leurs couleurs s'animent ; et, quand le tableau est terminé, les artistes disparaissent. Le dernier, en se retirant, a soin d'indiquer le personnage qui doit en lever le voile. *Voici que je vous envoie*,

dit-il [1] au nom de l'Éternel, *Élie le Prophète* (Jean-Baptiste) *avant que vienne le jour grand et redoutable du Seigneur* [2]. »

Mais lisons nous-mêmes les prophéties, si justement nommées *l'Évangile anticipé*. « Le Messie, nous disent les Prophètes, les uns mille ans, les autres sept, les autres cinq, les autres quatre cents avant l'événement, le Messie sera Dieu et homme tout ensemble ; il sera fils de Dieu et fils de David ; il naîtra à Bethléem de Juda, d'une mère toujours vierge ; sa naissance arrivera lorsque le sceptre de David aura passé dans les mains d'un étranger ; il sera adoré dans son berceau par des rois, qui lui offriront en présent de l'or, et des parfums. A l'occasion de sa naissance, on fera mourir les petits enfants de Bethléem et des environs; leurs mères éplorées feront entendre, sur les hauteurs, des gémissements inconsolables. Pour lui, il se retirera en Égypte, d'où Dieu, son Père, le fera revenir à Nazareth. Il sera pauvre, et l'humilité, la bonté, la justice formeront son caractère. Telle sera sa douceur qu'il n'achèvera pas de briser le roseau déjà rompu et qu'il n'éteindra pas la mèche encore fumante.

« Devant lui marchera un précurseur, qui,

1 Malach., III, 33.
2 M. Drach, *Première Lettre aux Israélites*, p. 41.

élevant la voix au désert, prêchera la pénitence, annoncera sa prochaine arrivée et s'efforcera de préparer les hommes à s'attacher à lui. Le Messie prêchera le règne de Dieu aux petits enfants et aux pauvres ; de nombreux prodiges, opérés dans le ciel, sur la terre et sur la mer, lui rendront témoignage : il guérira les lépreux, délivrera les possédés, rendra la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts.

« Cependant son peuple le méconnaîtra ; il sera persécuté, contredit, calomnié ; il entrera dans Jérusalem, au milieu des acclamations, monté sur une ânesse suivie de son ânon ; il honorera de sa présence personnelle le nouveau temple, qui deviendra ainsi plus glorieux que le premier ; il annoncera la réconciliation du ciel avec la terre, des hommes avec Dieu.

« Un de ses disciples, admis à sa table, le trahira et le vendra pour trente pièces d'argent ; cet argent sera rapporté dans le temple et donné à un potier pour prix de son champ. Tous ses disciples l'abandonneront ; ses ennemis se saisiront de sa personne ; il sera maltraité, déchiré de coups, couvert de crachats, traité comme un ver de terre ; on lui percera les pieds et les mains ; comme l'agneau qu'on porte à la boucherie, il n'ouvrira pas la bouche pour se plaindre, et sera placé entre des malfaiteurs ; on lui donnera du

vinaigre à boire ; on partagera ses vêtements et on tirera sa robe au sort. Enfin, il sera mis à mort, et cela, disait Daniel, arrivera dans quatre cent quatre-vingt-dix ans.

« Par sa mort il expiera, victime volontaire, toutes les iniquités du monde, et restera trois jours dans le tombeau; il en sortira plein de vie, montera au ciel, enverra l'Esprit-Saint sur ses disciples et renouvellera la face du monde. Il fera avec le genre humain une alliance plus parfaite que celle de Moïse. Il convertira les nations, qui s'empresseront de toutes parts d'abandonner leurs idoles pour s'attacher à lui : d'une extrémité de l'univers à l'autre, les peuples les plus opposés de mœurs et de langage se réuniront pour l'adorer. Il établira un sacrifice nouveau qui remplacera seul tous les sacrifices, qui sera offert non pas dans un seul pays, dans un seul temple et en faveur d'un seul peuple, mais en faveur de tous les peuples, dans des millions de temples, à perpétuité, de l'Orient à l'Occident. Ce sacrifice sera tellement saint qu'il rendra grand le nom du Seigneur.

« Quand à son peuple, qui l'aura renié, il cessera d'être son peuple ; et, en punition du meurtre du Messie, la ville et le temple de Jérusalem seront ruinés et brûlés par un peuple étranger commandé par son prince en personne; et les enfants d'Israël, errants, méprisés, demeureront sans autel, sans sacri-

fices, sans prêtres, sans rois, dans un état de désolation qui durera jusque vers la fin des temps.

« Alors Élie descendra du ciel pour les convertir, et bientôt après il y aura des signes épouvantables dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles ; tous les éléments seront dans la confusion, et le Messie, réunissant toutes les générations dans la vallée de Josaphat, viendra les juger, environné d'une grande puissance et d'une grande Majesté [1].»

Voilà le signalement du Messie tel qu'il est tracé par les Prophètes. Ce signalement à la main, nous cherchons parmi les enfants de David celui auquel il convient exclusivement et de tout point. Notre recherche n'est ni longue ni difficile. Semblables au navigateur qui, à l'apparition du rivage désiré, répète avec enthousiasme : Terre ! terre ! bientôt nous tombons à genoux, et, dans les plus vifs sentiments de l'admiration, du respect et de l'amour, notre bouche proclame l'adorable nom de l'Enfant de Bethléem.

En expliquant les prophéties, nous devons signaler un fait essentiel, et peut-être trop peu remarqué [2] ; savoir, que les Prophètes

1 Voir l'indication des prophètes dans le Catéch. de Persév., T. II, 315, 7e édit.

2 Il l'a été par Pascal, qui s'exprime ainsi : « Les Paroles des Prophètes sont mêlées de prophéties particulières et de celles du Messie, afin que les prophéties

ne manquent jamais d'autoriser leurs oracles concernant le Messie par l'annonce d'évènements prochains ; ou, s'ils sont éloignés, l'accomplissement de ces évènements sera aussi visible que le soleil à son midi. Nous n'en citerons ici qu'un exemple.

Qui peut douter de la vérité des oracles d'Isaïe touchant le Rédempteur lorsqu'il compare avec l'évènement la prédiction de ce grand Prophète sur la ville de Tyr ? Au temps où parlait Isaïe, Tyr était une des plus grandes et des plus fortes villes de l'Asie, peut-être même la plus opulente cité du monde. Cependant le Prophète annonce en termes précis que cette reine de la mer ne sera plus un jour qu'un misérable village, habité par quelques pauvres pêcheurs, qui laveront leurs filets sur cette même plage où abordaient jadis les superbes vaisseaux de toutes les nations. Telle est Tyr aujourd'hui. Il n'est pas jusqu'à l'impie Volney qui, debout sur ses ruines, ne se soit écrié en lisant Isaïe : *L'oracle s'est accompli !* Mais, homme aveugle ! si l'oracle s'est accompli, donc les autres, desquels celui-ci est la preuve, se sont accomplis ou s'accompliront de même. *Noluit intelligere ut bene ageret.*

Remarquons encore combien est invincible

du Messie ne fussent pas sans preuve et que les prophéties particulières ne fussent pas sans fruit. » *Pensées, ch.* XV, *n°* 13.

la preuve de la divinité de la religion tirée des prophéties. En effet, Dieu seul connaît l'avenir, l'avenir, qui, dépendant du libre concours des volontés et des passions humaines, échappe à tous les calculs. Dieu seul peut donc en donner connaissance à l'homme. Le don de cette connaissance, qui fait participer l'intelligence créée aux lumières de l'intelligence infinie, est un miracle évident. Mais Dieu ne fait pas des miracles pour autoriser le mensonge. Donc Jésus-Christ, qu'il a fait annoncer tant de siècles à l'avance par un si grand nombre de Prophètes inconnus les uns aux autres comme le Rédempteur du monde, comme l'Envoyé du Ciel et le Messie promis depuis l'origine des temps, n'est pas un imposteur; donc sa religion n'est point une fable : nier cela, c'est éteindre en soi la dernière lueur de la raison, c'est fixer sa place parmi les brutes. [1]

Un dernier point sur lequel il convient d'insister, c'est l'admirable moyen que la providence a choisi pour mettre au-dessus de tout soupçon l'antiquité et l'intégrité des prophéties. Un exemplaire de chaque livre saint est déposé dans le temple de Jérusalem, et confié à la garde des Prêtres. Des copies nombreuses sont entre les mains de tout un

1 *Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus illis.* Ps, 21.

peuple, qui en fait dans les maisons et dans les synagogues sa lecture habituelle. Le moyen d'altérer un ouvrage qui se trouve possédé en même temps par des millions de personnes inconnues les unes aux autres ?

Ce n'est pas tout : par un trait de sagesse qu'on ne saurait assez admirer, le peuple juif cesse d'être l'unique dépositaire des Écritures environ deux siècles avant la venue du Messie. Sur la demande d'un roi idolâtre, leurs Anciens, c'est-à-dire leurs Docteurs, au nombre de soixante-douze, font eux-mêmes une traduction authentique des livres saints. Déposée dans la plus fameuse bibliothèque de l'univers, cette traduction est mise hors de leurs atteintes. Quand le moment sera venu, il sera impossible à la Synagogne de nier ou d'altérer les témoignages de Moïse et des Prophètes en faveur du Messie : cette traduction nous l'avons encore.

Depuis la venue du Rédempteur, ces mêmes livres se trouvent entre les mains de deux peuples essentiellement opposés l'un à l'autre, les Juifs et les chrétiens. Quel moyen de collusion ! que dis-je ? c'est précisément du peuple juif que Dieu se sert pour porter jusqu'à l'évidence l'antiquité et l'intégrité des prophéties ; c'est à ce peuple, essentiellement intéressé à les altérer et à les détruire, qu'il en confie la garde.

Vainement elles le convainquent, à la face

de l'univers, du plus grand des crimes et de la plus inconcevable folie, il n'en est pas moins passionné pour ces livres sacrés ; il les conserve religieusement, il les aime comme l'avare aime son trésor ; et, au prix même de sa vie, il leur rend témoignage par toute la terre. Non-seulement Dieu a fait du peuple juif le gardien incorruptible des prophéties, il en a fait le propagateur infatigable. Voilà pourquoi ce peuple ne prend racine sur aucun point du globe ; voilà pourquoi il est partout sans être nulle part, partout portant avec lui dans sa course vagabonde et faisant lire à toutes les nations ces livres qu'il n'entend plus lui-même.

Ce n'est pas encore assez : depuis dix-huit siècles un prodige unique dans les fastes du monde conserve ce peuple ou plutôt ce cadavre de peuple, sans chef, sans pontife, sans patrie, sans autel, sans sacrifice, partout repoussé, partout méprisé, seul s'acclimatant partout, seul demeurant du monde antique, survivant à toutes les ruines et à tous les bouleversements, sans mélange et sans confusion, peuple visiblement fait exprès pour servir d'éternel témoin au Messie.

Or, ces promesses, ces figures, ces Prophéties étonnantes font briller à tous les yeux le plan admirable de notre rédemption, commencé dès l'origine des temps et développé sans interruption pendant une longue suite

de siècles. Par là elles établissent notre foi sur des bases inébranlables, en nous montrant que la religion chrétienne étend ses racines jusqu'aux premiers jours du monde, qu'elle est l'héritière de toutes choses [1], et qu'il est impossible qu'une Religion dont le fondateur, les mystères, les combats et les triomphes ont été annoncés, figurés, prédits tant de siècles d'avance ne soit pas l'œuvre de Dieu. De plus, les prophéties qui déjà se sont vérifiées nous répondant de l'accomplissement de toutes celles qui regardent les âges futurs, le certitude de notre foi se trouve ainsi établie sous le double rapport du passé et de l'avenir : telle est la remarque de saint Augustin. [2]

CHAPITRE X.

Le Messie préparé

Dieu vient d'employer plus de cinq cents ans à donner, par l'organe des Prophètes, le signalement complet du Messie. Le lieu de sa naissance, le temps de sa venue, le détail

1 Hæredem universorum. *Hebr.*
2 *De Catech. rud., n. ultim.*

de ses actions est prédit. Que reste-t-il? Lorsqu'un puissant monarque, tendrement aimé de son peuple, doit faire son entrée dans la capitale de son royaume, on s'empresse de lui aplanir les voies ; on lui ouvre toutes les portes ; on prépare tous les esprits à le recevoir.

De même le Verbe éternel, le Roi immortel des siècles, le Désiré des nations devant bientôt faire son entrée dans le monde, Dieu, son Père, lui aplanit toutes les voies, lui ouvre toutes les portes, prépare les esprits à le recevoir, et fait concourir tous les évènements à l'établissement de son règne éternel. Préparation étonnante de grandeur et de majesté! qui commence à être sensible à la vocation d'Abraham, mais qui devient évidente cinq cents ans avant l'arrivée du grand Roi.

L'œil fixé sur les prophéties et les promesses, nous voyons clairement, que tous les évènements antérieurs au Messie, chez les Juifs et chez les Gentils, concourent chacun à sa manière à préparer le règne du Désiré des nations, par qui et pour qui ont été faits les siècles et les peuples. Ce flambeau à la main, l'histoire n'a plus pour nous d'obscurité. tout s'explique, tout s'enchaîne. Comme les rouages inférieurs d'un vaste mécanisme, les plus petits faits nous donnent leur raison d'être, et nous touchons du doigt la place

que chacun d'eux occupe dans le plan général de la Providence.

Or, nous l'avons vu, dans les conseils de Dieu le Messie naîtra du peuple juif, de la famille de David, dans la petite ville de Bethléem de Juda. Et voilà que deux mille ans avant l'événement le grand Dieu dont le regard embrasse tous les siècles prend Abraham par la main, et du fond de la Mésopotamie le conduit dans la Judée, appelée alors le pays de Chanaan, et lui ordonne de s'y fixer. Malgré toutes les vicissitudes, lui-même saura l'y maintenir. C'est dans ce but que nous le voyons, quatre cents ans plus tard, remuer le ciel et la terre, pour tirer de l'Égypte les descendants du patriarche et les ramener dans la terre promise à leurs pères. C'est pour cela qu'il disperse les sept puissantes nations qui la possèdent, et qu'il y retient invariablement son peuple pendant quinze cents ans, malgré les crimes de ce peuple et les efforts sans cesse renaissants des nations voisines. C'est pour cela qu'à côté de tant de villes importantes, brûlées et anéanties pendant ces guerres continuelles, la petite ville de Bethléem est conservée, qu'elle tombe en partage à la tribu de Juda, et devient l'héritage de la famille de David, dont le Messie devait sortir.

Ce n'est pas tout; dépositaire de la promesse du Messie, unique trésor du genre

humain, le peuple Juif doit conserver inviolable ce précieux dépôt. De là ces lois, ces règlements, ces pratiques sans nombre, ces menaces terribles, ces promesses magnifiques, tout cet ensemble de prescriptions religieuses et politiques qui l'isolent des autres nations, et forment autour de lui comme une muraille insurmontable à l'invasion de l'erreur. De là encore cette arche d'alliance, redoutable monument de la présence continuelle et sensible de Dieu au milieu d'Israël.

Si, malgré tout cela, ce peuple vient à tomber dans l'idolâtrie, il faut qu'il n'y persévère point et qu'il soit par mille moyens ramené au culte du vrai Dieu. De là cette alternative continuelle de gloire et d'humiliation, de châtiments et de prospérités, de défaites sanglantes et de servitudes honteuses, de captivité et de retour qui forme la trame générale de son histoire. De là, en particulier, la création des quatre grands empires prédits par Daniel, des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains.

Châtier le peuple juif toutes les fois que, s'abandonnant à l'idolâtrie , il oubliera sa mission providentielle, et par des coups salutaires le forcer, comme malgré lui, à garder fidèlement le dépôt qui lui est confié, tel est le but de la grande monacrhie des Assyriens. *C'est Assur*, dit le Seigneur, par la bouche d'Isaïe, *qui est la verge de ma fu-*

reur; j'ai fait de sa main l'instrument de ma colère. Mais, ajoute le Prophète, *lorsque le Seigneur aura purifié Jérusalem, il visitera la fierté insolente du roi d'Assur et l'orgueil de ses yeux altiers; n'étant qu'un instrument dans ma main, il s'est glorifié de ses succès, et il a outrepassé mes ordres; je lui avais commandé de châtier mon peuple, et il a voulu le détruire* [1].

L'histoire des Babyloniens est la preuve palpable de la prophétie. Les Juifs deviennent-ils prévaricateurs, Assur, toujours debout, toujours les armes à la main, franchit les frontières du peuple coupable, le frappe à coups redoublés et le force à briser ses idoles et à revenir au Dieu de ses pères. Israël est corrigé; désormais il ne compromettra plus le dépôt qui lui est confié; il ne tombera plus dans l'idolâtrie. Le formidable empire de Babylone, la terreur de l'Orient, n'a plus de raison d'être; il va faire place à l'empire des Perses.

Depuis soixante-dix ans les Assyriens tenaient Israël prisonnier à Babylone; une plus longue captivité, si elle ne l'eût pas fait périr, l'aurait exposé à se confondre avec les Gentils, au milieu desquels il vivait. D'ailleurs, il était guéri pour toujours de son pen-

1 Is., x, 5-12.

chant au culte des idoles. Le temps est venu de le ramener dans la terre de ses pères, et Dieu lui suscite un libérateur. Comme il a fait servir la monarchie des Assyriens à l'exécution de sa justice; il choisit les rois de Perse pour être les ministres de sa bonté. C'est encore Isaïe qui nous révèle la mission providentielle de cette seconde monarchie. Nommant par son nom, deux cents ans avant sa naissance, le fondateur de cet empire : *C'est moi*, dit le Seigneur, *qui ai choisi Cyrus pour l'exécution de mon dessein : je le prendrai par la main ; devant lui je briserai les portes d'airain et les les barrières de fer; je le ferai à cause de Jacob, mon serviteur. Il rebâtira là ma ville sainte, et il renverra mes captifs sans recevoir ni rançon ni présents* [1].

Depuis la première jusqu'à la dernière, toutes les pages de l'histoire de la monarchie des Perses sont la vérification littérale de cette étonnante prophétie. Grâce à Cyrus et à ses successeurs, Jérusalem sort de ses ruines; le temple que le Messie doit honorer de sa présence est rebâti ; les Juifs, renvoyés dans la Judée, y seront maintenus avec la distinction des tribus et des familles jusqu'au jour où la tige de Jessé aura donné sa divine fleur.

1 Is., XLV.

L'empire des Perses ayant accompli sa mission, Dieu le remplace par celui des Grecs. Cette nouvelle monarchie, caractérisée par la rapidité et l'étendue des conquêtes d'Alexandre, a pour but de préparer de loin l'établissement rapide du règne universel du Messie. Daniel a vu son fondateur s'élançant de l'Occident avec une telle rapidité qu'à peine ses pieds touchaient la terre. Il l'a vu étendant au loin ses conquêtes, puis, tout à coup arrêté par la mort, laisser son empire à ses généraux, qui le divisent en quatre monarchies [1].

Ici, comme ailleurs, l'histoire n'est que l'écho de la prophétie. Les Grecs rendent vulgaire, du couchant à l'aurore, la langue dans laquelle l'Évangile doit être prêché, et ils attirent les Juifs dans toutes les parties du monde. Par des guerres continuelles ils mettent les nations étrangères en contact avec la nation sainte, abaissent les barrières séculaires de la Judée, et font connaître aux Gentils les livres sacrés, que la traduction des Septante met à l'abri des altérations judaïques. La monarchie des Grecs ayant fini son œuvre, Dieu la fait tomber dans le vaste océan de l'empire romain.

La mission de cet empire, le dernier et le plus formidable de tous, est écrite dans ce

1 Dan., VII, 6; VIII, 5, 8.

portrait tracé par Daniel : *Je vis une bête redoutable qui avait quelque chose de merveilleux et d'effrayant ; elle était armée de dents de fer d'une horrible grandeur ; elle dévorait tout ; elle mettait tout en pièces ; elle broyait sous ses pieds ce qu'elle ne dévorait pas* [1].

Ces quelques paroles du prophète contiennent toute la philosophie de l'histoire romaine. Il ne suffisait pas que les Juifs, préparateurs évangéliques, fussent depuis le passage d'Alexandre répandus en Orient et en Occident ; que l'Europe, l'Afrique et l'Asie, entendant la langue grecque, pussent être instruites sans peine par les mêmes hommes ; que la traduction de l'Acien Testament disposât à la lecture du Nouveau : il fallait encore faciliter aux fondateurs de l'empire du Messie une libre circulation d'un bout du monde à l'autre ; il fallait que le miracle de la création de l'homme se renouvelât dans sa génération, c'est-à-dire que le genre humain ne formât qu'un *seul corps* avant d'être animé d'un seul et *même esprit ;* il fallait enfin que, conformément aux oracles des prophètes, le Messie naquît à Bethléem.

Percer de toutes parts de larges voies, effacer toutes les nationalités, niveler le sol,

1 Dan., VII. 7.

former de tous les peuples une grande unité matérielle en les réunissant sous un sceptre unique ; puis, par un motif de vanité ou d'intérêt, savoir combien de millions de tête étaient courbées sous ce sceptre, et pour cela forcer tous les sujets de l'empire à se rendre un jour à leur lieu d'origine, tels étaient, aux yeux même de la raison, les meilleurs moyens de réaliser le dessein providentiel.

Quand les Romains, manœuvres du grand roi ; quand les Césars, ses maîtres de cérémonie, ont accompli leur tâche, ils sont brisés comme Nabuchodonosor, comme Alexandre. Leur empire s'écroule, et fait place à cet autre empire que Daniel a vu, formé sans aucun secours humain, s'étendant sur tous les autres royaumes et subsistant aux siècles des siècles [1].

Or, si l'on considère que les quatre monarchies des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains ont été préparées par cette foule d'événements, de guerres, de révolutions, de victoires, d'alliances, de conquêtes qui composent toute l'histoire connue de l'Orient et de l'Occident pendant les siècles antérieurs au Messie ; si l'on considère qu'elles n'ont atteint leurs vastes proportions qu'en absorbant tous les autres empires, on voit clairement que ces quatre

1 Dan., XI, 41.

grandes monarchies ont porté le monde entier au pied de Jésus-Christ, semblables à ces larges fleuves qui conduisent à l'Océan, avec les eaux de leur source, celles de toutes les rivières devenues leurs tributaires. C'est ainsi que l'histoire sacrée et l'histoire profane se réunissent pour nous donner la preuve palpable de cette sublime parole, que *Jésus-Christ est l'héritier de toutes choses; que tous les siècles se rapportent à lui* [1]. et que non-seulement la nation juive, mais encore toutes les nations du globe, pour nous servir de l'expression de saint Augustin, étaient grosses de lui [2].

Admirable philosophie de la religion ! qui résume en trois mots l histoire universelle de quarante siècles : Tout pour le Christ, le Christ pour l'homme et l'homme pour Dieu.

CHAPITRE XI

Le Messie venu.

Les temps sont accomplis. Nous sortons du règne des ombres et des préparations

1 Hebr., I, 2.
2 Tota lex gravida erat Christo. — Saint Jérôme tient le même langage. Voici ces remarquables paroles: « Toute l'économie du monde visible ou invisible, soit

pour entrer dans celui de la lumière et de la réalité. Quel est dès lors notre premier devoir, sinon de considérer l'Évangile, suivant l'avis du saint évêque d'Hippone, comme le commentaire divin et l'accomplissement de l'Ancien Testament[1].

Née avec le monde, connue des Patriarches, développée sous Moïse et les Prophètes, la religion a été complétée sous l'Évangile. Dans cette nouvelle phase elle constitue, disent les saints docteurs, un état intermédiaire entre le synagogue et le Ciel : le Juif n'avait que des ombres sans réalité ; le chrétien possède la vérité cachée sous des voiles ; le Saint la voit face à face et sans milieu[2]. L'Ancien Testament est manifesté dans le Nouveau, et le Nouveau le sera dans l'Éternité.

C'est ainsi que la religion, comme le Dieu qui en est l'auteur, embrasse tous les rapports

avant, soit depuis la création, se rapportait à l'avènement de Jésus-Christ sur la terre. La Croix de Jésus-Christ, voilà le centre auquel tout vient aboutir, le sommaire de toute l'histoire du monde. » *Comment. sur les Epitres de saint Paul.*

1 Quapropter in Veteri Testamento est occultatio Novi, in Novo Testamento est manifestatio Veteris. *De Catech. rud.*

2 Illa nobis exspectanda sunt in quibus perfectio, in quibus veritas est. Hic umbra, hic imago, illic veritas. Umbra in lege, imago in Evangelio, veritas in cœlestibus. Ambr., *de Offic., lib.* I, *c.* 48. — Status novæ Legis medius est inter statum gloriæ. — Lex vetus est via ad Legem novam, sicut Lex nova ad cœlestem Ecclesiam, seu ad cœlestem hierarchiam. D. Th., *passim.*

de la durée : elle était hier, elle est aujourd'hui, et elle sera aux siècles des siècles.

Après avoir esquissé l'état général des esprits et la situation particulière de la Judée, arrêtons-nous un instant pour assister au grand mystère de la rédemption humaine.

Aux premiers jours de la *Création*, la femme, coupable messagère du démon, avait apporté la *mort* à l'homme. Le genre humain s'en souvenait : toutes les traditions de l'antiquité placent la femme à la tête du mal [1]. En se répétant les unes aux autres : *C'est la femme qui est la cause de nos malheurs*, les générations antérieures au Messie avaient accumulé sur elle une masse de haine et de mépris qui en faisait le plus abject et le plus misérable des êtres.

Aux jours de la *régénération*, la femme devait, bienfaisante messagère de Dieu, nous rapporter *la vie*. Il faudra qu'en se disant les uns aux autres jusqu'au seuil de l'éternité : *C'est à la femme que nous devons tous nos biens*, les générations postérieures au Messie environnent la femme d'une vénération et d'une reconnaissance qui en feront l'être le plus respecté, le plus saintement aimé de tous ceux que Dieu a tirés du néant. Ainsi tout ce qui avait péri sera sauvé.

1 A muliere initium factum est peccati, et per illam omnes morimur. *Eccl.*, xxv. 33.

Prosternés sur le seuil d'une humble maison de Nazareth, nous contemplions la jeune Vierge que, dans ses décrets éternels, Dieu a prédestinée pour être la nouvelle Ève, la véritable mère des vivants. Figurés sous mille types plus gracieux les uns que les autres, magnifiquement annoncée pendant quarante siècles, la Vierge par excellence, la fille d'Abraham et de David, Marie, réunit en sa personne tous les dons de la nature et de la grâce. Par un privilége unique, la transmission du péché originel à toute la postérité d'Adam sera suspendue en sa faveur. Créature à part, bénie entre toutes les femmes, plus belle que tous les Anges, Marie voit au-dessous d'elle tout ce qui n'est pas Dieu. Respectueux envers sa fille, l'Éternel envoie comme ambassadeur un prince de sa cour, chargé de lui demander humblement si elle veut consentir à être la mère de celui par qui tout a été fait. A ce moment une jeune fille de quatorze ans tient dans ses mains les destinées du monde ! Consentez, consentez, lui crient les générations. Sauvez le genre humain [1].

Marie a incliné sa tête virginale ; elle est épouse, elle est mère ; et sa couronne nuptiale est une couronne d'épines, et ses joies ma-

1 Responde jam, virgo sacra, vitam quid tardas mundo? S. Aug., *Serm.* xxi, *de Tempore*.

ternelles sont le commencement d'un long martyre. Le Fils adorable qui vit en son sein, elle l'a dévoué à la crèche, à la croix.

Déjà la voix de César appelle à Bethléem tous les descendants de David : Marie se rend dans la ville de ses pères. Là, suivant les prédictions des Prophètes, elle met au monde le Désiré des nations.

Voici en quels termes la sainte Église romaine redit chaque année à tous les échos de l'univers cette heure solennelle : L'an depuis la création du monde cinq mille cent quatre-vingt-neuf;

Depuis le déluge, deux mille neuf cent cinquante-sept ;

Depuis la naissance d'Abraham, deux mille quinze ;

Depuis Moïse et la sortie du peuple d'Israël de l'Égypte, mille cinq cent six ;

Depuis le sacre du roi David, mille trente-deux ; la soixante-cinquième semaine, selon la prophétie de Daniel ;

Dans la cent quatre-vingt-quatorzième olympiade ;

L'an de la fondation de Rome sept cent cinquante-deux ;

La quarante-deuxième année de l'empire d'Octave-Auguste, et l'univers jouissant de la paix ;

Au sixième âge du monde,

Jésus-Christ, Dieu éternel et fils du Père

ÉTERNEL, voulant sanctifier le monde par son saint avénement, ayant été conçu du Saint-Esprit, et neuf mois s'étant écoulés depuis sa conception, NAÎT DE LA GLORIEUSE VIERGE MARIE, A BETHLÉEM, VILLE DE JUDA[1].

C'est à minuit, au milieu du silence universel, que le Verbe incarné, descendu de son trône, fait son entrée dans le monde [2]. A cette heure toutes les prophéties s'accomplissent ; les ténèbres de l'erreur, parvenues à leur plus haut degré d'épaisseur et d'étendue, se dissipent aux rayons du Soleil de vérité ; le vieux monde, ébranlé jusque dans ses fondements, s'écroule en jetant pour adieu aux échos de l'Orient et de l'Occident le nom de l'enfant de Bethléem ; les anges et les hommes, réunis autour d'un berceau, adorent dans une commune allégresse le Père du monde nouveau ; et tous les astres, recommençant leurs cours hiératique, annoncent le renouvellement de toutes choses. Ainsi, dans les grandes proportions de son ordonnance, le monde planétaire se trouvait d'accord avec le mouvement du monde moral ; de telle sorte que dans la grande horloge de l'univers tous les ressorts, comme autant de timbres

1 Martyrol. Rom., 25 décemb.

2 Cum enim quietum silentium contineret omnia, et nox in suo cursu medium iter haberet, omnipotens sermo tuus de cœlo a regalibus sedibus, durus debellator in mediam exterminii terram prosilivit. *Sap.*, XVIII, 14, 15.

harmonieux, avaient été, dès le principe, disposés par Celui qui a tout fait avec nombre, poids et mesure, de manière à sonner tous ensemble la grande heure de la rédemption du genre humain [1].

Lorsque nous avons adoré dans ses pauvres langes le fils de l'auguste Vierge de Juda. nous le voyons tout occupé à fonder non une *autre* religion, mais à compléter l'ancienne sous le rapport du dogme, de la morale et du culte ; remplaçant ses éléments infirmes par des sacrements pleins de grâce et d'efficacité ; abolissant tous les rites qui l'appropriaient

1 Voir les calculs astronomiques dans Schuberr, *Symboliques des songes.* — Voir aussi le docteur Sepp, dans sa Vie de Notre-Seigneur. Voici quelques pensées de ce savant, prouvées par cent pages de calculs astronomiques. Les peuples anciens avaient leurs systèmes astronomiques, qui étaient pour eux ce que les prophéties étaient pour le peuple Juif. Pour ceux qui étaient initiés à leurs mystères l'époque de la venue de celui qui devait sauver le monde n'était plus un secret ; et tous les peuples l'attendaient avec un concert unanime juste au temps où il a paru. Ils avaient de plus une année sacrée, mystérieuse, sacerdotale, qui, par une coïncidence qui n'a rien d'étonnant pour le chrétien, mais qui doit renverser de stupéfaction un incrédule, comprenait le temps pendant lequel l'homme repose dans le sein maternel, et commençait précisément le 25 mars, jour de l'Incarnation, pour finir le 25 décembre, jour de la naissance de celui que le monde adore comme le Messie promis... Pour manifester davantage la dignité de l'enfant de Bethléem, Dieu a voulu que dans l'année même de sa naissance presque toutes planètes se trouvassent dans le même ordre et à la même place qu'à l'époque de la création, afin d'annoncer le renouvellement universel de toutes choses.

au peuple juif ; proclamant lui-même le but de sa mission par ces lumineuses paroles : *Je ne suis pas venu pour détruire la Loi ou les Prophètes, mais pour les accomplir et les vérifier*[1] ; liant ainsi son œuvre à l'œuvre antique, ou plutôt nous apprenant que l'Ancien et Nouveau Testament ne forment qu'un seul tout dont il est lui-même le centre, un même édifice dont il est la pierre fondamentale[2].

Le récit de ses œuvres merveilleuses nous le montre avec éclat, expiateur, docteur, modèle, médecin de toutes les infirmités, c'est-à-dire Rédempteur et Sauveur du genre humain dans toute la signification de ces grands mots.

Sorti de l'humble maison de Nazareth, où pendant trente années il pratique en silence la vertu mère de toutes les autres, la vertu directement opposée au premier mal de l'homme, l'humilité, il se rend sur les bords du Jourdain pour y recevoir, au milieu des pécheurs, le baptême de la pénitence. Après cet engagement solennel, qui fait de lui le grand pénitent du monde, il se retire au désert, où il jeûne, combat, prie et triomphe pour nous.

Revenu parmi les hommes, son premier soin est de développer la doctrine qu'il a

1 Matth. v, 17.
2 Ephes. II, 20.

commencé par pratiquer lui-même. Dans le *Sermon sur la montagne*, qu'on peut appeler la charte de l'humanité régénérée, il pose les bases du nouvel ordre de choses qu'il vient établir. Ces bases sont telles qu'un Dieu pouvait seul les proposer et surtout les faire accepter. La pauvreté, les humiliations et les souffrances volontairement acceptées, aimées et recherchées comme autant de béatitudes, la crainte et le mépris des richesses, des honneurs et des plaisirs, tels sont les premiers articles de la constitution.

Avec la plus étonnante simplicité, mais aussi avec une autorité souveraine, il expose les dogmes les plus profonds ; il n'argumente point, il ne discute point comme les philosophes. Les vérités qu'il annonce portent leurs preuves avec elles-mêmes ; elles ne sont point destinées à étonner la raison, mais à toucher le cœur, et les peuples ravis s'écrient : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme!* Sa morale est pure et sévère, mais simple et populaire : il n'en fait pas une science métaphysique ; il la réduit en maximes ; sous la forme simple et touchante de paraboles, il la met à la portée des ignorants, la confirme par ses exemples et l'autorise par ses miracles.

Doux et affable, indulgent, miséricordieux, charitable, ami des pauvres, des petits et des faibles, il n'affecte ni une éloquence fastueuse,

ni un rigorisme outré, ni des mœurs austères. ni un air réservé et mystérieux ; il promet la paix à ceux qui pratiquent ses préceptes ; s'oubliant toujours lui-même, il n'a en vue que la gloire de Dieu, son père, le salut de ses frères et le bonheur du monde.

Après l'avoir vu naître, vivre, instruire en Homme-Dieu. nous le considérons mourant, mais mourant en Dieu, et prouvant sa divinité plus invinciblement par sa mort que par sa vie. Patient jusqu'à l'héroïsme, modeste et tranquille dans les opprobres, il les supporte sans ostentation comme sans faiblesse. Au milieu des trahisons et des fureurs, il demeure maître de lui-même, agit, parle, donne des ordres et suspend l'orage formé sur sa tête jusqu'au moment où il veut bien qu'il éclate. Il ne cherche point à braver ses ennemis, mais à les toucher et à les convertir[1].

Couvert d'outrages, crucifié entre deux malfaiteurs, il meurt en demandant grâce pour ses accusateurs, ses juges et ses bourreaux ; fils tendre, ami dévoué, ses dernières paroles sont pour sa Mère et pour saint Jean. Certain d'avoir jusqu'à un iota accompli sa mission, il remet son âme à son Père, et laisse au ciel le soin de faire éclater son innocence par des prodiges.

« Quels préjugés ! s'écrie Jean-Jacques

1 Voir Bergier, art. Jésus-Christ.

Rousseau, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie ! quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate, mourant sans douleur sans ignominie, soutient aisément jusqu'au bout son personnage ; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste...

« La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus expirant au milieu des tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure ; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

« Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir ? ce n'est pas ainsi qu'on invente ; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale ;

et l'Évangile a des caractères si frappants de vérité, si parfaitement inimitables que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros [1]. »

Du Calvaire nous descendons avec le Sauveur dans le tombeau ; de là nous suivons aux limbes ce *mort libre entre les morts*, prêchant l'Évangile aux âmes bienheureuses et faisant briller dans leurs sombres demeures l'aurore de leur délivrance.

Les trois jours marqués par les Prophètes sont écoulés; le Fils de l'Éternel sort du tombeau, vainqueur du péché et de la mort, satellite du péché. Nous voyons ses ennemis confondus, réduits au point d'acheter à prix d'argent la déposition menteuse de témoins endormis. Viennent ensuite les principales preuves de la résurrection du Messie, gage de la nôtre et base de tout le christianisme.

Nous les couronnons par les paroles suivantes de l'empereur Napoléon, à Sainte-Hélène. S'entretenant un jour de la divinité du christianisme avec un de ses généraux, il lui disait : « Je connais les hommes, général, et je vous dis que Jésus n'est pas un homme. Les esprits superficiels voient de la ressemblance entre le Christ et les fondateurs d'empire, les conquérants et les dieux des autres religions. Cette ressemblance n'existe pas :

1 Esprit, maximes de J.-J. Rousseau

il y a entre le christianisme et quelque religion que ce soit la distance de l'infini. Nous ne sommes que du plomb, général, et bientôt ce sera de la terre, » ajouta l'empereur après avoir démoli pièce à pièce cette prétendue ressemblance.

« Telle est la destinée des grands hommes, celle de César et d'Alexandre ! Et l'on nous oublie ! et le nom d'un conquérant comme celui d'un empereur n'est plus qu'un thème de collège ! Nos exploits tombent sous la férule d'un pédant, qui nous loue ou nous insulte... Encore un moment, voilà mon sort... Mon cadavre va être rendu à la terre pour y devenir la pâture des vers.... Voilà la destinée très-prochaine du grand Napoléon... Quel abîme entre ma misère profonde et le règne éternel du Christ, prêché, encensé, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers !.. Est-ce là mourir ? N'est-ce pas plutôt vivre ? Voilà la mort du Christ ! voilà celle de Dieu !.. Si vous ne comprenez pas que Jésus-Christ est Dieu, eh bien ! j'ai eu tort de vous faire général.[1] »

Ici nous concluons un raisonnement dont quarante siècles de promesses, de figures, de prophéties et de préparations littéralement accomplies en Notre-Seigneur Jésus-Christ forment les magnifiques prémisses et dont

1 Sentiments de Napoléon sur le Christ, c. IV.

la divinité du Sauveur est la conséquence nécessaire.

De plus, l'examen des faits extérieurs nous montre que Notre-Seigneur est bien véritablement le Messie, promis au genre humain et attendu chez tous les peuples.

Un premier fait, c'est qu'à dater de sa naissance l'attente d'un Messie, réparateur de l'homme, universellement répandue, de l'aveu même des incrédules, a cessé chez toutes les nations, la juive exceptée. Mais, chose admirable ! cette exception même est toute en notre faveur. Il était formellement prédit que les Juifs ne reconnaîtraient pas le Messie lorsqu'il paraîtrait[1] ; en sorte que, s'ils eussent reconnu pour tel Notre-Seigneur Jésus-Christ, il ne serait pas le Messie. C'est ainsi que tout conspire à rendre inébranlable la certitude de sa divinité.

Un second fait, c'est que Notre-Seigneur a réellement accompli dans toute son étendue la mission du Messie promis, du Désiré des nations. Suivant les Prophètes, que devait faire le Messie ? Une seule chose, mais une chose qui renferme tout : *Oter le péché du monde*[2], ou, suivant la parole de Dieu lui-même à la première femme : *Écraser la tête du serpent*[3]. Oter le péché du monde c'était,

1 Dan., IX, 26.
2 Joan., I, 29.
3 Gen., III, 15.

d'une part, détruire l'idolâtrie et ramener les nations au culte du vrai Dieu ; c'était, d'autre part, réparer toutes les suites du péché. Notre-Seigneur a fait l'un et l'autre, et nul que lui ne l'a fait.

De son pied divin nous le voyons écraser la tête du serpent, c'est-à-dire ébranler par sa doctrine et ses miracles l'empire du démon jusque dans ses fondements, en attendant que ses Apôtres, héritiers de sa puissance et prédicateurs de sa doctrine, aillent en son nom faire crouler les temples et les idoles d'un bout du monde à l'autre. Toutes ces vérités, consignées dans la vie de Notre-Seigneur, sont des faits historiques. Or, les faits de Jésus-Christ, dit le philosophe de Genève, sont mieux prouvés que ceux de Socrate, dont personne ne doute.

Dans un sens plus intime nous le voyons encore ôter le péché du monde. *Par rapport à Dieu.* il a rendu un hommage infini à sa majesté et une satisfaction infinie à sa justice. La crèche et la croix en sont les preuves éclatantes. *Par rapport à l'homme,* il a été obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix, afin d'ôter une désobéissance infinie. *Par rapport à Dieu et à l'homme,* il a été Dieu et homme, afin de réunir de la manière la plus intime ceux que le péché avait séparés.

Il en a réparé toutes les suites, l'ignorance, la concupiscence, la mort; en sa personne

l'homme a connu Dieu parfaitement, il a été parfaitement affranchi de la concupiscence et de la mort, et il règne aujourd'hui triomphant dans les cieux.

CHAPITRE XII

Le Messie, nouvel Adam.

Dans la personne de l'Homme-Dieu le genre humain a été et il demeure parfaitement réhabilité ; mais il faut que chacun de nous participe à cette réhabilitation, autrement le Christ ne nous servira de rien[1].

Ici vient se placer d'elle-même l'explication d'une vérité fondamentale sans laquelle on ne comprend rien au christianisme. Véritable arbre de vie du paradis terrestre, le Rédempteur nous apparaît comme un magnifique olivier planté au milieu du monde, et sur lequel chacun de nous doit être enté s'il veut en recevoir la sève et en porter les fruits. Mais laissons parler les plus sublimes interprètes des pensées divines, les scrutateurs les plus profonds de l'œuvre de la Rédemp-

1 Galat., v, 2.

tion humaine. « Toute la science de la religion, dit saint Augustin, toute la foi chrétienne consiste proprement dans la connaissance des deux Adam ; ce dont nous avons hérité du premier, ce que nous avons reçu gratuitement du second ; la nature tombée en Adam, la nature réparée en Jésus-Christ : voilà toute la religion. »

Saint Paul ne voit que deux hommes dans le monde : le premier Adam et le second Adam, qui est Notre-Seigneur[1]. Le premier représente le genre humain déchu ; le second représente le genre humain régénéré. C'est l'union de toute la race humaine avec sa tige primitive qui l'a rendue coupable et malheureuse ; c'est son union avec sa seconde tige qui la rendra juste et heureuse.

Que nous faut-il donc pour être régénérés ? Il faut, répond le grand Apôtre, que nous portions en nous-mêmes l'image de l'homme céleste, *comme* nous avons porté l'image de l'homme terrestre ; il faut que nous *devenions* les fils du nouvel Adam par la communication de son esprit et de son être divin, comme nous *naissons* fils du premier Adam par la participation de sa chair de péché[2]. De là, pour chacun de nous, l'indispensable néces-

1 Rom., v ; I Cor., xv ; Ephes., iv. — Voyez aussi le Concile de Trente, cité plus haut.
2 II Petr., i, 4 ; I Cor., xv, 49 ; Hebr., ii, 14 ; id., iii, 14.

sité d'unir notre être tout entier au nouvel Adam[1].

Or, cette union s'accomplit dans la vie présente par la Foi, par l'Espérance et par la Charité. « Ces trois vertus, dit l'incomparable saint Thomas, sont trois éléments qui, surajoutés à la nature de l'homme par la grâce du Rédempteur, l'élèvent comme par trois degrés à l'union déifique en le rendant, suivant le mot de saint Pierre, participant de la nature divine. La Foi élève l'intelligence, elle l'enrichit de vérités surnaturelles que la lumière divine lui fait connaître. L'Espérance élève la volonté : elle la dirige vers la possession du bien surnaturel qui nous est promis. La Charité élève l'amour, et le fait tendre à l'union avec le bien surnaturel devenu son objet suprême[2]. »

1 Sicut fuit vetus Adam effusus per *totum* hominem et totum occupavit, ita modo *totum* obtineat Christus, qui totum creavit, totum redemit, totum et glorificabit. S. Bern., *Serm.* iv, *de Avent.*, n. 2 et 3.

2 Per virtutem perficitur homo ad actus quibus in beatitudinem ordinatur. Est autem duplex hominis beatitudo, sive felicitas. Una quidem proportionata humanæ naturæ, ad quam scilicet homo pervenire potest per principia suæ naturæ. Alia autem est beatitudo naturam hominis excedens, ad quam homo sola divina virtute pervenire potest, secundum quamdam divinitatis participationem, secundum quod dicitur II Petr., 1, quod per Christum facti sumus consortes divinæ naturæ.

Et quia hujusmodi beatitudo proportionem humanæ naturæ excedit, principia naturalia hominis, ex quibus procedit ad bene agendum, secundum suam proportionem

Croire, espérer, aimer, tels sont aussi les trois actes fondamentaux de la coopération que demande de nous le nouvel Adam pour nous unir à lui. En cela se résume toute l'économie de notre sanctification sur la terre et de notre glorification dans le ciel. La foi commence notre union avec Dieu, l'espérance la continue, la charité l'achève [1]. De cet aperçu, tout à la fois si lumineux et si fécond, découlent sans effort l'ordre et l'enchaînement des différentes parties de la doctrine chrétienne :

non sufficiunt ad ordinandum hominem in beatitudinem; unde oportet quod superaddantur homini divinitus aliqua principia per quæ ita ordinetur ad beatitudinem supernaturalem, sicut per principia naturalia ordinatur ad finem connaturalem, non tamen absque adjutorio divino : et hujusmodi principia virtutes dicuntur theologicæ : tum quia habent Deum pro objecto, in quantum per eas recte ordinamur in Deum ; tum quia a solo Deo nobis infundantur ; tum quia sola divina revelatione in sacra Scriptura hujusmodi virtutes traduntur.

Unde oportuit quod aliquid homini supernaturaliter adderetur ad ordinandum ipsum ad finem supernaturalem. Et primo quidem quantum ad intellectum adduntur homini quædam principia supernaturalia, quæ divino lumine capiuntur ; et hæc sunt credibilia, de quibus est *fides*. Secundo vero est voluntas, quæ ordinatur in illum finem et quantum ad motum intentionis in ipsum tendentem, sicut in quod est possibile consequi, quod pertinet ad *spem* ; et quantum ad unionem quamdam spiritualem, per quam quodammodo transformatur in illum finem, quod fit per *charitatem*. P. 2, *q.* 52, *art.* 1 et 3.

1 Domus Dei credendo fundatur, sperando erigitur, diligendo perficitur. S. Aug., *Serm.* 37, t. I.

La foi et son objet, Dieu, la vérité même : et *le symbole* qui le révèle.

L'Espérance et son objet, Dieu, la bonté même ; et ce qu'il nous promet : *la grâce et la gloire ;* puis les moyens d'obtenir la grâce : *la prière et les sacrements.*

La charité et son objet, Dieu, le souverain bien ; et ce qu'il nous ordonne soit par lui-même, soit par son incorruptible épouse : *le Décalogue et les commandements de l'Église.*

Viennent ensuite les causes qui rompent cette union divine : *les passions et le péché ;* puis les moyens préservatifs de ce mal unique : *les vertus* contraires aux penchants corrompus du cœur humain.

C'est ici surtout qu'un plan parfaitement méthodique est nécessaire. Entre toutes les parties de la doctrine chrétienne il existe des rapports intimes dont la connaissance répand une vive lumière sur l'enseignement. A-t-on le malheur de les méconnaître ou l'imprudence de les négliger, les matières et les chapitres se succèdent sans ordre rationnel ; chaque partie forme en quelque sorte un tout isolé ; le sujet qui précède n'appelle plus le sujet qui suit ; les vérités fondamentales n'apparaissent pas dans une lumière suffisante, quelquefois même elles se trouvent au second rang : l'enseignement a perdu de sa vigueur et de sa clarté en perdant son enchaînement logique. Dès lors, celui qu'on veut instruire

ne sait où il va ; l'esprit se rebute, et la mémoire fatiguée laisse bientôt échapper des doctrines qui ne lui présentent ni ensemble ni harmonie.

Le premier avantage du plan que nous avons suivi est de parer à cet inconvénient ;

Le deuxième est de mettre au rang d'honneur qui leur convient les trois grandes vertus du christianisme, la foi, l'espérance et la charité, en les montrant comme les trois, sources du salut, comme les premières assises de tout l'édifice de la religion ;

Le troisième est d'être aussi simple que fécond ; car il embrasse sans effort toutes les parties de la doctrine chrétienne, dont chacune entre naturellement dans la place que lui assigne la logique, comme les différentes pièces d'une brillante mosaïque dans une copie du Pérugin ou du bienheureux Angelico ;

Le quatrième est d'être très-sûr. Il a été suivi, entre autres, par Bellarmin dans le Catéchisme de Rome, solennellement approuvé par plusieurs souverains pontifes (*a*). Le savant cardinal n'était en cela que le disciple de saint Augustin, qui veut également qu'on ramène tout l'enseignement de la religion à la foi, à l'espérance et à la charité, « Triple condition, comme parle le grand docteur, qui nous associe à la république divine (*b*). »

Bellarmin appuie son plan sur le dernier texte de

(*a*) Entre autres, Clément VIII, 15 juillet 1695 ; Benoît XIII, 17 août 1728.

(*b*) Quidquid narras ita narra ut ille cui loqueris audiendo credat, credendo speret, sperando amet... divinam cœlestemque rempublicam, cui nos cives adsciscit fides, spes, charitas. Quando omnis terra cantat canticum novum, domus Dei est. Cantando ædificatur, credendo fundatur, sperando erigitur, diligendo perficitur, modo ergo

saint Augustin ; mais il modifie un peu la pensée du saint docteur, que nous avons suivie, nous, dans toute sa sublime simplicité. *Dotts.* Christ., p. 1, 7, 8.

CHAPITRE XIII.

Union de l'homme avec le nouvel Adam — ses moyens.

L'admirable économie du christianisme que nous venons d'esquisser fut l'objet particulier des entretiens du Sauveur avec ses Apôtres pendant les quarante jours qui s'écoulèrent entre sa Résurrection et son Ascension. C'est alors qu'il leur donna l'intelligence des Écritures et qu'il les instruisit à fond des secrets du royaume de Dieu [1] : voilà pourquoi nous plaçons à cette époque l'explication détaillée de toute sa doctrine.

Le Sauveur ne se contenta pas de dire en général : *Celui qui ne croira pas sera con-*

ædificatur : sed in fine seculi dedicatur. *De Catechiz. rud ; Epist., class.* III *t.* II, *p. 622 ; Serm.* XXVII, t. V, *cap. 1, p. 206.*

1 Act., I, 3. — Tel est aussi le sentiment de saint Léon : « Non ergo ii dies qui inter Resurrectionem Domini Ascensionemque fluxerunt, otioso transiere decursu, sed magna in his confirmata sacramenta, magna, sunt revelata mysteria. » *Serm. 1. de Ascens.*

damné ; entrant dans le détail, il enseigna à ses Apôtres toutes les vérités qu'ils devaient prêcher au monde et que l'homme devait croire pour s'unir avec son Rédempteur, afin de participer au bienfait de la rédemption. Les Apôtres en composèrent un abrégé.

C'est ici qu'après avoir montré la nécessité de la foi nous expliquons le Symbole catholique, sublime résumé de toutes les vérités fondamentales de la religion et de la philosophie humaine.

Dieu un en nature, trois en personnes : le Père et l'œuvre de la création et le gouvernement du monde ; le Fils et l'œuvre de la rédemption ; le Saint-Esprit et l'œuvre de la sanctification ; par conséquent l'Église avec ses Sacrements, ses prescriptions salutaires, sa magnifique hiérarchie et son immortelle constitution :

L'*homme*, composé mystérieux d'une double substance ; l'homme, créé innocent et bon, dégradé par sa faute, soumis à une épreuve de réhabilitation, environné de tous les moyens de reconquérir avec de nouveaux avantages sa perfection primitive, et tenu de rendre compte, lorsque son épreuve sera finie, de l'usage qu'il en aura fait : bonheur ou malheur sans vicissitude et sans fin, alternative inévitable qui l'attend après le jugement divin ;

Le *monde*, créé de Dieu, régi par les lois

d'une providence universelle et destiné à passer par le feu le jour marqué par celui qui le tira du néant.

Voilà en peu de mots ce que le Symbole catholique nous révèle sur tout ce qui peut être l'objet de nos connaissances, Dieu, l'homme et le monde.

Pour en comprendre la sublime simplicité comparez-le aux symboles des mille sectes qui ont tour à tour paru sur la terre. Remarquez surtout, ce qu'on n'a point assez remarqué, comme chacun de ses articles réduit en poudre une ou plusieurs des théories absurdes rêvées par les philosophes païens sur Dieu, l'homme et le monde, et renouvelées avec si peu de honte par les impies modernes. Chaque mot est un trait de lumière qui dissipe une partie des ténèbres dont la raison de l'homme était enveloppée depuis la chute originelle, et la réunion de tous ces rayons divers forme le soleil de la vérité, devant lequel toutes les ténèbres disparaissent, comme les ombres de la nuit devant l'astre du jour.

Qu'on examine le Symbole catholique avec impartialité, et qu'on dise s'il est possible de rien trouver de plus complet, de plus vénérable, de plus utile, de plus consolant.

Peuples modernes, si fiers de nos connaissances, c'est au Symbole catholique, sachons-le bien, que nous devons notre supériorité intellectuelle sur les nations païennes d'autre-

fois et d'aujourd'hui ; c'est à lui que nous devons la délivrance des erreurs grossières, des superstitions infâmes qui dégradaient le sénat et l'aréopage. C'est lui qui au dogme désespérant de l'aveugle destin et de l'inexorable fatalité a substitué la douce croyance d'une Providence universelle qui régit le monde et veille sur l'homme comme l'homme lui-même veille sur la prunelle de ses yeux. Qu'on dise maintenant si les dogmes chrétiens sont inutiles ou contraires à la raison !

Le Symbole étant la vérité, il s'ensuit que l'intelligence qui le reçoit, qui le garde reçoit quelque chose de Dieu [1]. Les pensées divines du nouvel Adam remplacent nos pensées humaines, fausses, incomplètes, triste héritage du premier Adam. C'est ainsi que s'opère notre union, ou plutôt notre transformation intellectuelle au Rédempteur. Sous ce premier rapport, chaque croyant peut dire : Ce n'est plus moi, moi fils du vieil Adam, qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

Nous venons de le voir, magnifiques sont les opérations de la foi dans l'*intelligence*. Anticipant sur l'avenir, cette messagère de l'éternité apporte au pèlerin du temps la

1 Lex tua veritas. *Psalm.* 142. Non minus est verbum Dei quam corpus Christi. S. Aug., *in Gen.*

substance des réalités futures[1]; elle ouvre à ses regards de nouveaux cieux et une nouvelle terre : elle lui montre en Dieu non plus seulement l'auteur de la nature, mais son Père, son Rédempteur et sa Fin ; lui dévoile à lui-même son origine et ses destinées ; lui trace la route et, de sa force toute-puissante, le soutient jusqu'au terme du voyage. Élevée par elle à un nouvel être, l'intelligence n'a plus à désirer que la claire vue des vérités dont elle est en possession[2].

Néanmoins, par la foi, notre union avec le nouvel Adam n'est pas complète : à l'espérance de la perfectionner. En effet, l'homme n'est pas seulement intelligence, il est encore *volonté ;* par conséquent, sous peine d'être non un bienfait, mais un affreux tourment, ces réalités futures, ces biens du monde surnaturel ne peuvent pas plus rester l'objet d'une contemplation oisive que le riche trésor libéralement offert aux mains de l'avare, que

1 Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. *Ad. Hebr.*, XI, 1. Saint Thomas explique ainsi ces paroles : Res sperandæ sunt sicut arbor in semine virtute latens, ac per fidem quodammodo jam existunt in nobis. — Voyez aussi *Corn. a Lapid., in Epist. ad Hebr.*, c. XI, 1.

2 Participes enim Christi effecti sumus, si tamen initium substantiæ ejus retineamus. *Id. c.* III, 14. — Initium substantiæ vocat fidem, per quam primo cœpimus quasi subsistere in spirituali et divina, factique sumus divinæ consortes naturæ. CORN. A LAPID., *in Hebr.* c. III, 14.

la nourriture aux regards avides de l'homme affamé. Il faut qu'ils soient accessibles à la volonté : c'est le bienfait de l'espérance.

Dans les contrats entre les hommes on donne des arrhes, qui sont le gage et comme les prémices de l'objet lui-même ; ainsi dans la religion, ce contrat sublime entre Dieu et l'homme, l'espérance nous donne la substance et le germe des biens futurs. Élevant la volonté au-dessus des biens passagers de la vie, elle place Dieu, et les nouveaux cieux, et la nouvelle terre de l'éternité, et les moyens de les acquérir en tête de toutes ses tendances, de toutes ses entreprises, de tous ses mouvements[1]. Reine pleine d'immortalité, elle ennoblit tous les désirs de l'homme, le soutient dans ses luttes incessantes, console ses douleurs, embrase son âme. Char enflammé d'Élie, elle nous transporte au plus haut des airs, nous enlève à nous-mêmes et nous tient suspendus entre le ciel et la terre, entre le temps et l'éternité. Ainsi l'espérance déifie notre volonté en lui donnant un objet divin et des tendances divines. Sous ce

1 Merito apostolus fidem sperandarum rerum substantiam esse definit, quod videlicet non credita nemo sperare plus quam super inane pingere possit. Dicit ergo fides : Parata sunt magna et inexcogitabilia bona a Deo fidelibus suis. Dicit spes : Mihi illa servantur. Nam tertia quidem charitas : Curro, mihi ait, ad illa. S. Bernard., *Serm.* 1, *in. Ps.* 90.

nouveau rapport, le chrétien peut dire : Ce n'est plus moi, moi fils du vieil Adam, qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

Or, parmi les moyens de posséder les biens futurs que l'espérance offre à l'ambition de l'homme éclairé par la foi il en est un qui renferme tous les autres ; c'est la grâce, la grâce si parfaitement définie : *le commencement de la gloire en nous* [1]. Mais par ses forces naturelles l'homme, comme nous l'avons montré, ne saurait parvenir à la gloire ni à la triple union avec le nouvel Adam, qui seul peut y conduire. Cela est vrai de l'homme avant sa révolte, puisque l'état dans lequel il fut créé était *surnaturel ;* à plus forte raison, la grâce lui est-elle nécessaire depuis l'affaiblissement et le brisement de ses forces par la chute originelle [2].

Or, la grâce, ce secours puissant, univer-

1 Gratia nihil aliud est quam quædam inchoatio gloriæ in nobis S. Th., *p.* 2, *q.* IV *art.* III, *ad* 2.

2 Dicendum quod homo post peccatum ad plura indiget gratia quam ante peccatum, sed non magis ; quia homo etiam ante peccatum indigebat gratia ad vitam æternam consequendam, quæ est principalis necessitas gratiæ. Sed homo post peccatum super hoc indiget gratia. etiam ad peccati remissionem, et infirmitatis sustentionem. D. Th., *Summ.*, *p.* 1, *q.* 95, *art.* 4, *ad* 1. — Quia et divina gratia Dei sit et largitio quodammodo ipsius divinitatis. Cassian., *de Incarn. Chr.*, *l.* III, *c.* 6. — Sic igitur per hoc quod dicitur homo gratiam Dei habere, significatur quiddam supernaturale in homine a Deo provenens. S. Th., *Summ.*, *p.* 1, *q.* 110, *art.* 1.

sel, accordé en vue des mérites du nouvel Adam, s'obtient par deux grands moyens : la prière et les sacrements.

Puissance mystérieuse qui rapproche la créature du Créateur, la prière est une condition indispensable de l'union surnaturelle de l'homme avec Dieu. De là, chez tous les peuples, la perpétuité non interrompue de la prière depuis l'origine du monde. De là ce précepte par lequel le nouvel Adam formule la nécessité de cet acte fondamental de la religion : *Il faut toujours prier et ne jamais cesser ;* précepte tout à la fois positif et négatif, qui oblige par conséquent *semper et pro semper*, suivant l'expression de la théologie catholique ; vérité aussi palpable que celle-ci : Pour vivre il faut toujours respirer et ne jamais cesser.

On voit que nous prenons ici la prière dans son acception la plus générale [1]. C'est pourquoi nous disons qu'elle est l'âme et la vie du christianisme.

A cette notion succède celle de la prière proprement dite. Saint Augustin, avec son cœur si aimant, son génie si élevé et son esprit si pénétrant, se joint à Tertullien, à saint Cyprien, à l'angélique saint Thomas pour expliquer dans notre cathéchisme la

1 « Toujours prier, dit saint Augustin, c'est toujours chercher a plaire à Dieu. »

plus belle des prières, l'*Oraison dominicale*. Abrégé de l'Évangile, lumière de l'esprit, consolation du cœur, joyau de l'Église, trésor du monde, requête divine d'un jurisconsulte divin[1], le *Pater* est tout cela. Mille fois vous avez récité cette prière ; une seule fois l'avez-vous admirée ? Lisez les orateurs, les philosophes, les poètes de tous les pays et de tous les siècles ; quel homme connut jamais pour parler à Dieu un pareil langage ? Jamais tant de choses en si peu de mots, jamais mots si simples n'exprimèrent des choses si sublimes. Le Dieu qui a dicté cette inimitable prière s'y révèle tout entier, et l'homme qui la récite s'y révèle aussi tout entier ; Dieu avec la tendre sollicitude d'un père, l'homme avec la libre confiance d'un fils ; Dieu avec ses bienfaits dans le présent et ses magnificences promises pour l'avenir, l'homme avec les besoins de l'exil et les espérances de la patrie ; la religion et la vie sociale avec leurs véritables lois ; la vie naturelle et la vie surnaturelle avec leurs merveilleuses harmonies. Enfin, par un prodige bien digne du Dieu qui est venu pour sauver tous les hommes, tandis que cette prière nécessaire ravit l'admiration des plus beaux génies, et offre au philosophe le texte iné-

1 Regula postulandi fidelibus a cœlesti jurisperito data. S. Aug., Enarr. in Ps. cxlii.

puisable des considérations les plus profondes, le petit enfant, le barbare, le sauvage même l'apprennent sans effort, et tous la comprennent avec la double intelligence de l'esprit et du cœur.

CHAPITRE XIV.

Union de l'homme avec le nouvel Adam; — ses moyens.

(SUITE.)

Les Sacrements sont le second moyen d'obtenir la grâce. Afin de répondre aux besoins de l'homme composé d'un corps et d'une âme; afin de l'entretenir dans l'humilité, condition permanente de sa réhabilitation; afin de subvenir à tous les besoins de notre vie surnaturelle, Dieu, dans sa profonde sagesse, a établi les Sacrements.

Signes sensibles, ils captivent l'homme extérieur en lui rendant palpables, dans les éléments qui leur servent de matière, les effets merveilleux qu'ils opèrent sur l'homme intérieur; signes sacrés, ils révèlent, dans

l'ordre surnaturel, l'empire souverain de celui qui règne en maître absolu dans l'ordre naturel; signes permanents et variés, ils font pour l'entretien et la perpétuité de la vie de l'âme ce que les créatures et les lois physiques réalisent incessamment pour l'entretien et la perpétuité de la vie du corps. Dans cette harmonie mystérieuse brillent avec éclat les rapports intimes établis entre la nature et la grâce par celui qui est l'auteur de l'une et de l'autre.

En effet, sept choses sont nécessaires à l'homme pour vivre de la vie naturelle, pour la conserver et pour l'employer utilement : il faut qu'il naisse; qu'il croisse; qu'il se nourrisse; qu'il se guérisse; qu'il répare ses forces; qu'il y ait des magistrats investis de l'autorité nécessaire pour assurer l'ordre et procurer le bien public; il faut enfin qu'il se perpétue. Toutes ces choses sont également nécessaires à la vie spirituelle, et rendent raison de la nature et du nombre des sept sacrements.

Le Baptême nous fait naître au nouvel Adam.

La Confirmation nous fait croître.

L'Eucharistie nous nourrit.

La Pénitence nous guérit.

L'Extrême-Onction renouvelle toutes les forces de l'âme pour le dernier combat.

L'Ordre donne des magistrats à la société chrétienne.

Le Mariage la perpétue en perpétuant les fidèles.

A cette première harmonie s'en joint une autre non moins ravissante. Comme tous les astres gravitent vers le soleil, ainsi tous les sacrements gravitent vers le plus auguste de tous, l'Eucharistie. « L'Eucharistie, dit saint Thomas, est la fin de tous les sacrements; car tous se rapportent à elle, tous ont en elle leur perfection[1]. » Le Baptême nous

1 Eucharistia est quasi consummatio spiritualis vitæ et omnium sacramentorum finis. Per sanctificationes enim omnium sacramentorum fit præparatio ad suscipiendam vel consecrandam Eucharistiam. *P.* 3, *q.* 73, *art.* 3.

Sacramentum Eucharistiæ est potissimum inter alia sacramenta... nam in sacramento Eucharistiæ continetur ipse Christus substantialiter. In aliis autem sacramentis continetur quædam virtus instrumentalis participata a Christo..... Semper autem quod est per essentiam potius est quam quod est per participationem. Insuper omnia alia sacramenta ordinari videntur ad hoc sacramentum sicut ad finem. Manifestum est enim quod sacramentum ordinatur ad Eucharistiæ consecrationem : sacramentum vero baptismi ordinatur ad Eucharistiæ receptionem, in quo etiam perficitur aliquis per confirmationem, ut non vereatur se subtrahere a tali sacramento : per pœnitentiam etiam et extremam unctionem præparatur homo ad digne sumendum corpus Christi : matrimonium etiam saltem sua significatione attingit hoc sacramentum, in quantum significat conjunctionem Christi et Ecclesiæ, cujus unitas per sacramentum Ecclesiæ signatur. Tandem hoc apparet ex ritu sacramentorum ; nam fere omnia sacramenta in Eucharistia consummantur, ut Dionys dicit, *c.* 3 *Cœlest. hierarch.* : est sacramentum sacramentorum, quia sacramentis omnibus consummatam perfectionem confert. S. Th., *loco sup. cit.*

rend capables de la *Communion;* la Confirmation nous en rend plus dignes, ou nous aide à la conserver; la Pénitence nous met en état de la rétablir si le péché l'a rompue; l'Extrême-Onction la maintient contre les attaques plus violentes du démon à l'article de la mort, et la consolide pour l'éternité; enfin, le Mariage et l'Ordre la perpétuent en perpétuant l'Église.

Puisque, d'une part, l'Eucharistie est la fin de tous les sacrements, le mystère par excellence de la foi, de l'amour, de l'unité, ou, comme dit saint Thomas, la consommation de la vie spirituelle; puisque, d'autre part, l'Eucharistie, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ perpétuellement incarné au milieu du monde, il sort de là deux grandes conséquences, éminemment propres à placer l'auguste sacrement au rang d'honneur qui lui convient.

La première que, sous l'Évangile comme sous la Loi, Jésus-Christ est toujours l'alpha et l'oméga de la religion; que tout se rapporte à lui et à notre union avec lui; que depuis l'instant de la chute originelle il n'y eut de salut pour l'homme que dans son union avec Jésus-Christ, sous les trois rapports possibles, par la foi, par l'espérance, par la charité, conséquemment par la communion; que le Juif pouvait et devait croire en Jésus-Christ à venir, qu'il pouvait et devait espérer en

lui, qu'il pouvait et devait l'aimer, qu'il pouvait et devait *communier* avec lui en participant aux victimes qui le représentaient[1].

1 On retrouve chez tous les peuples la communion avec la grande idée d'expiation attachée à l'immolation et à la manducation des victimes : « Il n'est pas douteux parmi nous, dit Pélisson, que toutes les fausses religions ne soient venues de la véritable, et les sacrifices du paganisme des sacrifices ordonnés aux premiers hommes, dont Abel et Caïn nous font voir l'exemple ; sacrifices qui n'étaient que la figure et que l'ombre d'un grand sacrifice, où Dieu se devait lui-même immoler pour nous. *Par toute la terre* on mangeait la chair des victimes ; dans *toutes les nations*, le sacrifice qui finissait par là était regardé comme un festin solennel de l'homme avec Dieu, d'où vient que l'on trouve si souvent dans les anciens poètes païens le festin de Jupiter, les viandes de Neptune, pour signifier les victimes dont on mangeait après les avoir immolées à ces fausses divinités ; et s'il y avait parmi les Juifs des holocaustes, c'est-à-dire des sacrifices où la victime était entièrement brûlée en l'honneur de Dieu, on les accompagnait de l'offrande d'un gâteau, afin qu'en ces sacrifices même il y eût à manger pour l'homme. » *Traité de l'Eucharistie*, p. 182.

D'où a pu venir au genre humain cette étrange idée que l'homme *communiait* avec la divinité par l'entremise des substances qui lui sont immolées? Quel rapport pouvait-il y avoir entre l'immolation, la manducation d'un animal et la sanctification, la rémission des péchés? Le vil sang des victimes qui tombaient sous le couteau sacré possédait-il la vertu de purifier la conscience? Jamais cette folie ne régna dans le monde. Mais le monde entier avait foi à ce qui était représenté par ces sacrifices. Tout ce qu'il savait, c'est qu'ils figuraient un mystère divin de justice et de grâce ; et du fond de ce mystère, que l'avenir devait dévoiler, tous les siècles ont entendu sortir la voix de l'espérance. — Voyez *Eclaircissements sur les sacrifices*, par M. de Maistre.

Ainsi, une communion à la grâce, à Dieu, à la fois spirituelle et corporelle, invisible dans son essence et visiblement manifestée, tel était le centre auquel abou-

Comme tout le culte ancien, cette communion figurative n'était que l'ombre d'une communion réelle, réservée à la loi de grâce. De là ce beau mot de saint Ambroise : « Le Juif n'avait que des ombres sans réalité, le chrétien possède la vérité cachée sous des voiles, le saint jouit de la vérité sans voiles[1]. »

tissaient, dans ce qu'elles avaient de commun, les liturgies de tous les peuples, tel était le foyer vital du culte universel. *Dogme générateur*, etc., par Mgr Gerbet.

1 Afin de rester ici dans les limites de la foi catholique sur la nécessité de la communion relativement au salut, il est bon de se rappeler la doctrine de saint Thomas. Cet ange de la théologie s'exprime ainsi : CONCLUSIO : *Quanquam non quoad realem perceptionem, sicut baptismus, Eucharistiæ sacramentum ad salutem necessarium sit, est tamen ex parte rei, quæ est unitas corporis mystici, necessarium ad salutem.* In hoc sacramento duo est considerare : scilicet ipsum sacramentum et rem sacramenti. Dictum est autem quod res hujus sacramenti est unitas corporis mystici sine qua non potest esse salus : nulli enim patet aditus salutis extra Ecclesiam, sicut nec in diluvio absque arca Noe, quæ significat Ecclesiam. Dictum est autem quod res alicujus sacramenti haberi potest ante perceptionem sacramenti, ex ipso voto sacramenti percipiendi. Unde ante perceptionem hujus sacramenti potest homo habere salutem ex voto percipiendi hoc sacramentum, sicut et ante baptismum ex voto baptismi. Est tamen differentia quantum ad duo : primo quidem quia baptismus est principium spiritualis vitæ et janua sacramentorum; Eucharistia vero est quasi consummatio spiritualis vitæ et *omnium sacramentorum finis.* Per sanctificationes enim omnium sacramentorum fit præparatio ad suscipiendam vel consecrandam Eucharistiam, et ideo perceptio baptismi est necessaria ad inchoandam spiritualem vitam; perceptio autem Eucharistiæ est necessaria ad consummandam ; ipsam non ad

La seconde, que l'Eucharistie est dans le monde spirituel ce que le soleil est dans le monde physique. De même que tout gravite vers ce bel astre, dont la lumière et la chaleur répandent la vie et la fécondité, de même tout gravite vers l'auguste Eucharistie. C'est par elle que la création tout entière, qui découle incessamment du sein du Créateur, y remonte incessamment. Ouvrez les yeux, et vous verrez l'accomplissement de cette loi mystérieuse.

Toutes les créatures tendent à se perfectionner, cela veut dire à passer d'une vie moins parfaite à une vie plus parfaite; mais il faut pour cela qu'elles perdent leur vie propre. Ainsi les corps inorganiques, l'air et l'eau, par exemple, en devenant la nourriture des corps organiques, perdent leur vie propre pour prendre celle de l'être qui se les assimile; le végétal, à son tour, est absorbé

hoc quod simpliciter habeatur, sed sufficit eam habere in voto sicut et finis habetur in desiderio et intentione. Alia differentia est quia per baptismum ordinatur homo ad Eucharistiam, et ideo ex hoc ipso quod pueri baptizantur, ordinantur per Ecclesiam ad Eucharistiam. Et sicut ex fide Ecclesiæ credunt, sic ex intentione Ecclesiæ desiderant Eucharistiam et per consequens recipiunt rem ipsius ; sed ad baptismum non ordinantur per aliud præcedens sacramentum, et ideo ante susceptionem baptismi non habent pueri aliquo modo baptismum in voto, sed soli adulti. Unde *rem sacramenti* non possunt percipere sine perceptione sacramenti. Et ideo hoc sacramentum non hoc modo est de necessitate salutis sicut baptismus. S. Th., 3 *p.*, *q.* 73, *art.* 3.

par l'animal qui lui communique sa vie; le végétal, l'animal, tous les règnes sont absorbés par l'homme, qui, en se les assimilant, leur communique sa vie. Dieu enfin attire l'homme à lui, se l'assimile et lui communique sa vie divine et immortelle. Alors l'homme peut et doit dire : ce n'est plus moi qui vis; c'est Dieu qui vit en moi. Qui n'adorerait ici, muet d'amour et d'admiration, le touchant mystère où s'accomplit cette dernière transformation qui ramène l'univers à l'unité!

Remarquons ici comme tout s'enchaîne dans le plan divin. Point d'eucharistie, point de communion sans confession, et point de confession sans communion. Mais ôtez ces deux sacrements, et dites ce que devient le monde? Plus de garantie sérieuse ni pour la famille ni pour la société. Les nations, dites-vous, ne se confessent plus. Nous répondons : Malheur! Vous ne vous confessez plus! eh bien, au lieu d'un pouvoir régulier, paternel, moral, vous aurez le despotisme ou l'anarchie. Vous ne vous confessez plus! eh bien, dans une foule de circonstances vous n'aurez plus de sécurité pour votre honneur, ni pour l'honneur de votre femme et celui de vos enfants, ni pour votre réputation personnelle, ni pour votre propriété. Vous ne vous confessez plus! eh bien, le vol sera un jeu et la fraude une industrie; les poids, les mesures,

les qualités des objets seront altérés ; le pain que vous mangez sera falsifié, et en guise de vin vous boirez du poison. Chaque jour et dans chaque relation sociale vous serez à la merci du méchant qui se croira assez adroit ou assez fort pour échapper à la vindicte des lois. Si vous l'interrogez avec soin, l'histoire contemporaine peut vous dire quel degré de confiance méritent les sociétés et les individus qui ne se confessent pas.

En parlant des sacrements on ne peut omettre l'explication des admirables cérémonies et des prières touchantes qui en accompagnent l'administration. Nous ne savons s'il est possible de trouver quelque chose de plus vénérable, de plus instructif, de plus éminemment philosophique, et, nous le disons, de plus généralement ignoré que la liturgie. Combien de rites et d'usages, dont la signification reporte la pensée jusqu'aux premiers jours de l'Église et l'élève à la contemplation des plus divins mystères, sont pour nous une lettre morte, une espèce d'hiéroglyphe inintelligible, dont le fidèle ignorant ne peut rendre compte et dont l'impie plus ignorant encore ne craint pas de se moquer !

Outre l'avantage d'éclairer la piété du chrétien, l'explication de nos augustes cérémonies a encore celui de constater la tradition perpétuelle de l'Église sur chaque sa-

crement, tradition de fait, plus frappante, ce nous semble, et plus facile à saisir que la tradition du témoignage oral.

CHAPITRE XV.

Union de l'homme avec le nouvel Adam : ses moyens et son but.

Uni au nouvel Adam par la foi, qui divinise son intelligence; par l'espérance, qui divinise sa volonté ; par la communion, qui, suivant l'expression des Pères, divinise son être tout entier, l'homme a-t-il encore quelque chose à désirer ou à faire? Sans contredit. Ce Dieu qu'il reçoit, mais seulement en passant et caché sous des voiles, ces nouveaux cieux, cette nouvelle terre de l'éternité, tous ces biens surnaturels que la foi lui montre dans le lointain et que l'espérance lui promet, il tend, avec une force invincible à les posséder d'une manière complète et permanente ; à s'identifier avec eux afin de devenir riche de toutes leurs richesses, heureux de toutes leurs félicités, parfait de toutes leurs perfections, et à n'en n'être jamais séparé.

Il ne lui suffit pas de croire, d'espérer, de posséder imparfaitement et en passant : il veut jouir complétement, jouir éternellement; car la jouissance c'est l'union, et l'union c'est l'amour; et l'amour est le plus noble, le plus impérieux, le premier et le dernier besoin de l'homme, le premier et le dernier précepte du nouvel Adam, la fin de la Loi et des Prophètes, le terme de la foi et de l'espérance, le lien suprême de la perfection sur la terre et l'essence du bonheur dans le ciel. De là ce beau mot de saint Bernard : « C'est avec raison que l'Apôtre définit la foi : *la substance des choses à espérer*. En effet, il est aussi impossible d'espérer ce que l'on ne croit pas que de peindre sur le vide. Ainsi la foi dit : Dieu a préparé des biens ineffables à ses fidèles. L'espérance dit : Ils me sont réservés. La charité dit : Je cours en prendre possession [1]. »

On le voit maintenant, la foi et l'espérance ne sont que des moyens d'arriver à la charité; il est donc évident que l'homme ne peut ni ne doit s'en tenir à ces deux vertus : le nouvel Adam l'appelle à une union plus parfaite. Quant à la communion elle-même, elle est un moyen, non une fin ; c'est une nourriture destinée à rendre l'homme capable de travailler en réparant ses forces.

1 Cité plus haut.

L'homme ici-bas est un ouvrier dont la journée n'est pas faite. Lors donc qu'il s'est affaibli dans la lutte du bien, dans le travail de la vertu, il vient prendre une nouvelle vigueur en communiant; puis, au sortir de la table divine tout brûlant d'ardeur, il retourne au travail, et son travail c'est l'amour en action; car l'amour ne consiste pas seulement dans la contemplation des perfections de Dieu, mais encore dans l'accomplissement de sa volonté. *Nous aimons Dieu*, dit saint Jean, *si nous observons ses commandements, et ses commandements ne sont pas difficiles* [1]. » Voilà pourquoi la charité succède à la foi et à l'espérance, le Décalogue aux Sacrements et au Symbole.

Or, si le Symbole est le tuteur de notre débile raison et le principe régénérateur de nos pensées, le Décalogue est la sauvegarde de notre cœur et le principe régénérateur de nos affections. C'est comme un bienfait immense que nous devons envisager chacun des commandements. En effet, l'amour humain, dégradé par la chute primitive, est enclin à se prostituer à tout ce qui est au-dessous de lui. Non-seulement le paganisme ancien et moderne, mais encore dans le christianisme même l'homme qui cesse d'être chrétien en offre la preuve humiliante. Puis,

1 Hæc est enim charitas Dei ut mandata ejus custodiamus : et mandata ejus gravia non sunt. I Joan., v. 3.

quand notre pauvre cœur, semblable à ces prêtres des idoles qui cherchaient les secrets du Ciel dans les entrailles palpitantes des victimes, a scruté toutes les créatures, creusé toutes les voluptés, pour y trouver le bonheur, il est forcé de s'écrier : Vanité! mensonge! affliction! Mécompte cruel, torture affreuse, dont le divin Réparateur a voulu le délivrer en le rappelant aux seuls objets dignes de son affection.

C'est pourquoi tous ses préceptes se rapportent à deux, l'amour de Dieu et l'amour du prochain pour l'amour de Dieu. Amour de Dieu! grand besoin de l'homme, première loi de son être, précieux trésor enlevé par la *Couleuvre voleuse* [1], mais reconquis par le nouvel Adam et rendu à la race humaine pour faire son bonheur et sa gloire dans le temps et dans l'éternité, vous descendez jusqu'à nous par le Décalogue. Ce code sacré est la loi organique de la charité : la régler dans sa manifestation et la protéger contre tout ce qui pourrait la diminuer ou l'éteindre, tel est son but.

De là, dans le Décalogue, deux sortes de préceptes, les préceptes *affirmatifs* et les préceptes *négatifs*. Par les premiers, le nouvel Adam nous apprend ce que nous devons aimer et comment nous devons l'aimer, c'est-à-dire Dieu et l'homme pour l'amour de Dieu. Le pre-

1 Expression des livres *Zends*.

mier Adam fit son malheur et celui de toute sa postérité en violant cette loi primordiale; le second Adam fait notre bonheur en nous rappelant à cette douce loi d'amour.

Par les préceptes *négatifs*, le Sauveur protège notre cœur contre tout amour usurpateur. Tout ce qui peut être l'objet d'une légitime affection, la vie de notre corps et la vie de notre âme, la paix des familles, la sainteté du lien conjugal, nos propriétés, notre réputation même, il l'environne d'une barrière bien plus sacrée que toutes les lois humaines.

De là cette vérité malheureusement si peu comprise, que chacun des commandements de Dieu est un bienfait, une garantie de bonheur, même sur la terre [1]. Tel est, nous le répétons, le point de vue souverainement juste sous lequel il faut envisager ce code divin. Quoi de plus important? N'est-ce pas, hélas! pour avoir été habitués à le regarder comme un joug pénible que tant d'infortunés le foulent aux pieds? Non, hommes trompés, le Décalogue ne gêne point votre liberté, il la perfectionne; il n'entrave point votre marche, il la règle; il n'embarrasse point vos pieds, il les affermit et les éclaire [2].

1 Tollite jugum meum super vos... jugum enim meum suave est, et onus meum leve..., et invenietis requiem animabus vestris. MATTH., XI.

2 Lucerna pedibus meis verbum tuum. *Psal.* CXVIII.

Un voyageur s'avance vers une ville magnifique où l'attend, avec sa famille bien-aimée, une brillante fortune. Entre lui et la ville désirée est un abîme sans fond. D'épaisses ténèbres couvrent le chemin. Lui-même est sans guide, sans flambeau. Sur cet abîme il n'y a qu'une simple planche, étroite, vacillante : il faut nécessairement qu'il passe dessus. L'infortuné est très sujet à faire des faux pas; de nombreuses, de déplorables chutes ne le prouvent que trop.

Eh bien, dites-moi, si un guide charitable venait prendre ce voyageur par la main; s'il élevait de chaque côté de cette fatale planche deux fortes barrières ; s'il y suspendait de brillants flambeaux, en sorte qu'il fût impossible au voyageur de tomber dans le gouffre à moins qu'il ne renversât volontairement ce double parapet, regarderiez-vous ces barrières comme des entraves, ces flambeaux comme une injure, toutes ces précautions comme un mauvais service rendu au voyageur? Le guide charitable mériterait-il le nom de tyran pour lui avoir donné la main, pour avoir prévenu ses chutes et assuré le succès de son voyage?

L'application est facile : ce voyageur qui s'égare et qui trébuche, c'est l'homme sur la terre. Cette cité bienheureuse où l'attendent la fortune, la gloire, une famille chérie, c'est le Ciel. Le noir abîme, c'est l'enfer. La

planche étroite, fragile, vacillante, c'est la vie. Le guide charitable, c'est Dieu. Les barrières, élevées de chaque côté de la fatale planche et les flambeaux qui y sont suspendus sont les commandements du Seigneur.

Qu'après cela l'homme aveugle dise que le Décalogue est une entrave à sa liberté ; pour nous, ô mon Dieu ! nous dirons toujours qu'il en est le guide et le soutien, par conséquent un de vos plus grands bienfaits ; et pour ne pas tomber dans le gouffre sans fond nous nous garderons bien de jamais briser cette barrière salutaire.

De même qu'en croyant au Symbole notre esprit s'unit au nouvel Adam, de même en recevant le Décalogue notre cœur s'unit à lui et prend bientôt des inclinations toutes divines. Le nouvel Adam devient le principe, le guide, la vie de ses affections ; sous ce rapport encore l'homme régénéré peut dire : Ce n'est plus moi, moi fils du vieil Adam, qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi[1]. Désormais, en lui comme dans l'Homme-Dieu, restent deux amours, l'amour de Dieu et l'amour du prochain ; et ces deux amours, n'en faisant qu'un, le ramènent à l'unité et à la sainteté première de l'état d'innocence.

Des volumes entiers ne suffiraient pas à expliquer tout ce que renferme, pour les

1 Conformitas cum Verbo in charitate maritat animam Verbo. S. Bern., *Serm 83, in Cantic.*

peuples et les individus, de richesses, de gloire, de bien, ce Décalogue, hélas! si peu connu et si indignement violé dans les jours mauvais où nous vivons. Aussi comme l'amour humain se dégrade! Nations modernes, prenez-y garde, déjà vous avez fait plus d'un pas vers le paganisme. Imprudentes, en foulant aux pieds le Décalogue, base sacrée de votre antique gloire, vous travaillez à votre ruine.

Après avoir expliqué la nature, la nécessité et les conditions de notre union avec le Rédempteur, il reste à savoir quel but le Verbe de Dieu s'est proposé en nous unissant si étroitement à lui. Il nous répond lui-même : *Je suis venu pour vous faire vivre de ma vie sur la terre et dans le ciel*[1].

Ce grand médecin, descendu du ciel parce qu'un grand malade était gisant sur la terre, ne s'est pas contenté de répandre un baume salutaire sur les plaies du genre humain ; il ne s'est pas même contenté de le replacer sur la route et de lui dire : *Marche.* Comme l'aigle royal qui apprend à ses petits aiglons à voler en volant lui-même devant eux, cet Aigle divin a pris son vol vers le ciel en présence de l'homme, afin de lui enseigner à le suivre. Dans sa paternelle bonté, il a voulu traverser les différents âges, parcourir

1 Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant. Joan, I, 10. — Ut ubi sum ego et vos sitis. *Id.*, xvii.

toutes les routes, se trouver dans toutes les situations par où l'homme peut passer, afin de les sanctifier comme il sanctifia tous les éléments, et d'apprendre à l'homme à les sanctifier lui-même.

Le nouvel Adam est donc notre modèle obligé, modèle de tous les âges, de tous les états et de toutes les conditions ; car le Christ, c'est l'homme. Le ciel, nous dit l'Apôtre, sera éternellement fermé à quiconque ne sera pas la copie du Rédempteur [1].

Modèle *de notre vie intérieure*, c'est sur les siens que doivent se conformer les jugements, les affections, les désirs, les pensées de tous les hommes. *Qu'a pensé, qu'a aimé le nouvel Adam?* Telle est l'infaillible pierre de touche de toutes les pensées et de toutes les affections humaines. Oh ! combien de philosophie dans cette seule parole !

Modèle *de notre vie extérieure,* et sa vie se résume en trois mots : *Il a bien fait toutes choses* [2] ;

Modèle *des inférieurs*, et sa vie se résume en trois mots : *Il était soumis* [3] ;

Modèle *des supérieurs*, et sa vie se résume en trois mots : *Il a passé en faisant le bien* [4];

Modèle *de tous ceux qui souffrent*, inférieurs

1 Rom., VIII, 29.
2 Marc., VII, 37.
3 Luc., II, 51.
4 Act. X, 38.

ou supérieurs; et sa vie se résume en trois mots : *Père, qu'il soit ainsi, puisque vous l'avez trouvé bon*[1].

Dans la crainte que les générations futures n'oubliassent ses exemples ou crussent faussement qu'ils ne regardaient que certains siècles ou certains lieux, le nouvel Adam s'est établi à perpétuité dans l'Eucharistie. Habitant des villes et des campagnes, de tous les climats et de tous les siècles, il redit de son tabernacle et il redira perpétuellement à toutes les générations qui viendront en ce monde les leçons qu'il donna dans la Judée; il offre les mêmes exemples qu'il offrit il y a dix-huit siècles, et répète les mêmes paroles dont retentirent les bords du Jourdain : *Regardez, et faites suivant le modèle qui vous est montré.*[2].

Sainteté dans le temps, bonheur dans l'éternité, telle est la fin de notre union avec le nouvel Adam; union délicieuse et sublime qui, transformant l'homme en Dieu, rend au genre humain sa perfection primitive, mais union qui, pendant la durée de notre terrestre épreuve, peut encore, hélas ! être rompue.

Comment nommer sans frémir ce mal affreux qui seul peut anéantir, à l'égard de chacun de nous, le bienfait de la rédemption,

1 Math., XI, 26.
2 Exod., XXV, 40.

nous séparer pour jamais du nouvel Adam, et nous faisant sortir de la vie plus coupables que nous n'y sommes entrés, fixer notre place entre le démon et ses anges? ce mal épouvantable, ce mal unique de Dieu et de l'homme, cette œuvre de Satan, c'est le péché.

Révolte, ingratitude, profanation, haine de Dieu, inconcevable démence, source de honte, et de tortures, cause de toutes les catastrophes du temps et de tous les supplices de l'éternité, le péché est tout cela; car il est, et il est seul le renversement de l'ordre, puisqu'en mettant l'homme à la place de Dieu il met en haut ce qui doit être en bas, et en bas ce qui doit être en haut. Voilà six mille ans que l'implacable justice de Dieu poursuit le péché partout où elle le rencontre, n'épargnant ni l'ange, ni l'homme, ni les individus, ni les peuples, ni les rois, ni les sociétés coupables. Et nous n'y pensons pas ! et par un renversement qui prouve la profondeur de sa chute, l'homme boit le péché comme l'eau, et après l'avoir bu il dort tranquille ! Puissiez-vous du moins, vous qui lisez ces lignes, ne point partager un pareil aveuglement, et, fidèles à la religion dont nous avons commencé à vous révéler la certitude et les bienfaits, vivre de telle sorte qu'on puisse dire de vous : *Cet homme ne craint que le péché*. Nul autre éloge n'égale celui-là.

CHAPITRE XVI.

Union de l'homme aveo le nouvel Adam; sa perpétuité. Formation de l'Église.

Les quarante jours que Notre-Seigneur devait rester sur la terre après sa résurrection touchaient à leur terme. Le divin Maître avait instruit à fond ses Apôtres des secrets du royaume de Dieu et leur avait donné l'intelligence des Écritures. L'admirable économie de la rédemption humaine, la fin pour laquelle le Verbe de Dieu était venu en ce monde, avait voulu naître, vivre, mourir et ressusciter; la nécessité de l'union de tous les hommes avec lui, par la foi, par l'espérance, par la charité; le but de cette union, dans le temps l'imitation de sa vie, dans l'éternité la participation à sa gloire; la seule cause qui peut rompre cette union sainte et nous rendre le Christ inutile, le péché, tout cela était désormais connu des Apôtres; ils étaient en état d'en instruire l'univers.

Que reste-t-il au nouvel Adam? Deux choses essentielles : assurer la conservation et pourvoir à la propagation de son œuvre

divine, afin que tous les hommes venant en ce monde puissent en recueillir les fruits. Lui-même cependant ne doit pas instruire plus longtemps en personne; sa mission terrestre est accomplie, il va remonter à la droite de son Père. Comment fera-t-il pour perpétuer sa rédemption et en rendre le bienfait accessible à tous les peuples jusqu'à la consommation des temps?

Il se substitue un autre lui-même; il se donne un vicaire. La plénitude de la puissance qu'il a reçue de son Père, il va la lui confier; sur lui il va se reposer du soin de perpétuer et d'étendre le grand ouvrage qu'il est venu commencer. Jamais homme ne sera élevé à une dignité si haute; jamais responsabilité si formidable ne pèsera sur un mortel. Quel sera ce lieutenant du Fils de Dieu? O abîme de miséricorde et de sagesse! Ce sera celui-là même qui, peu de jours auparavant, reniait trois fois son maître à la voix d'une servante. Tout ce qu'il y a de plus faible pour l'œuvre la plus importante! Un roseau pour soutenir l'univers! Un grand pécheur pour être le docteur de la foi et le père des chrétiens! Pour tout dire en un mot, ce vicaire du nouvel Adam sera l'apôtre Pierre.

Rien de plus sublime à la fois et de plus touchant que les circonstances de son ordination.

Lorsqu'un roi veut confier une charge importante à l'un de ses sujets, il lui demande des garanties, il exige une caution : ainsi fait Jésus-Christ. Ce divin Pasteur, qui venait de verser son sang pour sauver ses brebis, était au moment de les quitter. Avant de lui remettre son précieux troupeau, il exige de Pierre une caution, il lui demande des garanties. Mais quelle caution peut-il obtenir d'un pauvre pécheur, sans autre fortune que sa barque et ses filets? La plus grande et la plus sûre qu'un homme puisse offrir, l'amour, mais l'amour porté jusqu'à l'héroïsme, l'amour toujours prêt à s'immoler pour les intérêts de sa charge.

Tel est le sens de ces profondes paroles répétées jusqu'à trois fois : *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? m'aimes-tu plus que les autres*[1]? Ce n'est qu'après avoir obtenu l'assurance de cet amour à toute épreuve que le divin Pasteur lui dit : *Pais mes brebis, pais mes agneaux*[2]. Tout ce qu'il y a de paternel dévouement dans le pouvoir, tout ce qu'il y a de douceur filiale dans l'obéissance, d'indestructible par conséquent dans les liens sociaux, est renfermé dans cette consécration-modèle du premier de tous les supérieurs, consécration unique dans les fastes du monde,

1 Joan., XXI, 14.
2 Ibid., 15-16.

qui contient à elle seule plus de philosophie sociale que tous les livres ensemble.

A partir de ce moment solennel, un pêcheur galiléen devient le pivot du monde civilisé. Revêtu du plein pouvoir d'enseigner, de régir, de gouverner l'Église; chef suprême des pasteurs et des brebis; organe infaillible de la vérité, Pierre vivra dans chacun de ses successeurs avec toutes ses prérogatives. Qu'il s'appelle Léon, Eugène, Pie, Sixte ou Grégoire, tous les siècles, le front dans la poussière, lui diront avec saint Bernard : Vous êtes le prince des évêques, l'héritier des Apôtres; vous êtes, par la primauté, Abel; par le gouvernement, Noé; par le patriarcat, Abraham; par l'ordre, Melchisedech ; par la dignité, Aaron; par l'autorité, Moïse; par la judicature, Samuel; par la puissance, Pierre ; par l'onction, le Christ[1].

Et par l'organe de ses successeurs Pierre répond : Je suis le serviteur des serviteurs de Dieu.

Quand donc les puissances de l'enfer, le doute, l'hérésie, le scandale s'élèveront contre l'Église, tous les regards se tourneront vers Pierre. Sa parole dissipera les doutes,

1 Quis es? sacerdos magnus, summus pontifex. Tu princeps episcoporum; tu hæres apostolorum; tu primatu Abel; gubernatu Noe; patriarchatu Abraham; ordine Melchisedech; dignitate Aaron; auctoritate Moïses; judicatu Samuel; potestate Petrus; unctione Christus. *De Consid.*, lib. II, c. 8.

condamnera les hérésies, arrachera les scandales, et, son autorité confirmant la foi de ses frères, l'Église demeurera ferme dans sa divine unité.

Dans Pierre, dépositaire d'une double clef, les nations, à leur tour, trouveront l'interprète infaillible de la loi divine qui doit régler la conduite sociale des particuliers et des rois et sauvegarder les droits de tous. Au lieu d'en appeler, comme les peuples païens, au jugement de la force, les sociétés chrétiennes porteront leurs différends au tribunal du père commun. Heureuses tant qu'elles seront fidèles à cette condition fondamentale de leur existence, nous les verrons mécontentes et malheureuses, osciller perpétuellement entre le despotisme d'un seul ou le despotisme de la multitude, du jour où elles diront à Pierre : « Nous ne reconnaissons pas ton autorité sociale ; nous ne voulons pas que tu te mêles de nos affaires; nous saurons bien régler nos différends sans toi. » En devenant *laïques* les sociétés n'auront pas fondé le règne éternel de la paix; seulement, au lieu des canons du Vatican, elles auront pour juges du droit le poignard des assassins ou le canon des barricades.

C'est ainsi, comme nous l'avons remarqué, qu'un pêcheur galiléen est devenu la clef de voûte de l'édifice religieux et social, dans le monde civilisé.

Après avoir établi Pierre, chef suprême de son Église, gardien du droit, protecteur de la conscience humaine, le nouvel Adam lui associe des coopérateurs. S'approchant de ses Apôtres, il leur dit : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre; allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Car voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde*[1].

Pierre et les Apôtres, voilà les pasteurs; toutes les nations baptisées, voilà le bercail. L'assistance divine pour tous les jours, toutes les heures, toutes les minutes de la durée des siècles, voilà l'infaillibilité; la toute-puissance de Jésus-Christ au ciel et sur la terre, voilà l'éternelle protection contre les portes de l'enfer. C'est par l'organe de l'Église que le nouvel Adam enseignera désormais sa doctrine, la développera, la propagera dans tout l'univers. C'est par elle que tous les hommes renaîtront en lui, et nul ne pourra avoir Dieu pour père s'il n'a l'Église pour mère.

A peine avons-nous assisté à la sublime ordination de saint Pierre, un nouveau spectacle se montre à nos regards : le Sauveur remonte au ciel. Modèle de l'homme dans la vie du temps, il continue de l'être dans

1 Matth., XXVIII, 18, 19.

l'éternité. Premier-né d'entre les morts, chef du genre humain, il prend, au nom de tous les hommes, ses frères, une solennelle possession du ciel; du ciel, sa noble conquête et l'éternelle patrie de l'homme; du ciel, fortuné séjour de tous ceux qui auront profité de sa rédemption.

Là nous le contemplons devant le trône de son Père, dans ses divines qualités d'Avocat et de Pontife intercédant toujours pour nous, toujours veillant sur nos besoins, toujours opposant à la justice vengeresse le mérite infini de ses travaux et de ses plaies; d'une main tenant le gouvernail de l'Église et la dirigeant à travers les écueils vers les célestes rivages, de l'autre plaçant les couronnes immortelles sur la tête de ses enfants, parvenus au terme de leur course.

Revenus sur la terre, nous entrons au Cénacle avec les Apôtres, pour attendre l'Esprit divin qui doit animer l'Eglise.

CHAPITRE XVII

Le Christianisme établi.

Préparer le règne du Messie et faire naître le Christ à Bethléem, voilà toute l'histoire du monde ancien. Établir le règne du Messie et faire naître le Christ partout, voilà toute l'histoire du monde moderne. La rédemption du genre humain, la réparation de toutes choses par Jésus-Christ, voilà le pivot autour duquel roulent tous les événements, grands ou petits, depuis le premier jour du monde jusqu'au dernier; voilà le but final de tous les desseins de Dieu dans le temps, but immuable auquel concourent, souvent à leur insu, souvent en dépit d'eux-mêmes, les siècles et les empires, les rois et les peuples. Ainsi de même qu'il n'y a dans le ciel qu'un soleil autour duquel gravitent tous les astres, de même il n'y a sur la terre qu'un royaume auquel se rapportent tous les autres royaumes; c'est le royaume immortel du Messie, la sainte Église catholique : son histoire est la seule histoire; toutes les autres n'en sont que les épisodes.

Nous avons montré l'accomplissement du

plan divin pendant les quarante siècles qui ont précédé la venue du Libérateur. Si nous nous arrêtions là, notre tâche ne serait pas remplie ; la religion ne serait pas connue dans son magnifique ensemble, et notre enseignement, demeurant incomplet, ne serait pas tel que le demande le grand Maître qui nous sert de guide[1]. L'exposé de la religion depuis la Pentecôte jusqu'à nos jours est donc aussi nécessaire que son histoire antérieure ; il est même beaucoup plus intéressant, soit parce qu'il est moins connu, soit parce qu'il nous touche de plus près.

S'il est admirable d'assister à la naissance et aux développements successifs de cet Arbre divin dont les racines plongent dans la profondeur des siècles, combien il est plus admirable encore de les voir étendant ses rameaux protecteurs sur l'univers entier, couvrant de son ombre salutaire et nourrissant de ses fruits vivifiants toutes les générations qui marchent vers l'éternité ; de le voir toujours battu par les orages, et toujours immobile sur son tronc robuste ; toujours attaqué par l'hérésie, le scandale et l'impiété, et toujours conservant sa vigueur, sa verdure et son inépuisable fécondité !

1 Narratio plena est cum quisque primo catechizatur ab eo quod scriptum est, *In principio creavit Deus cœlum et terram*, usque ad præsentia tempora Ecclesiæ. *De Catech, rud., n. 1,*

Miracle toujours subsistant, devant lequel l'homme éclairé tombe à genoux et s'écrie dans le transport de l'admiration : *Chef-d'œuvre de Dieu, merveille inexplicable à la raison*[1] !

Tel est le tableau que nous avons maintenant à esquisser.

Avant de remonter au ciel, le Verbe divin avait créé le corps de l'Église, en suivant, pour régénérer l'homme, le même ordre qu'il avait suivi pour le créer. Les Apôtres consacrés, des disciples réunis aux Apôtres, divers ordres de ministres hiérarchiquement établis, des lois et des règlements promulgués, voilà, pour ainsi dire, *le corps de* l'Église. Encore un peu de temps, et l'Esprit d'en haut viendra donner la *vie* à ce temps immortel. Le jour à jamais mémorable de la Pentecôte brille sur le monde : le Saint-Esprit descend au cénacle et se repose sur chacun des disciples assemblés. L'âme est jointe au corps; l'Église est animée.

Sortis du cénacle avec les Apôtres, suivons ces étranges conquérants dans leurs courses évangéliques. Devant eux, autour d'eux, nous voyons les embûches, les persécutions et les efforts incroyables de l'enfer et du monde pour étouffer au berceau l'œuvre de

1 A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris. *Psal.* CXVII.

la rédemption. Cependant le sang des chrétiens est une semence de martyrs. Bientôt se lève une moisson de héros, qui, dans les combats les plus illustres dont l'histoire ait conservé le souvenir, triomphent en mourant, et revêtent le symbole catholique de plusieurs millions de signatures sanglantes.

Des amphithéâtres descendons aux catacombes. Le flambeau de la science et de l'histoire à la main, nous parcourons les rues, les places, les oratoires de cette ville souterraine. Tous les monuments qui s'y rencontrent témoignent des vertus angéliques, des souffrances, de la foi vive et de la résignation de nos glorieux ancêtres. Nous les voyons dans ce ténébreux séjour, élevant vers le ciel leurs mains innocentes; récitant, les bras étendus, leurs ferventes prières; célébrant leurs fraternelles agapes et offrant les mystères saints, soit pour se préparer au martyre, soit pour obtenir le salut des persécuteurs superbes dont les chars dorés roulent avec fracas au-dessus de leurs têtes. Ces lieux à jamais vénérables sont remplis de si puissants souvenirs, qu'on ne saurait trop souvent y conduire les chrétiens de notre siècle et trop longtemps les y retenir.

Image fidèle du Sauveur, nos pères furent forcés de s'ensevelir souvent dans le sein de la terre pendant trois siècles, comme lui-

même s'ensevelit dans le tombeau pendant trois jours : un siècle pour un jour ! C'est de ce tombeau, où elle était pleine de vie, que la chaste Épouse de l'Homme-Dieu sortit victorieuse pour monter sur le trône des Césars, comme son divin Époux était sorti du sien, vainqueur de la mort et de l'enfer, pour régner éternellement sur le monde.

Ainsi il y a dix-huit cents ans le monde était païen, aujourd'hui il est chrétien. Cela veut dire que le monde et le monde civilisé a changé de dieux, de croyances, de mœurs, d'usages, de lois, de coutumes, de préjugés ; qu'il a brûlé tout ce qu'il avait adoré pour adorer ce qu'il avait haï et brûlé : voilà sans contredit la plus étonnante révolution dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Ce qui est plus étonnant encore, c'est la nature des moyens mis en œuvre pour l'opérer. Les Juifs et les gentils, témoins oculaires du fait, l'attribuent unanimement à *douze pêcheurs* de Galilée, sans lettres et sans fortune !

Mais ce qui renverse tous les calculs, c'est d'une part la difficulté, et d'autre part le rapide succès de l'entreprise. Nous voyons d'un côté une religion agréable et pompeuse que l'on croyait établie par les dieux, que l'on estimait aussi ancienne que le monde, que l'on regardait comme la base de la prospérité publique, de l'autre une religion sé-

vère, simple, nouvelle, ennemie des usages nationaux et de l'ordre établi; d'une part les sages, les hommes de génie, les magistrats, les empereurs, les armées, l'univers entier, de l'autre quelques hommes ignorants, sans fortune et sans appui; d'une part l'autorité, la cruauté, la fureur, de l'autre la faiblesse, la patience, la mort; d'une part les bourreaux, de l'autre les victimes [1].

Eh bien, la victoire est restée aux douze pêcheurs.

Tandis que Rome, toujours en armes, a besoin de sept cents ans de victoires pour former son empire, le christianisme désarmé s'étend avec rapidité de l'Orient à l'Occident, et dans moins de deux siècles la croix de Jésus-Christ est arborée sur des rivages où ne parurent jamais les aigles des Césars. Tels sont les faits dont nous sommes encore la preuve vivante et qui nous sont attestés par ceux qui avaient le plus grand intérêt à les révoquer en doute, nous voulons dire les Juifs et les païens [2]. Le moment est venu de les faire servir à la démonstration de la vérité.

Au commencement de cet ouvrage nous avons annoncé que les doutes, les ignoran-

1 Voir *Bullet, Histoire de l'établissement du christianisme*, p, 82.

2 Voir le *Catéchisme de Persévérance*, t. v, p. 396.

ces, les difficultés du lecteur de bonne foi s'évanouiraient d'elles-mêmes, ou, s'il restait quelques objections, que nous prenions l'engagement d'y répondre. Jusqu'ici le soin d'exposer le christianisme dans son magnifique enchaînement nous a occupé tout entier. Toutes les objections faites ou à faire contre son histoire, ses dogmes, sa morale, son culte, ses miracles ont été négligées. C'est un compte à régler, et le moment est venu de dégager notre parole : la tâche ne sera ni longue ni difficile. Prenant par la main le chrétien et l'incrédule, nous les mettons en face de ce simple fait : DEPUIS DIX-HUIT CENTS ANS LE MONDE ADORE UN JUIF CRUCIFIÉ.

Qui dit Juif, et Juif crucifié, dit tout ce qu'il y a de plus méprisable et de plus vil. Ainsi depuis dix-huit cents ans le monde, et remarquez bien, le monde civilisé est témoin d'un fait qui atteint les dernières limites de l'absurde. Ce fait, le monde l'a réalisé librement à la voix de douze pêcheurs, grossiers et mal famés.

Pour avoir l'honneur d'adorer ce Juif crucifié des millions d'hommes de tout âge, de toute condition et de tout pays ont accepté gaiement la mort au milieu des tortures : encore aujourd'hui, en Orient comme en Occident, leur exemple trouve des imitateurs lorsque l'occasion s'en présente.

En adorant un Juif crucifié, le monde s'est élevé en lumières, en vertus, en libertés dans des proportions étonnantes. Témoin tous les peuples de l'Europe et de l'Amérique, qui, autrefois barbares ou sauvages, sont devenus, en adorant le Juif crucifié, les princes de la civilisation.

Toutes les nations qui n'adorent pas le Juif crucifié demeurent ensevelies dans les ténèbres de la barbarie, enchaînées dans les liens de l'esclavage, stationnaires dans les voies de la civilisation. Témoin les Chinois, les Indiens, les Turcs, les Arabes, les Nègres de l'Afrique, les sauvages de l'Océanie.

Aucune nation ne sort des ténèbres de la barbarie, ne brise les chaînes de l'esclavage. ne marche dans la voie du progrès qu'en adorant le Juif crucifié. Témoin toutes les nations qui viennent d'être nommées, témoin l'histoire universelle.

Toutes les nations qui cessent d'adorer le Juif crucifié commencent par perdre leurs mœurs, leur paix, leur prospérité, et finissent par retomber dans la barbarie et dans l'esclavage. Témoin toutes les anciennes nations de l'Asie et de l'Afrique, chez lesquelles l'ignorance le dispute à la dégradation; témoin les nations de l'Europe moderne où tout devient trouble, malaise, confusion d'idées et de systèmes, révolutions, despotisme et anarchie.

Un Juif crucifié se maintient depuis dix-huit cents ans sur les autels du monde civilisé malgré les attaques les plus formidables et sans cesse renouvelées; il s'y maintient malgré les ravages des siècles qui vingt fois ont emporté les empires et les institutions les plus fermes; en un mot, il s'y maintient malgré l'inflexible loi de mort qui pèse sur toutes les œuvres humaines.

Quels moyens d'expliquer ce fait impitoyable? deux seulement, le délire ou le miracle : Jésus-Christ est Dieu, ou le genre humain est fou; choisissez.

Si Jésus-Christ est Dieu, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, depuis la messe jusqu'à l'eau bénite, le christianisme est vrai et toute objection fausse.

Si le genre humain est fou, prouvez que vous êtes sage.

CHAPITRE XVIII

Le Christianisme conservé

La divinité du christianisme rendu aussi visible que l'existence du soleil par le seul fait de son établissement, il reste à parler de ses effets admirables sur le monde. Pour cela, comparant l'homme sous le paganisme à l'homme devenu chrétien, nous voyons le christianisme réhabilitant toutes choses : *Dieu*, en rendant au monde la vraie notion de ce grand être ; *l'homme*, en l'éclairant, le sanctifiant, le soulageant ; la *Religion*, en renouant ce lien sacré affaibli ou rompu ; *la société*, en rétablissant la vraie notion du pouvoir et du devoir ; *la famille*, en la ramenant à sa perfection primitive par l'abrogation du divorce et de la polygamie ; *le père*, en faisant de lui non plus le despote, mais le lieutenant vénérable et chéri du Père qui est dans les Cieux ; *la femme*, en la déclarant compagne et non esclave de l'homme ; *l'enfant*, en le présentant comme un dépôt sacré et abolissant le droit barbare de l'exposer, de le tuer ou de le vendre ; *l'esclave*, en le proclamant frère de son maître

et son égal devant Dieu ; *le pauvre*, *le prisonnier*, en les déclarant frères du Christ ; *l'étranger*, le prochain de son hôte. Enfin, nous voyons le christianisme relevant partout l'être faible, en substituant au droit brutal du plus fort la douce loi de charité[1].

Comparant ainsi, dans le détail, le monde païen au monde devenu chrétien, nous voyons la face nouvelle que toutes choses ont prises sous l'influence de l'Évangile. Chacun en particulier apprend ce qu'il doit au christianisme, et se trouve forcé d'aimer, comme un fils aime son père et sa mère, cette religion bien faite et le Dieu qui en est l'auteur.

Grâce à l'Église, voilà le monde devenu chrétien. Après que tant d'améliorations salutaires sont accomplies, et après que les peuples, enfants du vieil Adam, sont devenus les fils du nouvel Adam, ne semble-t-il pas que, reconnaissant de tant de bienfaits, l'univers doit reposer dans le sein d'une paix profonde et le christianisme jouir sans peine de son laborieux triomphe ! Oui, il semble ; mais dans la réalité il n'en peut être ainsi.

Les suites du péché, relativement à l'homme, sont affaiblies, non pas détruites : l'œuvre de la rédemption ne sera consommée que dans le ciel. En attendant, il y aura

1 Ce grand tableau n'est qu'ébauché dans le Catéchisme; nous l'avons achevé dans l'*Histoire de la Famille*, 2 vol. in-8°.

lutte : lutte intellectuelle, *il faut qu'il y ait des hérésies ;* lutte morale, *il faut qu'il y ait des scandales ;* lutte physique, *il faut qu'il y ait des misères publiques et particulières*[1]. Il faut tout cela pour que notre vie temporelle reste ce que Dieu veut qu'elle soit, une épreuve et une épreuve méritoire, par conséquent laborieuse. L'homme est un soldat ; il doit conserver son union avec le nouvel Adam et croître en perfection les armes à la main[2].

L'enfer et le vieil homme feront de persévérants efforts pour rendre cette lutte périlleuse et ruiner l'œuvre de la rédemption à l'égard des individus et des peuples. Tantôt ils susciteront des hérésies pour altérer la vérité et ruiner la rédemption dans *l'homme intellectuel;* tantôt ils susciteront des scandales pour substituer la concupiscence à la charité, la vie des sens à la vie surnaturelle, par conséquent pour ruiner la rédemption dans *l'homme moral ;* enfin, le double crime du scandale et de l'hérésie ou d'autres causes particulières attireront sur les peuples des épidémies, des guerres, des calamités qui tendront à ruiner l'œuvre de la rédemption

1 Oportet et hæreses esse. *I Cor.*, XI, 19.
Necesse est ut veniat scandala. MATTH, XVIII, 7.
Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. *Act.*, XIV, 21.
2 Militia est vita hominis super terram. *Job*, VII, 1.

dans l'homme physique, en faisant revivre la loi brutale du plus fort et replongeant le monde dans l'état de souffrance et d'abjection où il était sous le paganisme.

Sur tous ces points d'attaque le nouvel Adam place une sentinelle. Ici vient le développement de son admirable système de défense et de conservation. Heureux celui qui le comprend ! pour lui l'histoire n'a plus de secrets ; il voit clairement le plan, le but, l'importance de chaque événement ; plus il l'étudie, et plus il voit que Jésus-Christ est le Roi immortel des siècles, l'alpha et l'oméga, le centre auquel tout aboutit. Grâce à ce lumineux principe, sa raison s'éclaire, son jugement se forme, son cœur s'enflamme; une religieuse admiration devient le sentiment habituel de son âme, et il se rend compte de tout avec une supériorité et une justesse que n'obtiendront jamais les philosophes sans foi.

Puissent nos efforts, soulever un coin du voile qui cache tant de merveilles !

Défenseur-né, conservateur universel et permanent de l'œuvre de la rédemption, *le sacerdoce* ou le prêtre portera les mêmes caractères, remplira les mêmes fonctions que Jésus-Christ lui-même, dont il est le substitut. Comme le Verbe incarné, il sera :

1° *Expiateur*, afin d'appliquer à toutes les générations, soit en offrant à l'autel, sur tous

les points du globe et à chaque instant de la durée du siècle, le sang rédempteur ; soit en le faisant couler goutte à goutte sur les consciences au tribunal de la réconciliation. Par cette expiation non interrompue le sacerdoce empêchera les crimes des hommes de jamais reconstruire, entre le ciel et la terre, le mur de séparation élevé par la révolte du premier Adam et renversé par le sacrifice du second.

Telle sera la fonction sacerdotale, qui dominera toutes les autres ; tel aussi le premier devoir imposé par le Rédempteur lui-même aux continuateurs de son œuvre : *Faites ceci en mémoire de moi*[1].

2° *Docteur*, afin d'empêcher par l'enseignement perpétuel de la vérité chétienne, la ruine de la rédemption dans l'intelligence. *Vous êtes la lumière du monde ; allez, enseignez toutes les nations*[2].

3° *Modèle*, afin d'empêcher, par l'exemple éclatant de la vertu, c'est-à-dire par l'amour pratique des biens surnaturels, la concupiscence ou l'amour déréglé des choses sensibles ; de ruiner l'œuvre de la rédemption dans la volonté de l'homme : *Vous êtes le sel de la terre. Que vos œuvres brillent devant*

1 Luc., XXII, 19.
2 Matth., XVIII, 19 ; XXVIII, 18.

les hommes, afin qu'ils glorifient votre Père, qui est dans les cieux[1].

4° *Médecin de toutes les misères humaines*, afin de prévenir par une charité infatigable la ruine de la rédemption dans l'homme physique et le retour à la dégradation païenne et aux souffrances qui en étaient la suite : *Purifiez les lépreux, guérissez les malades, faites du bien à tous*[2].

Le prêtre est donc le conservateur-né du christianisme. Est-il possible d'en donner une idée plus juste et plus haute? de lui rappeler à lui-même d'une manière plus efficace l'obligation de toutes les vertus, et d'inspirer plus sûrement aux peuples le respect et l'amour dont ils doivent l'environner? Or, comme le principe mauvais qui combat contre le christianisme est partout où il y a des hommes, toujours armé, toujours cherchant à miner et à corrompre l'œuvre divine, le prêtre se trouve aussi partout; partout veillant la nuit et le jour, comme le pasteur sur sa bergerie ou comme la sentinelle sur les murs d'une ville assiégée. Voilà pour les temps ordinaires.

Mais quelquefois les dangers deviennent plus grands. Les loups cruels rôdent plus nombreux et plus acharnés autour du bercail;

1 Matth., v, 13, 16.
2 Id., x, 8.

les ennemis pressent plus vivement la place, déjà même ils mettent le pied dans son enceinte. Le pasteur isolé devient trop faible pour défendre le dépôt sacré. C'est alors que se fait entendre le cri d'alarme, et que les pasteurs particuliers recourent au Pasteur des pasteurs, ou que, se réunissant de toutes parts, ils emploient le moyen solennel de chasser les ennemis de la forteresse, les loups de la bergerie, c'est-à-dire d'arrêter les hérésies et les scandales : les conciles.

L'histoire de ces augustes assemblées, de leurs causes, de leurs décisions et de leurs succès ne prouve pas seulement l'accomplissement littéral de la promesse divine : *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles*[1] ; elle montre encore l'absurdité du reproche fait à l'Église de créer de nouveaux dogmes.

Témoins de la foi antique, les pasteurs se contentent de rendre témoignage à la croyance perpétuelle de leurs Églises particulières ; leur unique crainte est qu'on n'ajoute, qu'on ne retranche, en un mot qu'on n'innove dans la doctrine. Voyez ce qui se passe à Nicée : le même exemple se reproduit dans tous les conciles.

Arius attaque la divinité du Sauveur. L'évêque d'Alexandrie jette le cri d'alarme ; les

1 Matth., XXVIII, 20.

évêques des quatre coins du monde sont convoqués : ils arrivent à Nicée. Disent-ils : Nous avons découvert, nous jugeons pour la première fois que le Fils de Dieu est consubstantiel à son Père? Non; mais ils disent : Nous rendons témoignage de la foi de nos Églises, et nous déposons qu'elles ont toujours cru et qu'elles croient encore la divinité du Verbe. La doctrine d'Arius est opposée à la doctrine ancienne, c'est une nouveauté : gardiens de la foi antique, nous condamnons la nouveauté et le novateur. Ainsi ce n'est pas une foi nouvelle qu'ils établissent; c'est l'ancienne croyance qu'ils professent.

De même, lorsque les évêques assemblés à Trente de toutes les parties de la chrétienté, ont condamné les erreurs de Luther et de Calvin, ils ont fondé leurs décrets non seulement sur l'Écriture sainte, mais sur les décisions des conciles précédents, sur le sentiment constant des Pères et sur les pratiques établies de tout temps dans l'Église.

Est-ce ici un acte de despotisme ou d'autorité absolue exercé par les évêques? Loin de là; c'est, au contraire, de leur part un acte de docilité et de soumission à une autorité plus ancienne qu'eux. Ils reçoivent la loi avant de l'imposer aux autres. Le simple fidèle qui se soumet à leur décision ne cède donc pas à l'autorité personnelle des pasteurs, mais à celle du corps entier de l'Église, dont

il est membre ; et l'Église elle-même obéit à l'autorité de son divin fondateur en accomplissant l'ordre de lui rendre témoignage à Jérusalem, à Samarie, aux extrémités de la terre, jusqu'à la consommation des siècles[1].

CHAPITRE XIX

Le Christianisme conservé

(SUITE)

Dans les temps ordinaires, la sacerdoce suffit à la défense du christianisme. Mais voici des jours où, le principe mauvais prenant une nouvelle énergie, la lutte deviendra plus vive, la mêlée plus générale. C'est alors que du sein toujours fécond de son Église, Dieu fait naître de nouveaux défenseurs de l'Œuvre réparatrice. Nous venons de nommer ces hommes puissants en œuvre et en paroles, ces héros seuls dignes de ce grand nom, ces saints extraordinaires qui apparaissent

1 Voyez Bergier, *Dict. théolog.*, art. *Église.*

de loin en loin au jour de l'épreuve. Leur mission est tellement visible qu'ils sont toujours doués, dans le degré le plus éminent, de la qualité réclamée par le besoin des circonstances.

Or, comme nous l'avons vu, l'enfer ne peut attaquer le christianisme que par trois endroits : dans l'homme intellectuel, par l'erreur; dans l'homme moral, par le scandale; dans l'homme physique, par le retour à la servitude et à l'abjection païenne. Voilà pourquoi, chose frappante ! *il y a trois espèces de saints, et il n'y en a que trois* :

1° Les saints *apologistes,* pour la défense et la propagation de la vérité, c'est-à-dire pour empêcher l'erreur de ruiner l'œuvre de la rédemption dans l'homme intellectuel. Toujours l'histoire nous les montre apparaissant au moment précis où la vérité court le plus pressant danger. Cyprien, Athanase, Augustin, Jérôme, Bernard, Thomas et tant d'autres sont la preuve éclatante de cette loi providentielle.

2° Les saints *contemplatifs.* Nés pour la défense de la rédemption dans l'homme moral, ils foulent aux pieds les honneurs, les richesses, les plaisirs, toutes les passions, et, par le mépris solennel des choses sensibles, ils rappellent le cœur humain à l'amour des choses surnaturelles.

Certes, si tous les maux du monde vien-

nent de l'amour désordonné des créatures, de quelle utilité ne sont pas au repos de la société et au bonheur des peuples, ceux qui, par leurs exemples, contribuent à étouffer ce coupable amour plus efficacement que tous les philosophes avec leurs livres et les législateurs avec leurs lois? L'histoire nous les montre encore apparaissant toujours au moment précis où, l'amour humain se dégradant par le scandale et le relâchement, la concupiscence va ressaisir son sceptre tombé.

Chose admirable! à côté du vice vous remarquez toujours la vertu contraire destinée à lui servir de contre-poids, et la victime innocente chargée de l'expier. C'est ici une des plus belles harmonies du monde moral et la preuve de cet oracle : *Le Seigneur a tout disposé avec nombre, poids et mesure;* profonde parole dont le monde des esprits offre des preuves bien plus éclatantes que le monde des corps. Nous le savons, la création physique serait à l'instant bouleversée si la loi de proportion dont elle vit venait à cesser un instant; il en serait de même de la société si la main qui tient en équilibre tant de forces contraires se retirait.

3° Les saints *infirmiers*, suscités pour le soulagement du grand malade qui gît sur la terre, c'est-à-dire pour la défense de la vie et du bien-être corporel, pour empêcher conséquemment l'homme physique de re-

tomber dans l'état d'abjection, de servitude et de misère d'où le Rédempteur l'a tiré. Leur existence est un long dévouement au soulagement de toutes les douleurs. C'est ainsi qu'ils conservent les fruits de la rédemption dans l'homme physique. L'histoire est encore là qui nous les montre apparaissant sur la terre comme des anges consolateurs au moment où des calamités et des fléaux menacent de plus près le bien-être ou la sûreté des petits et des faibles.

Tous ces saints ont leur mission particulière. Cela toutefois ne les empêche pas de porter les autres caractères de ceux que Jésus-Christ a choisis pour travailler à la conservation de son empire ; mais nous les distinguons par leur caractère dominant, et ce caractère, nous le connaissons à leurs œuvres. Chaque siècle se glorifie de quelques-uns de ces hommes providentiels, et présente leur vie à l'admiration et à l'imitation des générations futures : est-il un itinéraire plus sûr de la terre au ciel?

Si cette partie du plan divin pour la conservation du christianisme est admirable, en voici une autre qui ne l'est pas moins. Il se rencontre, dans la vie de l'Église des époques terribles où l'on dirait que les puissances de l'enfer vont prévaloir. Tous les vents contraires se déchaînent avec une violence inconnue ; les furieuses tempêtes battent la

barque de Pierre, menaçent d'engloutir avec elle l'œuvre de la rédemption et de replonger le monde dans la dégradation païenne. L'hérésie, le scandale, l'injuste oppression, ligués ensemble, attaquent sur tous les points l'homme régénéré. La lutte sera longue, acharnée, la mêlée générale : jamais le monde n'aura couru de dangers plus pressants.

C'est dans cette extrémité que Dieu tire du trésor de son amour un nouvel auxiliaire de la rédemption : vous avez nommé les *ordres religieux*.

Réunis sous le même drapeau, manœuvrant comme un seul homme, nés au jour précis où leur présence devient nécessaire, ces grands corps durent aussi longtemps que la lutte dont ils ont mission d'assurer le succès. Or, comme nous l'avons déjà remarqué, il n'y a que trois points par où l'enfer puisse attaquer le christianisme : l'homme intellectuel, l'homme moral et l'homme physique. Voilà pourquoi, chose frappante ! *il y a trois espèces d'ordres religieux, et il n'y en a que trois :*

1° Les ordres *apologistes* ou *savants*, pour la conservation, la défense, l'enseignement de la vérité, c'est-à-dire pour empêcher l'erreur de ruiner l'œuvre de la rédemption dans l'homme intellectuel. Comment raconter leurs bienfaits ? Qui nous a conservé les sciences et les arts ? qui a fondé, dirigé,

illustré les grandes universités du moyen-âge ? d'où sont sortis les apôtres de la vérité en Europe et au delà des mers ? quelles mains ont écrit les nombreux in-folio qui sont comme les réservoirs de la science, les bases de la civilisatien chrétienne et les arsenaux où se trouvent encore les meilleures armes contre l'erreur ? L'histoire nomme les couvents et leurs humbles habitants.

2° Les ordres *contemplatifs*, pour la défense de la rédemption dans l'homme moral ; et vous les voyez, par un noble mépris de toutes les choses sensibles, relever l'amour humain vers les biens surnaturels, faire contre-poids au scandale et empêcher la concupiscence de reprendre son empire. Victimes pures, toujours immolées et toujours vivantes, anges de la prière, nuit et jour prosternés entre le vestibule et l'autel, ils font plus pour le repos du monde et la pureté des mœurs que les rois avec leur police, les magistrats avec leurs arrêts et les philosophes avec leurs maximes : un pauvre couvent de Carmélites prévient plus de désordres que les bagnes n'en punissent.

3° Les ordres *infirmiers*. Consacrés au soulagement de toutes les misères humaines, on les trouve veillant sur le berceau de l'enfant nouveau-né et auprès du vieillard expirant, dans la chaumière de l'indigent et dans le cachot du prisonnier ; attendant le

voyageur au sommet des Alpes et suivant le mineur dans les souterrains du Potosi ; en un mot, ils sont postés sur tous les points par où l'enfer peut attaquer l'œuvre de la rédemption dans l'homme physique.

Que vous êtes donc belle, religion sainte, envisagée dans vos moyens de conservation! Tour de David, mille boucliers protégent vos murailles. Sacerdoce, maison de Dieu, camp d'Israël toujours veillant sur les murs de Jérusalem, ou priant sur la montagne, ou combattant dans la plaine, soyez béni ; et vous, saints de Dieu, astres bienfaisants qu'il fait lever sur l'horizon de la terre coupable pour dissiper les sinistres nuages de l'erreur et du vice, soyez bénis ; et vous aussi, ordres religieux, puissants auxiliaires de la rédemption, soyez bénis !

Prier Dieu et se dévouer à son service, donner au monde l'exemple du détachement et de toutes les vertus, défricher des déserts, cultiver et embellir des terres réputées inhabitables, créer des ressources pour des milliers de familles, enseigner gratuitement la jeunesse, répandre l'instruction et toute sorte de secours dans les campagnes, entreprendre et achever d'immenses travaux scientifiques qui excéderaient les forces d'un seul homme; offrir une retraite au repentir, un refuge à l'infortune, un asile à l'innocence; exercer une hospitalité douce et affectueuse,

héberger et guider les voyageurs, soigner les pauvres et les malades, consoler les affligés, satisfaire les besoins spirituels et temporels d'une population délaissé : voilà vos œuvres. Est-ce donc là une vie *oisive et inutile*[1] ?

Le sacerdoce, les saints, les ordres religieux, tels que les trois moyens établis par le nouvel Adam pour la conservation du christianisme. Ces trois moyens se résument dans un seul, qui est l'Eglise : car c'est dans l'Eglise et par l'Eglise que naissent les saints ; c'est dans l'Eglise et par l'Eglise que se forment les ordres religieux.

Conserver l'œuvre de la rédemption sur la terre, jusqu'à la consommation des siècles, contre les attaques sans cesse renaissantes de l'enfer et du vieil homme, telle est la première chose que le Sauveur se devait à lui-même : la propager est la seconde.

1 M. de Haller, *Histoire de la révolution religieuse ou de la Réforme protestante dans la Suisse occident.* p. 244.

CHAPITRE XX

Le Christianisme propagé.

Tous les hommes sont enfants de Dieu. Pour tous, sans distinction de pays, le sang rédempteur a coulé sur le calvaire [1]. Autour de la nature et de la grâce, le Père céleste veut que le Soleil de Justice éclaire toutes les races, toutes les tribus dont se compose le genre humain, comme il veut que le soleil matériel éclaire toutes les parties du monde physique, afin que tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité et participent aux bénédictions dont le Médiateur est la source [2]. Si donc le plus grand témoignage d'amour que Dieu puisse donner aux peuples chrétiens c'est de leur conserver la foi, la plus grande preuve de miséricorde qu'il puisse donner aux nations assises encore dans les ombres de la mort c'est de faire briller à leurs yeux le flambeau salutaire de l'Évangile.

1 II Cor., v, 15.
2 Gen., XXII, 18.

De là les missions, leur nécessité, leur existence perpétuelle dans le monde depuis la descente du Saint-Esprit et la sortie du Cénacle. L'histoire des principales missions qui ont eu lieu dans les différents siècles, à partir de l'établissement de l'Église jusqu'à nos jours, est un champ immense. Rien, ce nous semble, n'est plus propre à élever l'âme que ce magnifique tableau des conquêtes évangéliques. Tout y intéresse ; tout y parle à l'imagination et fait battre le cœur.

D'une part, les peuples inconnus auxquels les missionnaires vont porter la bonne nouvelle, les ténèbres épaisses, la dégradation profonde dans laquelle ils les trouvent, les premiers progrès de l'Evangile, le changement de ces hommes barbares en chrétiens fervents ; de l'autre, les industries, le dévouement héroïque, la patience infatigable des missionnaires, les dangers sans nombre auxquels ils s'exposent, les privations incroyables auxquelles ils se condamnent ; tout dans ce récit, conspire à ranimer la ferveur et à faire bénir le Dieu bon qui, nous ayant tirés, nous aussi, dans la personne de nos pères, de la nuit du paganisme, a placé notre berceau au milieu des lumières admirables de son Evangile.

Ajoutez que les époques et les succès des différentes missions nous donnent une nou-

velle démonstration de cette Providence infaillible qui veille sur l'Eglise. Quand le flambeau sacré s'éteint chez un peuple coupable, on le voit à l'instant passer chez un peuple nouveau. Il n'est pas dans l'histoire de fait plus constant ni plus instructif.

Et puis, ces anthropophages qui, plongés dans les eaux du baptême, deviennent des hommes et des chrétiens, ces pierres brutes qui, sous l'action de l'Evangile, se transforment en enfants d'Abraham, ces martyrs qui versent leur sang pour la foi, tous ces miracles dont brille l'histoire des premiers âges du christianisme et que la philosophie moderne osait bien révoquer en doute ne sont-ils pas éminemment propres à confondre l'incrédulité et à ranimer la foi, quand nous les voyons s'accomplir sous nos yeux et par les seuls missionnaires catholiques?

Enfin, quel sujet de méditation pour un esprit sérieux dans l'étrange spectacle dont notre siècle est témoin! Depuis quelques années l'Esprit du Cénacle semble, comme aux premiers jours, redescendu sur l'Eglise. De toutes les parties de la chrétienté se lèvent à l'envi des légions de missionnaires, qui s'en vont à la découverte de nouveaux rivages. C'est le lendemain d'une révolution, rapide comme l'éclair, terrible comme la foudre, qui, dans trois jours, brisant trois générations de rois, avait enseveli sous des

ruines sanglantes l'antique trône de saint Louis, regardé par plusieurs comme le piédestal nécessaire de l'autel ; c'est le lendemain, disons-nous, de cette révolution que le zèle de l'apostolat se manifeste au milieu de la tribu sainte, avec une ardeur inconnue depuis les temps apostoliques.

Ici les chiffres sont plus éloquents que les paroles. Tandis que de 1815 à 1830 le Séminaire des missions étrangères n'avait envoyé aux nations infidèles que *quarante-six* apôtres, dans le court intervalle de 1830 à 1839 il en a fait partir *soixante-seize ;* de son côté, la Congrégation de Saint-Lazare n'avait compté de 1815 à 1830 que *sept* départs ; de 1830 à 1835 elle en a eu plus de *quarante*. Et comme si cela ne suffisait pas, les anciens ordres missionnaires se réveillent ; il s'en forme de nouveaux ; tous rivalisent de zèle, et bientôt le monde manquera à l'ambition de ces nouveaux conquérants.

Depuis les montagnes glacées de l'Amérique septentrionale jusqu'aux plaines brûlantes arrosées par le Gange, depuis les îles de l'Océanie et de la Malaisie jusqu'à la Mantchourie et à la Corée, depuis le Thibet jusqu'au cap de Bonne-Espérance, trouvez, si vous pouvez, quelques terres reculées ou terribles sur lesquelles ils ont craint de planter l'étendard de la rédemption et de l'arroser de leur sang.

Il est une circonstances dont l'à-propos ajoute encore au merveilleux de cet élan apostolique. Lorsqu'en 1830 le gouvernement français retirait aux missions les aumônes accordées par la Restauration et que par suite de cette mesure on songeait à fermer le séminaire des missions étrangères, voilà qu'une œuvre évidemment providentielle, une œuvre inconnue dans les fastes de l'Eglise, une œuvre jusque-là faible et obscure prend tout à coup et contrairement à toutes les prévisions humaines un accroissement inexplicable. L'œuvre de la propagation de la foi, qui en 1830, recevait à peine quelques centaines de mille francs, compte aujourd'hui ses recettes par millions.

Nous sommes témoins d'un autre miracle plus grand encore; c'est *l'apostolat de la femme*. Jusqu'ici on avait vu la femme renfermée dans l'intérieur du foyer domestique. Les soins de la famille, quelques bonnes œuvres locales, tout au plus le soulagement des malades et l'instruction des pauvres dans les pays civilisés absorbaient l'activité des filles et des sœurs de la nouvelle Eve. Aujourd'hui l'esprit de l'apostolat les anime, sa force les soutient; et transformées en de nouvelles créatures elles volent, comme les missionnaires, à de lointaines conquêtes!

Timidité, délicatesse, préjugés, liens du sang, tout disparaît : la femme fait place à

l'héroïne. Comme ces graines légères qu'aux jours d'automne le vent promène dans toutes les directions, afin de donner naissance à des pépinières de fleurs et d'arbustes, on voit nos vierges catholiques, joyeusement portées sur l'aile de la Providence, traverser les mers et se reposer aux quatre coins du monde. A leur vue l'Arabe, le Chinois, le Turc, le sauvage sont frappés de stupeur. Il leur demandent naïvement si elles sont des femmes, et non pas des anges *descendus du ciel en ligne droite !* Tant d'héroïsme, tant de vertus dans un sexe qu'ils n'ont su jusqu'alors que mépriser et flétrir est un mystère palpable qui les dispose à croire tous ceux que les *Marabettes* [1] sont venues leur annoncer.

Il faut le dire à leur gloire, les femmes accomplissent dignement leur noble mission; et de son côté, le Dieu qui les appelle à l'apostolat se plaît à couronner de succès inespérés leur héroïque dévouement. Grâce à elles, la religion pénètre là où le missionnaire lui-même ne peut avoir accès ; la *Sœur* complète *le Père*, et le nouvel Adam voit son règne s'étendre avec rapidité et ses filles aussi bien que ses fils participer aux bienfaits de la rédemption.

1 C'est le nom que les Turcs donnent à nos religieuses.

C'est ainsi que, docile au conseil de saint Augustin, nous formons d'anneaux solides comme le diamant, brillants comme le rubis la longue chaîne des siècles chrétiens, et que nous conduisons l'histoire de la religion depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours.

CHAPITRE XXI

Le Christianisme rendu sensible.

Pour s'emparer de l'homme tout entier, ce n'est pas assez d'enseigner la religion à son esprit ni même de la présenter à son cœur ; il faut encore la montrer à ses sens. « L'homme étant ce qu'il est, dit le saint concile de Trente, il ne peut que difficilement, sans le secours des signes sensibles, s'élever à la méditation des choses divines [1]. » Voilà pourquoi Dieu a écrit la religion dans des signes palpables.

Ce que le monde visible est au monde invisible, le culte extérieur l'est aux dogmes et aux préceptes du christianisme : c'est un

1 Sess. XXII, 5.

miroir dans lequel nous voyons de nos yeux, nous touchons pour ainsi dire de nos mains les vérités de l'ordre surnaturel : la chute de l'homme, sa rédemption, ses espérances immortelles, ses devoirs, sa dignité. Le culte extérieur est encore à la religion ce que la parole est à la pensée ; il en est l'expression vraie, c'est-à-dire tour à tour douce, joyeuse, terrible, lugubre, suivant la nature des vérités qu'il exprime ; en un mot, le culte extérieur catholique est le christianisme présenté aux sens.

Après être remonté aux anciens jours et avoir vu les origines vénérables du culte catholique, sa nécessité, sa touchante et complète harmonie avec nos besoins ; après avoir visité les lieux augustes où s'accomplissent nos cérémonies saintes et reconnu qu'il n'est aucune partie dans nos églises qui ne soit riche des plus intéressants souvenirs, il faut expliquer en détail l'office du jour solennel si bien nommé *le jour du Seigneur*. Afin de pénétrer le sens intime et découvrir tous les trésors du culte catholique, bénédictions, prières, langage, chants, cérémonies, sacrifice auguste de l'autel, tout doit être passé en revue. En contemplant cette magnifique galerie de tableaux animés, nous voyons combien le culte de l'Eglise romaine est digne de la vraie religion, c'est-à-dire raisonnable, noble, saint, propre à

captiver les sens et à les purifier en les élevant à la contemplation des choses divines; nous voyons surtout combien il est instructif et vénérable.

Supposez qu'un navigateur digne de foi s'en vienne, au retour d'un voyage dans des archipels inconnus, annoncer à l'Europe savante l'existence d'un peuple qui depuis dix-huit cents ans conserve invariables sa langue, sa foi, ses mœurs, ses lois, ses usages, ses rites, jusqu'à la forme de ses édifices et de ses vêtements; que toutes ces choses, étonnantes de grandeur, de sagesse et de génie, ont leurs racines dans des traditions plus anciennes, dont la plupart remontent à l'origine des temps et se rattachent aux plus grands événements de l'histoire; de telle sorte qu'il suffit de connaître ce peuple, d'entrer dans ses temples, d'assister à ses cérémonies religieuses, d'en pénétrer le sens et la cause pour être transporté comme par enchantement à dix-huit siècles au delà, avoir l'intelligence de tous les mystères de l'homme et assister au spectacle vivant de l'antiquité la plus reculée.

L'inexplicable ardeur qu'on manifeste aujourd'hui à fouiller les ruines du passé nous en est un sûr garant, au récit du navigateur, Toulon, le Havre, Brest, Marseille, nos différents ports et ceux des autres nations verraient accourir de nombreux amateurs,

empressés de partir pour visiter ce peuple *monumental*. Qui sait? les gouvernements eux-mêmes enverraient peut-être chez ce peuple des expéditions scientifiques pour recueillir des traditions plus vraies, lire des inscriptions plus intéressantes et explorer des ruines plus vénérables que les traditions, les inscriptions et les ruines de Thèbes et de Memphis.

Eh bien ! ce peuple existe : c'est le peuple chrétien, c'est l'Église catholique. Jeunes amateurs de l'antiquité, assez longtemps vous êtes restés en admiration sur le seuil de nos cathédrales, entrez dans le sanctuaire. Là vous découvrirez la pensée mystérieuse et puissante dont l'expression merveilleuse vous ravit ; vous comprendrez l'*esprit* du monument dont vous ne connaissez que la *lettre* morte, et votre admiration doublera en devenant chrétienne ; de simples spectateurs que vous étiez, vous serez poètes de l'art ; car ne l'oubliez pas, *dans les arts celui-la est mort dès cette vie qui ne croit pas à l'autre.*

Quand un jour du dimanche vous voyez le prêtre à l'autel, faisant avec une précision mathématique certains mouvements qui vous paraissent étranges, répétant certaines paroles dont peut-être vous ignorez la valeur, loin, bien loin de vos esprits la critique ignorante ; bien loin de vos lèvres le sourire impie du mépris. Recueillez vos pensées, pé-

nétrez le mystère, et dites-vous à vous-mêmes : Voilà devant mes yeux la vénérable antiquité de la foi ; voilà l'immobile perpétuité du christianisme. Tandis que tout change autour d'elle, cette religion demeure immuable. Ce qu'il fait ce prêtre se fait de même en ce moment sur tous les points du globe par des milliers d'autres prêtres ; ce qu'ils font tous ensemble se faisait de même il y a cent ans, il y a mille ans, il y a dix-huit cents ans. Les basiliques de Constantinople et de Nicée, les Catacombes de Rome furent témoins du même spectacle. Dans ce prêtre je vois Chrysostome à Antioche, Augustin à Hippone, Denis à Lutèce, Ambroise à Milan, Clément à Rome.

Il étend les bras pour prier, je vois le chrétien des anciens jours ; il place ses mains sur l'offrande sacrée, je vois Aaron prenant possession de la victime ; il développe un linge blanc sur lequel il repose l'hostie sainte, je vois le linceul du calvaire, où fut enveloppée la grande Victime du genre humain. Toute l'antiquité se déroule à mes yeux. Dix-huit siècles sont franchis, et j'entends la voix du Fils de l'Éternel disant : *Jamais un iota ne sera retranché de ma loi,* et je vois de mes yeux l'accomplissement de son immortel oracle : *Le ciel et la terre passeront ; mais mes paroles ne passeront point*[1].

1 Matth., v. 18; Marc, XIII, 31.

Non-seulement les cérémonies de l'auguste sacrifice font briller aux yeux la vénérable antiquité de l'Église, les usages les plus vulgaires de nos saintes assemblées nous la racontent aussi dans leur langue pleine de candeur et de charité. Citons un exemple :

« Tous les souvenirs du dimanche primitif se sont conservés parmi nous. A nos grand'messes on trouve ce pain rompu entre les fidèles, ces lectures des livres saints, ces dons faits aux pauvres et aux captifs; ce que saint Justin confessait à Marc-Aurèle, après seize cents ans nous le faisons encore.

« En mémoire du pain distribué aux fidèles, voici le pain bénit que deux choristes portent sur un brancard orné de blanches draperies et illuminé de cierges.

« En mémoire des dons volontaires des premiers chrétiens pour le soulagement des pauvres et le rachat des captifs, voici le prêtre et les confréries qui font leurs quêtes : ceux-ci demandent pour les malades et les petits orphelins, ceux-là pour les prisonniers. Cette jeune fille avec sa bourse de velours rouge est une *enfant de Marie;* c'est pour l'autel de la Vierge qu'elle s'adresse à vous, afin d'avoir de blancs bouquets de fleurs. Ce vieillard, avec sa bandoulière noire semée de larmes d'argent, c'est un membre de la confrérie de la bonne mort; c'est pour avoir

des cercueils pour les pauvres qu'il s'en va quêtant.

« En mémoire des Actes des Apôtres et des livres de Prophètes que les *Lecteurs* lisaient autrefois aux fidèles assemblés, écoutez, voilà le sous-diacre et le diacre qui font la même lecture; écoutez encore, voici le curé en chaire; il lit l'évangile du jour; et, suivant la recommandation de l'Apôtre, il prie tout haut pour les pontifes et les rois, les riches et les pauvres, les malades et les infirmes, les voyageurs et les exilés.

« La religion a arrangé les choses ainsi : il n'y a pas une douleur sans consolation, une misère sans soulagement, un besoin sans secours ; et chaque dimanche elle nous montre toutes ces bonnes œuvres liées ensemble comme un faisceau.

« Si de superbes esprits dédaignent une *grand'messe*, c'est qu'ils ne savent pas tout ce qu'elle rappelle de vieilles mœurs et de saintes coutumes. Chose admirable ! il n'y pas dans toute la chrétienté un village, un petit hameau qui ne puisse offrir, tous les huit jours, aux savants et aux érudits des réminiscences de l'antiquité, des souvenirs des Césars et du Cirque, des Catacombes et des martyrs [1]. »

1 Tableau poétique des Fêtes chrétiennes, par le vicomte Walsh.

Ainsi s'explique et se justifie cette étonnante parole de l'âme la plus aimante et peut-être la mieux inspirée du seizième siècle : « Je donnerais ma tête, disait sainte Thérèse, pour la plus petite cérémonie de l'Église. »

CHAPITRE XXII

Le Christianisme rendu sensible (suite).

Nous connaissons la nécessité et les beautés du culte extérieur, ses avantages religieux et sociaux ; nous connaissons l'église et le cimetière, cette double demeure où s'accomplissent tous les mystères de la vie et de la mort ; nous connaissons la profonde sagesse de l'épouse de Jésus-Christ dans l'usage constant qu'elle fait de la langue latine, puisqu'à une doctrine immortelle il faut une langue invariable : il nous reste à parler du *temps* dans lequel l'Église exerce son culte initiateur et la religion son influence salutaire.

Image mobile de l'immobile éternité, le temps est le délai accordé par la Justice divine à la race humaine pour faire pénitence

et se réhabiliter. Tel est l'oracle infaillible de la vérité [1]. Que d'erreurs dissipées, que de systèmes renversés, que de lumières répandues, que de regrets peut-être excités dans plus d'une âme par cette définition catholique du temps! Combien de vieillards apprennent ici qu'on peut mourir à cent ans sans avoir vécu un jour!

Quand on réfléchit à cette simple définition et qu'on jette un regard sur la face du monde, n'y a-t-il pas de quoi se cacher le visage dans les mains, et s'asseoir, comme Jérémie, pour pleurer sur les ruines de l'intelligence, Homme, fils d'un père coupable et coupable toi-même, tu n'as qu'un jour pour laver les taches qui souillent ton âme, et ce jour tu l'emploies à te souiller davantage; roi déchu, tu n'as qu'un jour pour reconquérir ton trône, et ce jour tu l'emploies à poursuivre des fantômes, à tisser des toiles d'araignée; esclave du démon, tu n'as qu'un jour pour briser ton joug, et ce jour tu l'emploies à river tes chaînes, et voici la nuit qui vient, la nuit noire, profonde, immobile de l'éternité, où nul ne pourra plus travailler, et tu n'y penses pas!

A la définition du temps succède la division de l'année adoptée par l'Église, division émi-

(1)... Totius christianæ vitæ quæ perpetua pœnitentia esse debet *C. Trid.. sess.* XVI, 9.

nemment philosophique, dont les trois parties correspondent d'une manière admirable aux trois parties de cet ouvrage, comme celles-ci correspondent aux trois états de la religion, avant, pendant et après la prédication de Jésus-Christ.

La première partie de l'année, qui comprend le temps de l'Avent jusqu'à la Nativité du Messie, nous retrace les quatre mille ans de préparation, les soupirs et les espérances du monde ancien, tels que nous les avons expliqués dans cette introduction.

La seconde, qui s'étend depuis Noël jusqu'à l'Ascension, renferme toute la vie mortelle du Rédempteur et correspond à notre seconde partie.

La troisième enfin, qui commence à la Pentecôte et finit à la Toussaint, rappelle la vie de l'Église, développée dans notre troisième partie [1].

Ainsi cette vie de l'Église, cette succession de fêtes, ces différentes divisions de l'année, qui nous retracent toute la vie du genre humain et toute l'histoire du christianisme, se terminent par la fête du Ciel. En

1 Il n'y a point ici de lacune. Autrefois l'Avant durait six semaines et commençait à la Saint-Martin, immédiatement après l'octave de la Toussaint. L'église de Milan, fidèle à ses anciens usages, conserve encore les six semaines de l'Avant primitif. Il en est de même en Orient, chez les Grecs-Unis. *Annal. de la Prop. de la Foi.* nº 47, p. 537.

effet, tout conduit là ; car le ciel est le dernier mot de toutes choses.

Fêtes. — Avec nos maîtres dans la science sacrée, nous envisageons les fêtes chrétiennes comme un apprentissage du Ciel, comme une image faible, il est vrai, mais souvent reproduite, de la fête éternelle. Soyez bénie, religion sainte, dont la bonté maternelle a répandu de distance en distance quelques fleurs et planté quelques arbres au frais ombrage sur la voie douloureuse que l'homme exilé parcourt si péniblement avant d'arriver à sa patrie !

Ce nom de fêtes est à lui seul une leçon de haute philosophie. Ce nom, qui contraste d'une manière si pénible avec les larmes, le travail et les maux de la vie terrestre, redit à l'homme toute son histoire passée, présente et future ; il le porte à la crainte de de Dieu, l'encourage, le console en lui rappelant et sa destinée primitive, et sa chute, et sa rédemption, et les joies sans mélange et sans fin qui l'attendent.

Les fêtes font plus encore : elles préparent l'homme à la vie future en le détachant peu à peu de la vie sensuelle, en même temps qu'elles sont pour lui un soulagement, une trêve à ses pénibles travaux.

Oh ! qu'il y a eu d'amour et de sagesse de la part de l'Église, ou plutôt du Père céleste, qui l'inspire, dans l'institution des

fêtes ! Qu'il y a de cruauté et de déraison dans ceux qui veulent les abolir, dans ceux qui les dégradent par leur conduite ou qui les font violer par leurs exemples ! Quel mal ils font à l'humanité ! Tristes enfants d'Adam, pauvres, artisans, laboureurs, mercenaires, vous tous qui gagnez votre pain à la sueur de votre front, les jours de fêtes étaient principalement établis pour vous. Ce n'est pas seulement l'intérêt de votre âme, c'est aussi le bien de votre corps que l'Eglise s'était proposé dans l'institution de ses solennités. L'homme n'est pas une machine; un travail incessant l'épuise avant l'âge. Ce n'est pas assez qu'il ait du pain, dit Rousseau, il faut encore des jours de repos où il puisse le manger en paix.

La société elle-même n'est pas moins intéressée à les observer fidèlement. Cette vérité, que la cessation du travail à certains jours touche au fondement des États et que la violation des jours de repos compromet le bien-être même matériel de la société ; cette vérité, méconnue aujourd'hui plus que jamais, nous ne négligeons rien pour la rendre palpable [1]. On ne saurait trop le redire, la religion, qui ne semble avoir d'autre but que

1 Voir notre ouvrage *La profanation du dimanche considérée au point de vue de la santé, de la liberté, de la dignité humaine*, etc., in-18.

la félicité de l'autre vie, fait encore le bonheur de celle-ci.

Quoique notre principal objet soit d'étudier les fêtes chrétiennes sous le point de vue historique, dogmatique, moral et liturgique, nous n'avons garde de négliger leur admirable harmonie avec les saisons et leur harmonie plus admirable encore avec les besoins de notre cœur.

Chacune de nos grandes solennités se célèbre dans la saison la plus propre à développer les sentiments qu'elle a mission d'inspirer. C'est ainsi que la création physique concourt au but de la religion, et que l'une et l'autre se rapportent au bien de celui pour qui elles ont été faites, au bien de l'homme ; et par l'homme elles se rapportent à Dieu, principe et fin de toutes choses. Un exemple pris au hasard suffit pour faire toucher au doigt cette vérité trop peu connue.

Supposez qu'au lieu de se célébrer en hiver la fête de Noël se célèbre dans les beaux jours de l'été. Ne sentez-vous pas aussitôt s'affaiblir cette pitié compatissante qu'inspire le nouveau-né de Bethléem? Quelle difficulté d'exciter en notre cœur, au milieu des chaleurs brûlantes, ces sentiments si vifs pour ce petit enfant transi de froid! Replacez Noël au vingt-cinq décembre, et vous éprouvez, comme malgré vous, cette tendre compassion pour l'enfant divin qui naît au milieu

d'une longue nuit d'hiver, dans une grotte humide, ouverte de toutes parts au souffle glacé de l'aquilon. Ne vous en étonnez pas; dans la première supposition il y a désaccord entre la fête et la saison; dans la seconde l'harmonie existe, l'ordre est rétabli, les obstacles disparaissent, et sans peine le cœur éprouve tout ce qu'il doit éprouver [1].

Descendant encore plus avant dans ces mystérieuses harmonies, nous voyons que, durant le cours de l'année, il n'est pas une vérité que l'Église ne nous prêche, par une vertu qu'elle ne propose à notre imitation, pas une fibre de notre âme que cette admirable variété de fêtes ne remue, tellement qu'on est porté à dire de chaque solennité ce qu'on est forcé de dire de chaque vérité chrétienne : Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer.

CHAPITRE XXII

Esprit de la Religion.

Partis de l'origine des temps, nous avons

1 Cette harmonie se manifeste plus sensiblement dans notre hémisphère, où se trouve Rome, la mère, la maîtresse et le modèle de toutes les autres Églises : il en devait être ainsi.

assisté à la naissance de la religion, contemporaine de la naissance de l'homme; avec elle nous sommes entrés au Paradis terrestre. Nous avons avec elle voyagé sous la tente des Patriarches; nous l'avons vue comme le soleil qui éclaire le monde, attirant dans son orbite et faisant graviter vers elle tous les empires et tous les évènements; passant de son aurore à son lever, de son lever à son midi, et du haut du Calvaire rayonnant éternellement sur le monde, semant sur la terre les bienfaits et les miracles, comme Dieu lui-même a semé les astres dans les plaines du firmament, bravant les siècles et les orages, et, toujours jeune, chantant sur la fosse de tous ses persécuteurs le cantique de son immortalité : *Depuis les jours de mon enfance les rois et les peuples se sont souvent ligués contre moi; souvent ils ont forgé sur mon dos comme sur une enclume; mais ils ne m'ont rien pu, et non potuerunt.* C'est ainsi que, suivant le conseil de saint Augustin, nous enseignons la *lettre* de la religion.

En présence de cette *lettre magnifique*, on se demande quel *esprit l'anime;* quelle loi unique, perpétuelle, immuable préside à l'existence et à la conservation de ce fait unique, perpétuel, immuable? Or, toutes les merveilles que nous avons contemplées sont produites par un seul et même esprit,

par une seule et même loi, L'AMOUR ; et parce qu'elle est la loi de la religion, cette loi est la loi fondamentale de toutes les sociétés. Ecoutons l'Apôtre, chargé spécialement de la promulguer.

Dieu est charité, dit saint Jean, *Deus charitas est ;* donc toutes ses œuvres, ajoute saint Léon le Grand, sont amour et miséricorde, *Deus, cujus natura bonitas cujus opus misericordia ;* car Dieu ne peut manifester que ce qu'il est. Ainsi, Dieu aimant l'homme, l'aimant toujours, n'ayant de toute éternité et depuis le commencement du monde qu'un seul dessein, celui de rendre l'homme heureux en le couronnant de gloire, en le comblant de biens, en réparant le mal qu'il s'est fait à lui-même et en faisant concourir à l'accomplissement de cette unique pensée le ciel et la terre, les peuples et les rois, le monde ancien et le monde moderne ; en un mot, Dieu aimant l'homme : voilà toute l'histoire du monde, voilà toute la religion, et, s'il est permis de le dire, *voilà tout Dieu.*

De ce fait révélateur les preuves brillent de toutes parts. Ainsi, création, conservation, rédemption, glorification, ces quatre mots résument le temps et l'éternité. Or, créer, c'est aimer ; conserver, c'est aimer ; racheter, c'est aimer ; glorifier, c'est aimer. Pour ne parler ici que de la rédemption, n'est-elle pas le centre vers lequel tout gravite, le but

auquel tout se rapporte? Pour qui sait lire, chaque page de l'histoire n'expose-t-elle pas quelqu'un des moyens employés de Dieu pour préparer ce fait immense, le réaliser, le maintenir et l'étendre? et la rédemption n'est-elle pas le grand mystère de la charité de Dieu pour l'homme [1]?

N'est-ce pas à ce conseil immuable de la charité de Dieu que l'homme innocent dut toute sa félicité, toute sa gloire? N'est-ce pas au même conseil que l'homme déchu est redevable de ce qu'il a conservé ou recouvré de lumières, de vertus, d'espérance, par conséquent de bonheur?

Et d'abord, veuillez nous dire d'où partait le rayon lumineux qui éclaira le genre humain durant la longue nuit du paganisme. D'où lui vint originairement la faible connaissance de la Divinité, de la distinction du bien et du mal, des peines et des récompenses d'une vie future et de toutes ces vérités fondamentales qui distinguent l'homme de la brute? — De la raison! — Vraiment, et dites-nous donc quel jour la raison inventa Dieu, inventa les vérités et les devoirs qui découlent de la notion de cet Être souverain. La raison inventer Dieu! autant vaudrait dire que le fini inventa l'infini, le fils son père.

1 I Timoth., III, 16.

Ensuite qui entretint parmi les hommes, plongés dans le gouffre de l'idolâtrie, un reste de justice, d'équité, de mœurs et de subordination? — La philosophie, dites-vous. Où sont-elles ces lumières que le monde ancien dut à la philosophie? Que lui apprit-elle que la tradition religieuse ne lui eût enseigné la première? Que dis-je? quelles notions encore un peu justes sur Dieu, sur l'âme, sur la création de la matière, sur le souverain bien, sur la fin de l'homme, conservées aux peuples idolâtres par la religion, comme le faible héritage qu'un père conserve à son fils dissipateur et rebelle, que la philosophie n'ait pas altérées, niées, discréditées dans l'opinion à force d'y mêler des absurdités et des sophismes?

Mais voici le jour où cette vérité, que l'homme doit tout à la religion, va briller d'un plus vif éclat. Vous rappelez-vous ce qu'était le monde il y a dix-huit siècles? La nuit de l'erreur était-elle assez profonde et assez universelle? l'esclavage assez dur et assez abject? l'homme assez corrompu et assez misérable? la femme, l'enfant, l'esclave, le pauvre, le prisonnier assez dégradés, assez foulés, assez anéantis?

Eh bien! dites-nous, est-ce des écoles de la philosophie ou bien du Cénacle qu'est descendue la lumière qui a dissipé les ténèbres de l'erreur, et fait rentrer dans l'om-

bre, comme des oiseaux lugubres, ces millions de dieux aux pieds desquels le monde antique se prosternait tremblant et dont il baignait les autels de sang humain? Qui a brisé les fers de l'esclavage d'un bout du monde à l'autre, aboli les combats de gladiateurs, appris à l'homme à respecter l'homme, sauvé l'enfant du meurtre, de l'exposition et de la vente autorisée par des lois antiques, relevé la femme de son abjection profonde, et d'esclave dégradée, avilie en a fait la noble compagne de l'homme? Qui a changé le droit des gens, et, de féroce qu'elle était, rendu la guerre aussi humaine qu'elle peut l'être? Qui a ennobli le pauvre au point d'en faire un être sacré, préparé des palais à sa misère et doté sa vieillesse? Qui a fait descendre au chevet du malade inconnu et dégoûtant de jeunes princes et de jeunes princesses, nés sur les marches du trône, et les a rendus fiers de porter le nom de serviteurs et de servantes des pauvres?

Parmi toutes ces œuvres, philosophes, laquelle revendiquez-vous? laquelle avez-vous inspirée? laquelle accomplissez-vous? Dites à qui en est la gloire.

On vous entend quelquefois parler de différentes religions et les comparer entre elles; vous allez même jusqu'à discuter leur valeur et leurs avantages : on dirait que vous ne savez à quel autel offrir votre encens. Il est

vrai, plusieurs sociétés se disputent l'honneur d'être les dépositaires de la charité de Dieu. Voulez-vous fixer vos incertitudes, suivez-nous, le travail ne sera ni long ni difficile. Voyez laquelle de ces sociétés a répandu sur le genre humain les bienfaits dont nous avons déroulé devant vous le rapide tableau. Concluez sans hésiter que celle à qui le monde en est redevable est la véritable société, la seule dépositaire de la charité de Dieu et de la *bonne* doctrine. Car une doctrine qui seule civilise les hommes, qui seule les rend meilleurs, c'est-à-dire pieux envers Dieu, justes et charitables envers leurs frères, chastes et humbles à l'égard d'eux-mêmes, est une doctrine *bonne ;* mais elle n'est bonne que parce qu'elle est vraie, elle n'est vraie que parce qu'elle est divine ; et vous avez trouvé la véritable religion et la véritable Église.

Or, quelles sont les sociétés qui depuis dix-huit siècles se sont présentées comme les véritables dépositaires de la doctrine vivifiante? Je vois l'Église romaine, l'arianisme, le mahométisme, le protestantisme; enfin, après toutes les autres, je vois revenir la philosophie.

La main sur la conscience, étaient-ce des ariens, des mahométans, des protestants, des philosophes qui descendaient dans les amphithéâtres de Rome païenne pour cimenter

avec leur sang les fondements de la société moderne, et créer l'ère nouvelle de civilisation qui a fait la gloire et le bonheur du monde? Non ; c'étaient des enfants de l'Église catholique romaine.

Étaient-ce des ariens, des mahométans, des protestants, des philosophes qui peuplèrent les vastes solitudes de la Thébaïde, pour donner au monde ces miraculeux exemples de toutes les vertus et lui apprendre à appliquer à la société, à la famille et à tout le détail de la vie privée les grandes leçons du christianisme? Non; c'étaient des enfants de l'Église catholique romaine.

Étaient-ce des ariens, des mahométans, des protestants, des philosophes qui, au prix de tous les genres de fatigues et de privations, au mépris des tourments et de la mort, s'en allaient arborer chez les nations d'alors l'étendard de la civilisation et de la religion, la croix? Non; c'étaient des enfants de l'Église catholique romaine.

Ariens, mahométans, protestants, philosophes, comment auriez-vous opéré ces merveilles? vous n'étiez pas nés. Tout était fait quand vous êtes venus.

Quand enfin vous êtes arrivés, qu'avez-vous fait? Quelle vérité l'arianisme a-t-il apportée ou conservée? Quel principe social a-t-il proclamé, lui qui niait Jésus-Christ, principe de toute vérité, de tout devoir, par

conséquent de toute société? Quel peuple a-t-il tiré de la barbarie? Quelle partie du globe a-t-il rendue plus morale, plus florissante et plus heureuse? Je vois le monde divisé; je vois la haine, les disputes, les violences reparaitre partout où il passe. Voilà les œuvres de l'arianisme ; sa doctrine n'est donc pas bonne ; elle n'est pas bonne, parce qu'elle n'est pas vraie; elle n'est pas vraie, parce qu'elle n'est pas divine : l'arianisme n'est donc pas la véritable société, la société dépositaire de la charité de Dieu, conservatrice de la *bonne* religion.

Et le mahométisme, quelles sont ses œuvres? Fils d'un Arabe voleur et libertin, il s'avance le sabre d'une main et la coupe de la volupté de l'autre, disant : Crois ou meurs. Et je vois au loin l'incendie des villes depuis les extrémités de l'Asie jusqu'au centre de l'Afrique. Je vois l'homme transformé en machine sous la main de fer d'une aveugle fatalité. Je vois l'esclavage des peuples conquis, l'opprobre de la femme, le mépris des arts et des sciences. Je vois la barbarie avec son ténébreux chaos, et les nations soumises à la doctrine musulmane, subitement arrêtées dans leur marche, devenir comme une pétrification vivante de l'humanité. Voilà les œuvres du mahométisme ; sa doctrine n'est donc pas bonne ; elle n'est pas bonne, parce qu'elle n'est pas vraie; elle n'est pas vraie,

parce qu'elle n'est pas divine : le mahométisme donc n'est pas la véritable société, la société dépositaire de la charité de Dieu et conservatrice de la *bonne* religion.

Réformateurs prétendus du seizième siècle, Luther, Zwingle, Calvin, Henri VIII, vous vous donniez pour réformer l'Eglise romaine, qui elle-même avait réformé et civilisé le monde; vous accusiez d'ignorance et de barbarie celle qui depuis quinze siècles conservait à l'Europe sa supériorité intellectuelle et morale; eh bien! dites-nous, quels abus avez-vous réformés? De quelle vertu nouvelle avez-vous doté la terre? Quelles consolations avez-vous apportées aux misères humaines? Où sont les Sœurs de charité que vous avez envoyées au chevet du moribond, au berceau de l'enfant abandonné, au pauvre couché sur la paille? Quelles vérités nouvelles avez-vous enseignées? Quels principes conservateurs de la société et de la religion avez-vous proclamés? Quelle sanction sacrée avez-vous donnée à la foi? à la foi, base de l'ordre religieux, politique, civil et domestique? Que dis-je, sanctionner la foi! vous l'avez anéantie en déifiant l'orgueil humain et en proclamant l'infaillibilité individuelle.

Et puis quel peuple avez-vous civilisé? Quels sauvages avez-vous retirés du milieu de leurs forêts? Depuis un siècle, des mil-

lions d'Indiens sont courbés sous le joug du protestantisme. Allez voir s'ils ont fait un pas, un seul dans la route de la civilisation. Pour civiliser les peuples il ne suffit pas d'avoir des Bibles à leur donner et des comptoirs pour recueillir le prix de leurs sueurs; il faut avoir les deux choses qui seules civilisent, sur les lèvres *la vérité* et dans les veines *du sang à répandre*. Et de ce sang de *martyr* vous n'en eûtes jamais, et vous n'en avez point encore.

Ainsi, à l'égard des peuples civilisés, division, doute, scepticisme, meurtre, pillage, révolutions; à l'égard des peuples sauvages et barbares, impuissance absolue. Point de bien et beaucoup de mal, voilà les effets de la doctrine protestante. Cette doctrine n'est donc pas bonne ; elle n'est pas bonne, parce qu'elle n'est pas vraie; elle n'est pas vraie, parce qu'elle n'est pas divine : le protestantisme n'est donc pas la société véritable, la société dépositaire de la charité de Dieu et conservatrice de la *bonne* religion.

Parlerons-nous de la philosophie? Nous pourrions nous en dispenser. Ce que nous avons dit de la philosophie ancienne s'applique de tout point à la philosophie moderne. Même chaos d'opinions, mêmes variations, mêmes contradictions, et, comme conséquences, mêmes désordres moraux, mêmes bouleversements politiques, même

mépris de toutes les vérités et de tous les principes qui ont civilisé le monde. Au reste, les philosophes modernes se sont condamnés par leur propre bouche. *La vérité*, disent-ils, *n'est jamais nuisible* : *c'est* répond l'un d'entre eux, *la meilleure preuve que ce que vous dites n'est pas la vérité* [1].

Frappée de stérilité pour toute espèce de bien, qu'a fait la philosophie ? Où est le jeune homme dont elle a purifié les mœurs, corrigé les désordres, le père qu'elle a rendu plus vigilant, plus équitable, l'épouse plus fidèle, le citoyen plus dévoué, le magistrat plus intègre, le négociant plus loyal ? Que dirai-je ? où est la vertu, si petite, si humble qu'elle soit, qu'elle a enseignée, sanctionnée, pratiquée ?

Mais si la philosophie fut impuissante pour le bien, elle est toute-puissante pour le mal. *C'est elle,* disent ses adeptes, *qui a fait tout ce que nous voyons* [1]. Et que voyons-nous ? Le monde ébranlé jusque dans ses fondements, tous les liens de la société politique, civile et domestique brisés, méprisés ; des ruisseaux de sang, des débris et des ruines ; l'homme devenu chair, sans autre vie que celle des sensations animales : voilà les œuvres de la philosophie, car qui, dit philo-

1 J.-J. Rousseau.
2 Condorcet.

sophe dit un homme qui se croît le droit de ne rien croire et la liberté de faire tout ce qu'il veut. Cette doctrine, grosse d'erreurs, de crimes et de bouleversements, n'est donc pas bonne; elle n'est pas bonne, parce qu'elle n'est pas divine : la philosophie n'est donc pas la véritable société, la société dépositaire de la charité de Dieu et conservatrice de la *bonne* religion.

Il est donc vrai, l'Église catholique romaine seule avait civilisé le monde avant la naissance de l'arianisme, du mahométisme, du protestantisme et de la philosophie; elle était donc, avant leur naissance, la seule véritable société, la seule dépositaire de la bonne doctrine, par conséquent de la charité de Dieu et conservatrice de la *bonne* religion.

Et depuis que ces nouvelles venues ont paru sur la terre, a-t-elle cessé sa mission bienfaisante? Hurons, Iroquois, sauvages de tous les genres et de toutes les tribus, qui planta au milieu de vos vastes forêts l'étendard civilisateur? Qui vous apprit à cesser vos horribles festins de chair humaine et vos sacrifices sanglants? Qui vous réunit en corps de nation et vous fit asseoir au vaste banquet de la civilisation? De nos jours, qui encore civilise les peuplades inconnues de l'Océanie, et les restes des sauvages américains, et les Indous, courbés sous le joug d'horribles superstitions, et les Galles, et les

Caffres et les Hottentots? ariens, mahométans, protestants, philosophes, est-ce vous?

Et sans sortir de notre Europe, qui couvre nos royaumes, du nord au midi, de toutes ces institutions dans lesquelles on ne sait ce qu'il faut admirer davantage, ou le bien immense qu'elles opèrent à l'égard de tous les âges, de tous les sexes et des malheureux de tout geure, ou le dévouement héroïque et la gaieté céleste des anges visibles qui, jour et nuit, veillent sur ce ramas dégoûtant de toutes les misères humaines avec une sollicitude plus tendre que la jeune mère sur le berceau de son premier né? Et puis, dans les fléaux qui sont venus naguère décimer l'ancien et le nouveau monde, qui a volé au chevet des malades? Qui a collé son oreille sur leur bouche empestée pour recueillir leur dernier soupir?

Il est donc vrai, depuis l'apparition des prétendues sociétés dépositaires de la vraie religion, la seule Église romaine a continué, elle continue magnifiquement la mission d'amour qu'elle avait commencée avant leur naissance. Sa doctrine n'a donc pas cessé d'être bonne *privativement à toute autre;* mais elle n'est bonne que parce qu'elle est divine. L'Église catholique n'a donc pas cessé d'être l'unique société dépositaire de la charité de Dieu et conservatrice de la *bonne* religion.

Connaissez-vous maintenant la société dépositaire de la vraie religion? Et cependant pour vous la faire distinguer de toutes les sectes menteuses nous n'avons employé qu'une seule preuve, la plus palpable, il est vrai, et par conséquent la plus *populaire;* savoir, *que l'arbre se reconnaît à ses fruits.*

De là découlent trois propositions, résumé de toute démonstration religieuse :

Il y a une religion vraie, ou depuis six mille ans le genre humain est frappé de démence.

La vraie religion se trouve dans le christianisme, ou elle n'est nulle part.

Le christianisme se trouve dans l'Église catholique, ou il n'est nulle part.

CHAPITRE XXIV

Esprit de la Religion.

(SUITE)

Dieu est charité et Dieu a fait l'homme à son image. Si donc Dieu est charité, l'homme est amour; aimer, c'est vivre; ne pas aimer,

c'est mourir[1]. Si aimer l'homme, c'est, pour ainsi dire, tout Dieu, aimer Dieu, c'est tout l'homme. Telle est l'essence de la religion et de la société. Grâce à ce trait de lumière, un des mystères les plus impénétrables pour la philosophie se révèle clairement à nos yeux. Tandis que des volumes entiers suffisent à peine pour contenir les codes des législateurs humains, on comprend très-bien pourquoi le Législateur suprême ne donne à l'homme qu'une seule loi : *Tu aimeras,* lui dit-il, *le Seigneur ton Dieu de tout cœur, et ton prochain comme toi-même. A cela se réduisent toute la loi et les prophètes*, l'Ancien et le Nouveau Testament, le temps et l'éternité.

L'histoire de la religion nous a montré Dieu obéissant exclusivement et toujours à la loi de charité ; voyons par un juste retour cette loi unique imposée à l'homme orientant sa vie, disciplinant toutes ses affections et, selon qu'elle est accomplie ou violée, produisant le bonheur ou le malheur du monde. Avant tout et par-dessus tout est-il dit à l'homme : Tu aimeras Dieu ton créateur, ton rédempteur, ton principe et ta fin ; puis en Dieu et pour Dieu toutes les créatures, toi-même compris. Monarque de la créatien, reçois l'hommage de tes sujets ; profite de leurs services ; mais n'oublie jamais que, si tu es le roi de la terre, tu es le vassal du

1 Qui non diligit manet in morte. I S. Joan., III, 14.

ciel. Tu aimeras Dieu, ton bienfaiteur et ton père, dans toutes ces choses qui te parlent de lui et qu'il a faites pour toi ; tu le respecteras dans toutes les choses qui sont à lui, et non pas à toi. Moyens de perfection pour toi et de gloire pour lui, que jamais dans tes mains les créatures ne deviennent des instruments d'outrages pour lui et d'iniquité pour toi. Comme l'aiguille aimantée gravite incessamment vers le pôle, tu graviteras incessamment vers Dieu, portant le tribut de reconnaissance que tu dois à ton souverain, et ce tribut c'est la création tout entière, ennoblie par ton amour et parlant par tes lèvres.

Cette lumineuse parole donne à l'amour de l'homme pour les créatures des règles certaines. La première des trois concupiscences qui tourmente le cœur humain et qui bouleverse la société, la soif de l'or, est frappée du coup mortel.

Il est une autre concupiscence non moins funeste que la soif de l'or ; c'est la soif du plaisir. A cette nouvelle passion la loi de charité met un frein en disant à l'homme : Réglé sur la volonté de Dieu, ton amour pour toi-même sera plein de sagesse et d'équité. Ce qu'il y a de plus noble en toi sera le premier dépôt de ton amour. Tu aimeras ton âme plus que ton corps ; tu aimeras ton corps comme on aime un serviteur nécessaire,

mais suspect ; tu le respecteras comme un vase d'honneur destiné à l'immortalité ; en un mot, tu aimeras ton corps pour ton âme et l'un et l'autre pour Dieu. Et voilà tous ces ignobles penchants, tous ces vices odieux qui tendent à faire de l'âme l'esclave humiliée du corps et à jeter la perturbation dans la société en y faisant régner le sensualisme, les voilà foudroyés jusque dans leur racine.

Reste à tuer la troisième concupiscence, l'orgueil de la vie, l'égoïsme, cet autre élément de dissolution sociale. D'un seul mot la loi de charité l'immole en disant à l'homme riche ou pauvre, puissant ou faible : Parce que tu dois t'aimer toi-même, tu ne peux pas ne pas aimer l'homme ton semblable et ton frère ; qui donc peut haïr sa propre chair ? L'un et l'autre, images vivantes du même Dieu, vous êtes de plus l'un et l'autre le prolongement du même homme. Le sang qui coule dans tes veines est le sang qui coule dans les siennes. Les combats que tu livres, il les livre ; la couronne que tu attends, il l'attend ; soldats ensemble, ensemble vous devez triompher : le bonheur de l'un comblera le bonheur de l'autre. Pendant la durée de la lutte tu feras pour lui ce que tu veux qu'il fasse pour toi ; car tu l'aimeras comme toi-même.

L'esprit de la religion, la charte du genre humain est donc dans la loi de charité.

Établir, propager, défendre cette loi unique, tel est l'objet de toutes les œuvres de Dieu depuis l'origine des siècles, dans le monde ancien comme dans le monde moderne ; tel aussi, en dernière analyse, l'objet de tous les codes humains ; car tel doit être le but de tous les efforts de l'homme, religieux et social, la fin des sciences, des arts, des lettres, des royaumes et des empires. L'accomplissement de cette loi étant l'impérieuse condition de salut pour l'homme et pour les sociétés, faut-il s'étonner s'il ressort comme conclusion pratique de tout notre enseignement ?

Heureux si, en ramenant tant de fois l'esprit et le cœur des jeunes chrétiens sur ce point fondamental, nous avons pu inspirer à quelques-uns l'inébranlable résolution d'être constamment fidèles à cette loi de la charité, dernier mot de Dieu, de l'homme et du monde.

Ainsi une seule loi, celle de l'*attraction,* qu'on pourrait définir l'*amour mutuel des corps*, régit le monde physique ; et cette unique loi le maintient dans une constante et magnifique harmonie : une seule loi, celle *de la charité,* régit le monde moral ; et cette unique loi, bien comprise et bien observée, suffit pour entretenir parmi tous les hommes et tous les peuples une paix inaltérable et les conduire au double bonheur du temps et

de l'éternité. Si la simplicité dans les moyens et la fécondité dans les résultats sont le cachet incommunicable des œuvres de Dieu, comment ne pas tomber à genoux et ne pas reconnaître dans le silence de l'admiration la divinité du christianisme et la généalogie également divine des sociétés humaines?

Mais la charité est un don. Si le rayon est en l'homme, le foyer est en Dieu. Ce qu'est le sang dans le corps humain, la charité l'est dans le corps social. Pour entretenir la vie il faut que le sang parte du cœur et se porte aux extrémités, et pour se réparer il faut que des extrémités le sang revienne au cœur. S'il veut conserver en lui la charité, l'homme doit se mettre de temps à autre en communication directe, immédiate avec le foyer même de la charité. Ici vient se révéler une merveille plus grande que toutes les autres.

Comme l'arbre de vie au milieu du paradis terrestre, comme le soleil au centre du firmament, l'Eucharistie brille au milieu du monde moral ; et l'Eucharistie est l'amour en personne, l'amour accessible à tous, l'amour éternellement fécond en miracles de transformation et de dévouement. Tous les prodiges de charité sont fils de l'Eucharistie. La preuve en est que partout où l'on cesse de croire ou de participer à ce mystère d'amour la charité s'éteint pour faire place à l'égoïsme. Promenez vos regards sur la mappemonde : excepté

chez les peuples catholiques, et dans les catholiques qui communient, nulle part vous ne trouvez un dévouement réel : plus de prêtres, plus de missionnaires, plus de sœurs de charité. L'homme qui ne communie pas peut bien donner *quelque chose*, mais *se* donner jamais : sa religion ne va pas jusque-là.

Il en est autrement du catholique. Mystérieusement ému après la communion, il se dit : Mon Dieu en personne vient de se donner à moi ; pour son cœur il me demande mon cœur ; pour sa vie, ma vie ; que puis-je lui assurer ? Pour lui, il n'a besoin de rien ; il a cédé ses droits à mes frères, les pauvres, les malades, les pécheurs. Pour eux il me demande mon cœur, il me demande ma vie. Pour payer son amour je n'ai que cela, et c'est bien peu ; mais il s'en contente, et le catholique ravi à lui-même se donne. Et voilà, suivant que Dieu le demande, un missionnaire, un martyr, une servante des pauvres, toute une vie de dévouement.

Le feu qui a consumé l'holocauste vient-il à se ralentir, le catholique sait le rallumer au foyer de l'amour ; il revient à la table sacrée. C'est, comme nous l'avons dit, le sang qui des extrémités retourne au cœur, d'où il était parti, pour en repartir encore réchauffé, purifié, et faire circuler dans tous les membres la chaleur et la vie.

Ce simple aperçu élève tout à coup le

précepte de la communion à la hauteur d'une loi sociale, aussi nécessaire aux nations civilisées que le cœur est nécessaire au sang, la source au fleuve, le foyer lumineux au rayon qui en émane. Un illustre protestant, lord Fitz Williams, a démontré cette vérité fondamentale avec la plus remarquable supériorité de logique : voici une courte analyse de ses déductions.

Ce n'est pas seulement aux individus et en vue du salut éternel que le Rédempteur du genre humain a dit : *Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous ;* ses paroles s'adressent aux sociétés, et leur révèlent la loi nécessaire de leur existence et de leur perfection. En effet, *la vertu, la justice, la morale sont les seules bases solides des gouvernements.*

Or, *il est impossible d'établir la vertu, la justice, la morale sur des fondements tant soit peu solides sans le tribunal de la pénitence*, parce que ce tribunal, le plus redoutable de tous les tribunaux, est le seul qui s'empare de la conscience et par conséquent la dirige d'une manière réellement efficace.

Mais *il est impossible d'établir le tribunal de la pénitence sans la croyance à l'Eucharistie, sans l'obligation de la recevoir*, parce que si vous ôtez cette croyance la

communion perd toute sa valeur, et si vous supprimez cette obligation l'Eucharistie est abandonnée.

Si dans une société personne ne s'écartait jamais ni de cette croyance ni de cette obligation, la question ne serait pas : quel est le meilleur des gouvernements ? mais plutôt : dans un tel gouvernement quel besoin y a-t-il d'autres lois ? Peut-être que toutes les lois humaines y seraient aussi superflues qu'elles sont impuissantes partout où le dogme de l'Eucharistie ne leur sert pas de fondement. L'histoire des nations modernes est la preuve de ce que j'avance[1].

La loi divine de la communion existe ; mais l'accomplissement de cette loi sera-t-il laissé à l'arbitraire de chacun ? Qui ne voit que ce serait rendre le commandement illusoire ; car les passions, qu'il contrarie, trouveront toujours mille prétextes pour se dispenser de le remplir.

Dans sa maternelle sollicitude, l'Église catholique a donc fixé une époque pour l'accomplissement du précepte divin. Afin de consacrer les mystérieuses harmonies de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, c'est au moment précis où, sous l'influence du printemps, tout se renouvelle dans la nature qu'elle veut que, sous l'influence de l'Eucha-

1 Lettres d'Atticus.

ristie, tout se renouvelle dans le monde moral. Ainsi les nations rajeunies par le pain de vie, par ce pain qui conserve les sociétés en produisant le double miracle de la *force* et de la *virginité*, peuvent continuer d'une manière digne de Dieu et digne d'elles-mêmes leur marche ascendante vers le règne absolu de l'amour dans l'éternité.

En trois mots : La *Charité* comme loi, le *Décalogue* comme commentaire, l'*Eucharistie* comme moyen, voilà le résumé de toute la législation divine et la seule base solide des sociétés humaines.

CHAPITRE XXV

La Religion dans l'éternité.

L'Eucharistie est le paradis de la terre. La communion est un mystère qui s'accomplit sur les frontières du temps et de l'éternité ; quand il est à la Table sainte, le chrétien se trouve sous le vestibule de l'éternelle Jérusalem. Que les voiles eucharistiques viennent à tomber, et il est face à face devant Dieu : son bonheur est complet. Un jour ces

voiles tomberont : que verrons-nous alors, que serons-nous? Il nous reste à le dire.

Après avoir parcouru les soixante siècles qui nous séparent de la naissance de l'homme, après avoir suivi ce fleuve majestueux de la religion, qui, descendant des hauteurs des cieux porte par toute la terre la fraîcheur, la fécondité et la vie, après l'avoir vu, par la pensée, traversant tous les âges futurs, nous arrivons au seuil de l'éternité. Là s'arrête le temps; là finit tout ce qui est du temps : en sera-t-il de même de la religion? non ; elle subsistera quand les siècles ne seront plus.

D'une part, les rapports dont elle est l'expression sont immuables comme la nature de Dieu et de l'homme, sur laquelle ils sont fondés. Un lien sacré existera entre Dieu et l'homme tant qu'il sera vrai que Dieu est le Créateur et le Père de l'homme, et l'homme la créature et l'enfant de Dieu. Or, cela sera vrai aux siècles des siècles et au-delà, *in æternum et ultra*. D'autre part, l'œuvre de la religion n'est pas complète dans les bornes du temps. Que veut cette religion d'amour en civilisant les peuples, en les formant à la vertu, en soulageant leurs besoins? elle veut réparer peu à peu, à l'égard de toutes les générations destinées à passer sur la terre, les suites funestes du péché. Elle veut rétablir autant qu'il est en elle le règne de la

grande, de l'unique Loi dont l'empire fit le bonheur des jours de la primitive innocence, et dont la violation inonde la terre de torrents de crimes et de torrents de larmes. Cette restauration de la loi de charité, cette réhabilitation du genre humain n'est et ne peut être que commencée sur la terre, lieu de combats et d'épreuves. La perfection, c'est-à-dire le règne tranquille de l'ordre, est réservée pour l'éternité.

Lors donc que le temps finira, l'ordre religieux et social, les distinctions de nations et de familles, les lois, les menaces et les promesses, les prescriptions de la pénitence, les fêtes, les sacrements, en un mot tout le système de l'univers, qui n'avait été organisé que pour établir, développer, protéger la charité pendant la durée de l'épreuve, s'évanouira à l'aurore de l'éternité. Les plus nobles vertus, la foi même et l'espérance resteront sur le seuil de l'immortel séjour : la charité seule le franchira.

La raison de ce glorieux privilége est que la charité est tout, l'âme des vertus et comme l'essence des choses : les premières ont en elle leur mérite, et les secondes leur raison d'être. Ainsi nous avons vu que, du côté de Dieu, l'amour est tout, puisque créer, conserver, racheter et glorifier, c'est aimer ; de même, du côté de l'homme, répondre à l'amour de Dieu en pratiquant la vertu, c'est

aimer. En effet, toutes les vraies vertus ne sont que la charité elle-même se manifestant de différentes manières.

Écoutons l'admirable saint Augustin définissant toutes les vertus par l'amour. « Si la vertu, dit-il, nous conduit à la vie bienheureuse, j'affirme que la vertu n'est pas autre chose que l'amour de Dieu. Je n'hésite pas à définir la foi, l'amour qui croit; l'espérance, l'amour qui attend; la prudence, l'amour qui discerne; la justice, l'amour qui rend à chacun ce qui lui appartient; l'humilité, l'amour qui s'abaisse; l'obéissance, l'amour qui se soumet; la force, l'amour qui combat; ainsi des autres [1]. »

De là vient que le Souverain Juge établira son éternelle sentence sur la fidélité ou l'infidélité à la loi de charité; en sorte que la Cité bienheureuse ne comptera que trois sortes d'habitants : Dieu, la charité par essence; l'ange et l'homme, devenus charité. Ainsi se vérifieront et la parole de l'Écriture : *Dieu est charité, et Dieu a fait*

1 Quod si virtus ad beatam vitam nos ducit, nihil omnino esse virtutem affirmaverim, nisi summum amorem Dei... Sic etiam definiri non dubitem, ut temperantia sit amor integrum se præbens ei quod amatur; fortitudo, amor facile tolerans omnia propter quod amatur, etc., etc., *De Morib. Eccl. Cath.*, cxv, n. 25, edit. novis.; id. *Enarrat. in Ps.* xxxi, n. 5, 6, et passim; id. saint François de Sales, *Esprit*, part. VII, sect. XXI; id. saint Thomas, II, art. 2, 9, XXIII, art. 6, 7, 8, etc.

l'homme à son image, et l'appel mystérieux que Dieu et l'humanité s'adressent continuellement depuis le commencement du monde, *l'Esprit et l'épouse disent : Viens* [1]. Cet appel est le dernier mot de toutes choses, comme il est le mot final des derniers des livres inspirés. Quand pour la dernière fois l'épouse aura dit : Je viens, tout sera fini.

A ce moment solennel sont révélées dans tout l'éclat de leur lumière, aux anges et aux hommes assemblés, et la sublime unité du plan divin et la simplicité non moins sublime de la philosophie de l'histoire. Semblable à l'édifice débarrassé de son échafaudage, la charité, dégagée de tout ce qui était fait pour elle, mais qui n'était pas elle, apparaîtra comme l'unique loi du monde, l'âme des vertus, le centre des évènements, comme la reine auguste dont les siècles et les empires ont été les tributaires et qui, survivant seule aux ruines du temps, entrera triomphante dans la glorieuse Cité, pour y développer éternellement, sans obstacle et sans rival, son règne commencé dès l'origine du monde et laborieusement continué à travers les siècles.

Appuyés sur l'autorité de la foi et sur les enseignements des Pères, essayons de bé-

1 Spiritus et sponsa dicunt : Veni... etiam venio cito. *Apoc., c. ultim*, v. 17 et 20.

gayer quelques mots sur cette éternité bienheureuse, dernier bienfait de la religion, ineffable récompense de nos courtes souffrances et de nos légers travaux, couronnement brillant de l'œuvre de la rédemption, délicieuse explication de toutes les énigmes de la vie, repos éternel dans l'ordre troublé par le péché, rétabli par la grâce et consommé dans la gloire.

La charité étant essentiellement expansive, elle se répandra sur les élus en torrents d'immortalité, en torrents de lumière, en torrents de voluptés; elle se répandra sans autre limite que la mesure des êtres destinés à la recevoir. Or, les êtres sortis victorieux de l'épreuve du temps n'offriront aucun obstacle à son action. Cette action incessante, éternelle consistera à continuer, en les élevant à leur plus haute puissance, les trois bienfaits commencés dans le temps : la création, la conservation et la rédemption, réunis alors dans un seul, la glorification.

Glorification de Dieu créateur, conservateur et rédempteur, connu et aimé comme tel ;

Glorification des créatures, restaurées, embellies et immortalisées [1] ;

Glorification de l'homme perfectionné dans

1 Resurrexit in Christo mundus, resurrexit in eo cœlum, resurrexit in eo terra. Erit enim cœlum novum et terra nova. S. Ambr., *Lib. de Resurrect.*

son corps et dans son âme, dans chaque organe de son corps et dans chaque faculté de son âme.

Toutes ces choses s'accompliront par l'amour. Air, feu, lumière, l'amour pénétrera tout, embellira tout, s'assimilera tout, transformera tout, au point de nous *rendre semblables à Dieu et participants de sa nature*[1]; ce n'est pas assez, au point de *nous consommer en un avec Dieu*, sans altérer toutefois la distinction des êtres.

Or, l'amour c'est la vie. Le ciel, où l'amour régnera dans toute la plénitude de sa puissance, sera donc un océan de vie, la vie dans son acception la plus élevée, vie des créatures et vie de l'homme, vie du corps et des sens, vie de l'âme, de l'intelligence et du cœur, vie avec toutes les jouissances qui lui donnent du prix, avec la pleine sécurité qui fait le charme des jouissances, vie près de laquelle toutes les vies d'ici-bas ne sont qu'une *mors vitalis*, comme dit saint Augustin.

Aimer pour vivre et vivre pour aimer ; si c'est là tout l'homme, le ciel est donc pour l'homme le bonheur complet. De plus, chose trop peu remarquée, quoique fort remarquable, le ciel doit être, et il est réellement l'unique désir de l'homme ici-bas, et cela

1 Joan., XVII, 23.

depuis l'origine du monde. Après comme avant sa chute, que fait-il en effet sur cette terre d'exil? Il fait aujourd'hui ce qu'il faisait hier, ce qu'il fera demain, une seule chose : créé pour le bonheur, il gravite incessamment, irrésistiblement vers sa fin, comme l'aiguille aimantée vers le pôle, comme tout dans la nature vers son centre. Depuis le berceau jusqu'à la tombe, cet être malheureux cherche sa délivrance du mal; ce roi détrôné cherche son trône; ce *dieu tombé se souvient des cieux*, et, poussé par une force irrésistible, il s'en va demandant le ciel, c'est-à-dire le bonheur, à tout ce qu'il rencontre.

Priez-le de vous dire le dernier mot de ses labeurs, de ses soucis, de ses agitations, de ses sacrifices, de ses vertus, de ses crimes même; toujours et partout il vous répondra : le bonheur, c'est-à-dire le ciel. Depuis six mille ans qu'il respire sur le globe, rien n'a pu arrêter ou ralentir ce mouvement impétueux qui le pousse vers le bonheur, c'est-à-dire toujours vers le ciel. Au contraire, plus il vieillit, plus son ardeur devient dévorante; car plus il s'éloigne en se corrompant du véritable ciel, plus il redouble d'efforts pour trouver le ciel imaginaire que ses passions ont rêvé. Pourquoi ces montagnes de ruines dont il a jonché la terre, surtout depuis quatre siècles? Pourquoi ces boule-

versements inouis, ces révolutions sans cesse renaissantes qui n'aboutissent qu'à d'amères déceptions sans lasser jamais son opiniâtre désir de bonheur? Quel est le dernier mot de toutes ces choses? Le bonheur, le ciel, que l'homme mendie à tout ce qu'il suppose capable de le lui donner.

Désirs légitimes, mais efforts superflus! S'il désire le ciel, il le désire mal, ou plutôt il met le ciel là où il n'est pas; et c'est là une terrible suite de sa dégradation. On dirait un grand enfant qui, placé sur le bord d'un lac tranquille, aperçoit tout à coup dans le miroir des eaux l'image de la lune. Il la prend pour l'astre lui-même, et dans son erreur il se précipite dans le lac, et l'image se brise, et plus il s'agite pour la saisir, moins il l'atteint; et tout ce qu'il retire de ses pénibles efforts, c'est la fatigue, le désespoir, la mort au milieu des flots. Grand enfant, lève donc la tête, et ne cherche pas à tes pieds ce qui est au-dessus de toi; ce que tu poursuis n'est que l'image du bonheur. De tes yeux mouillés de larmes, une fois du moins regarde le ciel, la patrie du bonheur véritable. De sa main maternelle, la religion va essayer de soulever un coin du voile qui en cache les éblouissantes splendeurs et les ineffables délices.

CHAPITRE XXVI

La Religion dans l'éternité.

(*Suite.*)

Comme l'eau, le feu, l'air, l'élément dans lequel vivent les êtres leur communique ses propriétés; ainsi l'immense océan d'amour et de lumière, cet élément divin dans lequel vivront les élus, produira dans toutes les parties de leur être des merveilles que l'homme ici-bas ne saurait comprendre, mais qui satisferont et au-delà tous nos désirs, tous nos rêves de bonheur, si étendus et si brillants qu'ils soient.

Le fer plongé dans la fournaise prend les qualités du feu, ainsi le corps de l'homme, plongé dans le foyer de l'amour divin, prendra des qualités divines. De corruptible, il deviendra spirituel; maintenant affaiblis ou malades, ses sens et ses organes acquerront alors un degré de vigueur, de beauté, d'agilité, de vitalité sans comparaison dans la nature : quelle indicible félicité! Jugeons-en par ce que nous faisons tous pour conserver ces biens si imparfaits ici-bas, ou pour les

recouvrer lorsque nous les avons perdus. Il faudrait écrire, depuis la première page jusqu'à la dernière, l'histoire du genre humain si on voulait raconter tout ce que l'homme fait pour son corps. Que de voyages entrepris, que de privations supportées, de fleuves de sang répandus, de montagnes d'or et d'argent sacrifiées, de vies consumées pour la santé, la beauté, la vie !

Mais il est pour le corps un bien que l'homme désire, aujourd'hui surtout, avec une inconcevable ardeur, c'est l'agilité : il ne veut plus de distance. Le poids de la matière le gêne; à tout prix il veut s'en affranchir. Et son génie est mis à contribution, et d'étonnantes merveilles couronnent ses efforts, et la vapeur lui prête sa force toute-puissante, et l'électricité sa rapidité fabuleuse, et le fer sa solidité, et les montagnes s'abaissent devant lui, et, plus rapide que l'oiseau, il franchit en un clin d'œil des espaces immenses. Il aspire à faire le tour du monde avec la promptitude de la pensée, et les succès qu'il a obtenus et ceux qu'il rêve encore lui procurent une incroyable jouissance. Eh bien ! le ciel est le complément de ce désir d'agilité qui nous tourmente. Devenus *spirituels*, nos corps ne seront plus un obstacle à l'activité de l'âme, qui les transportera partout où elle voudra avec une facilité et une promptitude merveilleuses.

Pour son corps, l'homme désire aussi la vie. Oh ! s'il pouvait espérer l'immortalité, que ne ferait-il pas pour se la procurer ? Demandez-le à l'empressement extrême qu'il apporte à prolonger ses jours et à la crainte excessive qu'il a de mourir. Voyez comme il lutte contre la maladie, comme il se débat contre la mort. La mesure des efforts qu'il fait pour s'y soustraire est la mesure de son amour pour la vie. Eh bien ! le ciel est le complément de ce désir le plus indestructible et le plus impérieux du cœur humain.

La beauté, la santé, l'agilité, la vie, tels sont les grands biens que l'homme désire pour son corps, qu'il poursuit, qu'il recherche, qu'il achète à tout prix. La religion le conduit à les posséder, elle les lui donne dans le ciel.

Si notre corps, *réformé* sur le modèle même du corps glorieux du nouvel Adam, deviendra si beau, si lumineux qu'il ne le cédera pas au soleil en beauté et en éclat, comment dire la perfection à laquelle sera élevée, au contact de l'amour éternel, notre âme et chacune de ses facultés ? Ici encore la satisfaction surabondante de tous nos plus chers, de nos plus vastes désirs.

Pour son esprit, l'homme désire connaître. Le voyez-vous entreprenant de longs voyages, traversant les mers, gravissant les montagnes dont la cime se perd dans les nues,

descendant jusque dans les entrailles de la terre, se consumant dans des veilles prolongées, s'usant avant le temps ! Pourquoi ? pour connaître quelque vérité de plus ; et puis, heureux et fier lorsqu'il a entrevu à travers un voile épais quelqu'une des beautés du monde spirituel, chantant son bonheur sur tous les tons et le publiant partout.

Cependant qu'est-ce que cette vérité ? qu'est-ce que cette beauté ? que sont toutes les vérités que nous pouvons découvrir ici-bas, toutes les créatures où nous pensons voir des beautés si ravissantes ? Des vestiges du Créateur, dit saint Thomas, *vestigia Creatoris.*

Si donc les seules impressions de vos pieds, marqués comme sur le sable, ont une beauté qui anime tous les courages, un éclat qui excite toutes les passions, des charmes qui enchaînent tous les esprits, des attraits qui captivent tous les cœurs et qui bouleversent le monde entier, qui peut concevoir ce que c'est de voir votre face, ô source intarissable de beautés [1] !

Eh bien ! le ciel, c'est la satisfaction pleine, entière, éternelle, de ce désir insatiable de voir ce qui est beau. Là nous verrons la Beauté source de toutes beautés ;

Valde mirabilis es, Domine ; facies tua plena gratiarum. P. D'ARGENTAN, *Grandeurs de Dieu.*

nous la verrons sans milieu, non pas dans un miroir; mais face à face et sans voile; nous la verrons en elle-même et dans le secret de tous les événements. Admis aux conseils de Dieu, nous saurons pourquoi le monde a été créé; nous verrons couler devant nos yeux ce fleuve du temps qui réjouit la cité du Très-Haut, en montrant dans chacun de ses flots un de ces événements innombrables qui composent les annales du monde et dont notre esprit essaya tant de fois de pénétrer le mystère. Nous connaîtrons la cause de toutes ces révolutions du globe qui étonnent la science en la défiant. Nous verrons les ressorts secrets par lesquels la Providence a dirigé toutes choses à ses fins; et dans les transports d'une admiration toujours nouvelle nous nous écrierons : *Seigneur, vous êtes admirable dans vos œuvres; vous avez tout fait avec nombre, poids et mesure* [1]. Qu'en pensez-vous, hommes de la science; le ciel sera-t-il un séjour ennuyeux? Mais si vous vous épuisez pour l'ombre, d'où vient que vous ne faites rien pour la réalité?

Qu'est-ce que l'homme désire pour son cœur? Aimer et être aimé. Qui dira ce qu'il fait pour contenter cet impérieux besoin de son être! Rien ne lui coûte pour être aimé :

1 Sap, XI, 21.

veilles, sacrifices, travaux, dangers, privations, la vie même, tout lui paraît doux, pourvu qu'il soit aimé. Il offre son amour à tout ce qui se présente, à l'or, à l'argent, aux honneurs, à ses semblables, aux animaux même. Il est heureux quand on veut bien l'accepter et lui rendre cœur pour cœur. Eh bien! le ciel est le complément, la satisfaction pleine, entière, éternelle de ce désir. Là nous aimerons la Beauté, le Bien infini, océan de toute beauté, source éternelle de tout bien, et en lui toutes les beautés et tous les biens créés.

Et puis, ce qui fait surtout le charme de de l'amitié est cette secrète sympathie, cette liaison des âmes, magie merveilleuse qui produit entre certains cœurs un attrait si puissant qu'ils semblent faire effort pour se détacher de leur place et aller se joindre l'un à l'autre. Mais qu'est-ce en comparaison de la sympathie qui lie Dieu avec l'âme et une âme avec son Dieu? Elle est si grande du côté de Dieu que c'est le désir de se joindre à elle qui l'a attiré du ciel sur la terre.

Elle est si forte du côté de l'âme qu'il lui est impossible d'être contente ni heureuse si elle n'est unie avec Dieu. Or, dans le ciel cette sympathie sera si puissante et si délicieuse qu'elle ira pour ainsi dire jusqu'à nous transformer en Dieu; en sorte que nous

serons, suivant l'expression de l'apôtre saint Jean. *consommés en lui, semblables en lui*[1]. Consommés en Dieu, semblables à Dieu, concevez-vous un pareil bonheur? Qu'en pensez-vous, hommes qui brûlez d'amour, le ciel sera-t-il un séjour ennuyeux? Mais si vous vous épuisez pour l'ombre, d'où vient que vous ne faites rien pour la réalité ?

Cherchez encore quels sont les autres désirs de l'homme. La gloire, la puissance. Pour parvenir à la gloire, tous les chemins, quelque difficiles qu'ils soient, lui sont bons. Demandez au savant qui se consume dans de pénibles labeurs, au soldat qui va verser son sang sur le champ de bataille, à l'ambitieux qui veille nuit et jour pour saisir le moment de la fortune : Que cherchez-vous? Tous vous répondront : La gloire, la gloire! Sans elle la vie ne nous est rien. Eh bien! quelle gloire dans le ciel! Être connu, estimé, aimé de Dieu même, des anges et des saints [2]. Sur la tête des martyrs, des docteurs et des vierges je vois briller une auréole immortelle, différente suivant les degrés du mérite et la distinction des vertus [3], et sur la tête de tous les saints une couronne éblouissante qui ne sera pour personne un

1 Johan., XVII, 23.
2 Clara cum laude notitia.
3 S. Thomas, p. II, q. XCVI.

sujet de jalousie et qui fera la gloire de ceux dont elle ornera le front immortel.

Et la puissance ! Impossible de dire avec quelle ardenr, dans ce siècle surtout, l'homme la désire. Interrogez les ruines, les fleuves de sang, les bouleversements dont nous sommes les témoins et les victimes, une voix en sortira pour vous dire : Voilà ce que l'homme fait pour arriver au pouvoir. L'histoire est pleine d'exemples qui montrent à quelles extrémités se porte la passion de dominer. On sait que Jules César avait souvent dans la bouche ce vers d'Euripide : Si jamais on peut fausser son serment, il faut que ce soit pour régner; dans tout le reste comportez-vous en homme de bien. Agrippine, mère de Néron, ayant consulté les augures sur la destinée de son fils, en reçut, dit-on, cette réponse : Votre fils sera empereur ; mais il fera mourir sa mère. N'importe, s'écrie-t-elle avec transport ; qu'il m'ôte la vie, pourvu qu'il règne.

Or, le ciel est la satisfaction complète et éternelle de ce désir de régner qui tourmente le cœur de l'homme. Associés au monarque des mondes et des siècles, les saints seront rois dans toute l'étendue du mot. Ce que le Tout-Puissant peut par lui-même, ils le pourront par lui ; ils régneront sur leurs ennemis à jamais vaincus, le démon et ses anges, les méchants et leurs propres passions, en-

fin sur tout ce qui existera. Domination, indépendance, honneurs, richesses, plaisirs, sceptre, couronne, tout ce qui est l'apanage de la royauté sera leur apanage, et cela sans contestation, sans crainte et sans limites.

Ainsi, ce qu'est la lumière à l'aveugle qui l'a entrevue et qui brûle de la voir dans tout son éclat, le Ciel l'est à l'homme; ce qu'est la santé au malade qui souffre de cruelles douleurs, le Ciel l'est à l'homme; ce qu'est la paix au malheureux qui, toute sa vie exposé à des embûches, a dû rester nuit et jour les armes à la main et vivre dans de continuelles alarmes, le Ciel l'est à l'homme; ce qu'est à un roi déchu le retour sur son trône, le Ciel l'est à l'homme; ce qu'est à un voyageur brûlé par la soif une source fraîche et limpide, le Ciel l'est à l'homme; ce qu'est à l'exilé le retour dans sa patrie, au sein d'une famille bien-aimée, le Ciel l'est à l'homme; enfin, ce qu'est à l'homme dévoré de désirs insatiables et toujours renaissants, à l'homme brisé de travaux et de douleurs, à l'homme condamné aux pleurs, aux infirmités, à la mort, exposé à des supplices éternels, la jouissance pleine, assurée, parfaite de tous les biens, le repos et l'immortalité du bonheur et de la gloire, le Ciel l'est pour le genre humain, et bien plus encore. Puisse le tableau si imparfait que nous tra-

çons de cette réhabilitation complète de notre nature et de toutes choses exciter dans les âmes le désir efficace d'y participer un jour, nous faire redire à tous le mot du grand Apôtre : Non, *toutes les peines. tous les sacrificices de la vie ne méritent pas d'entrer en comparaison avec le poids immense de gloire qui nous attend dans les cieux*[1] !

Ajoutons que, pour conduire l'homme à cette félicité sans mélange et sans fin, la Religion ne lui demande que la permission de le rendre heureux sur la terre. Tel est en deux mots le résumé de cet ouvrage et de tout le christianisme dans le temps et dans l'éternité.

1 Rom., VIII, 18.

QUELQUES MOTS

SUR CETTE INTRODUCTION

A L'ÉTUDE

DE LA RELIGION

Suivre la religion dans sa lettre, dans son esprit, dans son histoire, dans son dogme, dans sa morale. dans son culte, dans ses moyens et dans son but, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours et dans l'éternité, tel est le plan que nous avons esquissé dans cette introduction et développé dans les huit volumes du Cathéchisme de Persévérance.

Cette méthode présente, ce nous semble, plusieurs avantages.

1° *Conforme à l'ordre providentiel d'enseignement, elle rend l'étude agréable et facile en mettant la religion dans tout ce qu'elle a de plus convaincant et de plus aimable à la portée des plus faibles intelligences.*

L'histoire est l'enseignement des faits. Or, toute la religion repose sur des faits; disons mieux, la religion tout entière est un fait étendu comme les siècles, immense comme le monde, durable comme l'éternité. L'enseignement de la religion doit donc être historique.

De cet enseignement tout historique nous ne tirons pas seulement l'avantage d'être compris des jeunes chrétiens. mais encore celui de former leur cœur à la vertu en leur faisant faire connaissance avec leurs modèles et leurs pères dans la foi, les Patriarches, et les Prophètes, les Martyrs et les principaux Saints de tous les âges. Est-il un meilleur moyen de nourrir leur tendre imagination d'images gracieuses et pures, leur mémoire de souvenirs salutaires, et de leur tracer sûrement la route de la vie? N'est-ce pas leur faciliter l'intelligence des livres de piété et des instructions pastorales, où l'on parle nécessairement des grands personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament ou de l'histoire de l'Eglise à des gens qui souvent les connaissent moins que les héros de l'antiquité profane ou les divinités de la Fable?

De là naît un autre avantage, remède efficace au *naturalisme* de notre siècle. En effet, cet enseignement montre aux moins clairvoyants la place importante qu'occupent dans le plan de la rédemption, par consé-

quent du bonheur même temporel de l'univers, les institutions catholiques, si peu connues, le sacerdoce aujourd'hui si dédaigné; les Saints, qu'on ose accuser de folie, et surtout ces Ordres religieux dont l'utilité si incontestable est néanmoins aveuglément contestée par les hommes d'argent, qui ne connaissent d'autres lois que celle de la mécanique, d'autre vie que celle du comptoir, d'autres associations industrielles et mercantiles.

2° Cette méthode *dispense du secours laborieux et souvent inutile du raisonnement* [1].

Comme le meilleur moyen de prouver le mouvement c'est de marcher, ainsi *le meilleur syllogisme en faveur du christianisme c'est de le montrer tel qu'il est.* A quel homme de bon sens vint-il jamais dans l'idée de prouver la solidité des pyramides? Ces masses imposantes se soutenant immobiles depuis des milliers de siècles, voilà la preuve de leur solidité. De même nous ne disons pas : Nous venons prouver que le

1 On nous rendra assez justice pour croire que nous ne condamnons pas le raisonnement et la méthode de discussion dans l'enseignement de la religion; mais nous croyons que la méthode d'exposition indiquée par saint Augustin est préférable. Tel est aussi l'avis de Tertullien, de saint Cyprien, de saint François de Sales; voyez son *Esprit*, sect. XVI, 3e part., c. I, p. 169.

christianisme est divin, social, bienfaisant ; que son dogme est sublime, sa morale aimable et pure, son culte magnifique et touchant; nous nous contentons de dire : Regardez.

Quand du haut de la montagne solitaire, durant le calme parfait d'une belle nuit d'été, vous voyez la reine des astres s'avancer majestueusement sur l'horizon pour prendre possession de son empire, étincelant de myriades d'étoiles, demandez-vous des syllogismes pour croire à la magnificence des cieux? ne vous écriez-vous pas transporté d'admiration : *Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament révèle l'ouvrage de ses mains* [1]?

De même lorsque l'œil de l'esprit, embrassant l'immense horizon des âges, contemple le magnifique édifice du christianisme, commencé à l'origine du monde, développant peu à peu ses gigantesques proportions, traversant immuable soixante siècles de tempêtes, survivant à la ruine de toutes les institutions humaines, triomphant avec une égale facilité des passions des peuples, des persécutions des rois et de la rage de l'enfer, comment ne pas s'écrier : *Le doigt de Dieu est là* [2]!

1 Psal. XVIII, 1.
2 Exod., VIII, 19.

Lorsqu'on voit toutes les parties de ce grand Tout si parfaitement liées les unes aux autres que toutes et chacune en particulier sont nécessaires à l'harmonie générale; lorsqu'on voit cette religion toujours jeune malgré son grand âge, toujours en avant de la raison et de ses progrès, malgré sa miraculeuse immobilité; lorsqu'on réfléchit à ce fait immense, toujours ancien et toujours nouveau, qui rend compte de tout et sans lequel on ne saurait rendre compte de rien; en un mot, lorsqu'on voit le christianisme dans son majestueux ensemble, comment ne pas s'écrier : *Chef-d'œuvre du Tout-Puissant! merveille inexplicable à la raison!* [1]

A quoi bon, après cela, l'art mesquin du syllogisme pour prouver sa divinité? Il serait bien à plaindre celui qui à la vue du ciel ne confesserait pas l'existence de Dieu; plus à plaindre serait celui qui à la vue du christianisme dans la magnificence de son histoire et de ses bienfaits ne tomberait pas à genoux et n'adorerait pas dans l'anéantissement de l'admiration et de l'amour.

Disons, avec un Père de l'Eglise, que la religion est une grande princesse, fille du ciel, toute rayonnante de clartés immortelles et à qui il ne convient pas de venir se mesurer en champ clos avec l'erreur, ignoble

1 Psal. CXVII.

produit de l'enfer ou des faiblesses humaines. C'est assez qu'elle se montre dans tout l'éclat de sa majesté; sa victoire est dans sa présence. Ajoutons avec un autre : « Sachons-le bien, discuter sur la vérité d'une religion que nous voyons confirmée par la déposition sanglante d'un si grand nombre de témoins est une chose fort périlleuse. Oui, il est fort périlleux, après les oracles des prophètes, après le témoignage des apôtres, après les tourments des martyrs, de venir discuter la foi des siècles, comme si elle était née d'hier [1]. »

Du reste l'exposé complet de la religion renferme tous les raisonnements les plus concluants en faveur du christianisme puisqu'il établit d'une manière péremptoire la vérité de ces trois propositions, abrégé de toute démonstration religieuse :

1° Il y a une religion vraie, ou depuis six mille ans tous les hommes sont fous;

2° Cette religion se trouve dans le christianisme, ou elle n'est nulle part;

3° Le Christianisme se trouve dans l'Église catholique, ou il n'est nulle part.

Si cette méthode large dispense de toutes

1 Noverimus quia non sine magno discrimine de religionis veritate disputamus, quam tantorum sanguine confirmatam videmus. Magni periculi res si, post prophetarum oracula, post apostolorum testimonia, post martyrum vulnera, veterem fidem quasi novellam discutere præsumas. S. Max., *Serm. de SS. Martyr.*

les preuves particulières, elle rend aussi vaines et ridicules toutes les objections : avantage inestimable, mais exclusif de l'exposition complète du christianisme.

Etalez sur une table au yeux d'un ignorant tous les rouages qui composent le mouvement d'une montre; sur chaque pièce il pourra vous faire des questions et des difficultés sans fin. Il croira y voir mille défauts de précision et d'harmonie ; il en viendra peut-être jusqu'à nier la possibilité du mouvement. Dans tous les cas, les pièces restant éparses, jamais il n'en comprendra les rapports. Essayerez-vous de le convaincre par le raisonnement ? Vous voilà réduit à vous perdre, sur chaque partie, en explications et en démonstrations dont l'unique effet sera peut-être de vous fatiguer inutilement, d'embrouiller de plus en plus les idées de votre adversaire et de le confirmer dans ses fausses opinions.

Mais que l'horloger, sans entrer dans aucun détail, reprenne ces différentes pièces, les remette chacune en son lieu et compose un mouvement parfaitement régulier, que deviennent les objections? que deviennent les doutes ?

De même, quand le christianisme nous a été montré tel qu'il est dans ses magnifiques harmonies, que deviennent les *comment* et les *pourquoi* de l'incrédulité ?

3° *Cette méthode est le meilleur remède aux grandes maladies de notre époque : l'indifférence, l'ignorance, le rationalisme* et *l'éclectisme anti chrétien.*

L'indifférence est fille du doute, et le doute est fils du libre penser. De ce libre penser la Renaissance fut la mère dans l'Europe moderne, Luther le parrain [1], les missionnaires les plus ardents Voltaire et son école, la victime notre siècle, les effets tous les maux que nous souffrons, sans compter ceux qui nous attendent.

Attaqué sur tous les points et sur tous les points resté maître du champ de bataille, le christianisme reçoit depuis quelques années l'hommage intellectuel d'un assez grand nombre de vaincus. Le cœur seul demeure indifférent : il refuse de se soumettre parce qu'il craint le noble vainqueur, et il le craint parce qu'il ne le connaît pas. Et voilà que nous le montrons tel qu'il est, l'ami des cœurs, le roi de l'amour ; disant de sa part aux cœurs rebelles : *Beaucoup de péchés vous seront pardonnés si vous aimez beaucoup ;* et aux cœurs malades, aux cœurs brisés, aux cœurs victimes de cruelles déceptions, hélas ! et le nombre en est grand : *Venez à moi, vous tous qui gémissez dans la peine et le*

[1] *Ego peperi ovum,* disait Érasme, *Lutherus exclusit,* c'est moi qui ai pondu l'œuf, Luther l'a fait éclore.

travail, et je vous soulagerai ; vivez sous ma loi, et vous trouverez la joie et le repos.

Quant à l'ignorance, il ne semble pas croyable d'abord que notre siècle, nous voulons parler de la portion lettrée, soit bien plus que le siècle précédent étranger à la connaissance des dogmes chrétiens; et cependant, pour peu qu'on y regarde de près, on comprendra facilement qu'il en doive être ainsi. Le dix-huitième siècle, devenu impie et libertin quand il fut adulte, avait pourtant reçu, dès le berceau, une éducation religieuse. C'est le contraire pour le dix-neuvième ; nul ne lui a parlé de religion aux jours de son enfance. La république, qui le berça, ne répétait à son oreille que les noms de la Grèce et de Rome. Dans les lycées et les bivouacs de l'empire, il n'apprit qu'à calculer et à marquer le pas.

Plus tard, il est vrai, la religion fut appelée dans les collèges ; mais, reléguée au fond de son sanctuaire, sur un autel abandonné, que peut-elle, sinon prier et, comme Rachel, verser des larmes intarissables sur le sort de ses enfants que trop souvent le vice et l'impiété disputent à sa tendresse maternelle et dévorent sous ses yeux? Notre siècle ignore donc la religion, alors même qu'il en comprend le besoin et qu'il se sent porté vers elle. Cette tendance lui vient sur-

tout de l'instinct de conservation qui se réveille plus vif dans le cœur des peuples, comme dans celui des individus, à mesure que le danger est plus grand. Mais ce noble sentiment pourrait encore l'égarer si on ne prenait soin de faire luire à ses yeux, dans toute sa pureté, le flambeau de la véritable doctrine. Or, pour guérir ces deux grandes maladies, l'indifférence et l'ignorance est-il un meilleur moyen qu'une claire et complète exposition de la foi ?

Une autre calamité que nous devons, comme l'indifférence, au libre penser et à d'autres causes qu'il serait trop long d'énumérer ici, c'est la tendance manifestement antichrétienne qui domine une autre portion de la société actuelle. De là est venue, avec la négation audaciense et tant de fois répétée de la divinité du Fils de Dieu, l'opinion malheureusement si répandue que le christianisme a fait son temps; que les sociétés peuvent se constituer et vivre sans lui, loin de lui, malgré lui; que la religion est une chose accessoire dans le monde, et Jésus-Christ une espèce de monarque détrôné qui ne mérite plus d'être ni consulté ni obéi. Notre siècle, qui ne doute de rien, parce qu'il ne se doute de rien, prend ces grossiers mensonges pour des oracles, et en fait la règle de sa conduite. De là les utopies monstrueuses, les châtiments multipliés et les révolutions

sanglantes dont le monde est la victime. Or, de l'exposé complet de la religion.

Il résulte 1° que la divinité de Notre-Seigneur est le premier axiôme de tout esprit raisonnable et la pierre angulaire de toute philosophie ;

Il résulte 2° que, loin d'être une chose accessoire dans le monde, le christianisme est au contraire l'âme de tout, le pivot autour duquel roule tout le gouvernement de l'univers. Comme le soleil attire à lui tous les astres et les entraîne dans son immense orbite, de même la religion, vrai soleil de la création, emporte dans son mouvement et les empires et les rois, et les peuples, et cette infinie variété de causes éloignées ou prochaines qui contribuent à la formation ou à la dissolution des monarchies, les arts, les sciences, la littérature, la paix, la guerre, les défaites et les victoires; en un mot, les hommes et leurs passions, et leurs vertus, et leur vie tout entière; de telle sorte que le christianisme est le dernier mot de toutes choses.

Il résulte 3° que, loin d'être un monarque détrôné qui ne mérite plus ni égards, ni respect, ni obéissance, Jésus-Christ est le roi immortel des siècles; que c'est lui qui élève les empires et qui les abaisse; qui les glorifie et les conserve s'ils sont dociles à ses lois, ou qui les brise comme des vases d'argile s'ils osent lui dire comme les Juifs :

Nous ne voulons pas que tu règnes sur nous [2].

Vous croyez peut-être que cette partie de l'humanité, ces individus et ces nations qui se révoltent contre Jésus-Christ se soustraient réellement à son empire et cessent de contribuer à sa gloire ; détrompez-vous. Créateur de toutes choses, Dieu dit à chaque peuple, en le tirant du néant, comme il le dit à l'enfant nouveau-né : « Tu es créé et mis au monde pour connaître, aimer et servir Jésus-Christ, mon fils, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, à qui j'ai donné toutes les nations en héritage : voilà ta loi. Pour toi bonheur et gloire si tu l'observes, honte et malheur si tu la violes ; mais, quel que tu sois, observateur ou violateur de cette loi immuable, tu n'en contribueras pas moins à la gloire de mon Fils, tu n'en resteras pas moins sous son empire. »

Et voilà que, l'histoire universelle à la main, nous montrons cette loi s'accomplissant avec une précision vigoureuse. Depuis le peuple juif jusqu'à l'empire français, nous voyons, à point nommé, les nations heureuses tant qu'elles reconnaissent Jésus-Christ pour leur roi, et malheureuses du moment où elles se révoltent contre lui. La vue de leur bonheur affermit son empire en

1 Luc., XIX, 14.

apprenant aux autres à l'aimer, comme le spectacle de leurs maux et le retentissement de leur ruine affermit son empire en apprenant aux autres à trembler devant lui.

Telle est la philosophie qui ressort avec éclat de l'enseignement complet de la religion. Philosophie simple et sublime! parce qu'elle est vraie, et vraie parce qu'elle est toute chrétienne. Philosophie bien propre à guérir notre siècle! car aujourd'hui plus que jamais elle peut confirmer ses leçons par des exemples authentiques. Philosophie vraiment divine! qui remplit l'âme de religion en nous montrant le souverain Modérateur des mondes assis sur son trône immuable, tenant entre ses mains les rênes de tous les empires, et faisant servir les rois et les peuples, les projets et les passions des hommes à l'accomplissement de cet unique dessein : la rédemption du genre humain par Jésus-Christ.

Il y a, ne le croyez-vous pas? dans ce simple aperçu de quoi renverser par la base toutes les théories si peu philosophiques dont notre époque est inondée et dont nous sommes les tristes victimes. Il y a aussi, ce nous semble, de quoi agrandir sans mesure l'horizon de l'intelligence et élever le génie jusqu'aux plus hautes régions de la vérité.

Notre époque est travaillée d'un autre mal, produit comme le précédent par le libre penser; c'est *l'éclectisme antichrétien* ou *la*

manie de réformer la religion, de l'arranger suivant des opinions mobiles du moment, d'y prendre et d'y laisser, en un mot *de faire un christianisme à toute main*. Quel remède à ce mal ? Le meilleur, sans contredit, c'est encore l'exposition complète de la foi catholique.

De cet enseignement universel, comme le veut saint Augustin, il résulte que le christianisme n'est pas l'ouvrage de l'homme, mais de Dieu ; qu'il n'est pas sorti imparfait des mains de son auteur, mais parfait ; que, s'il a demandé des développements, ce n'est pas à l'homme, mais à Dieu, à qui seul il appartient de les donner ; enfin, que le christianisme, immuable comme Dieu, est, dans sa manifestation, aussi ancien que les temps et aussi durable que l'éternité, parce que Jésus-Christ, qui en est le fondement et la vie, était hier, qu'il est aujourd'hui et qu'il sera le même aux siècles des siècles.

De là ces deux conséquences également nécessaires : qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais qu'une seule vraie religion, comme il n'y a qu'un seul Médiateur entre Dieu et les hommes ; qu'il n'appartient à aucun homme, à aucun siècle de modifier la religion, ou de la faire descendre, en la soumettant à l'État, du rang suprême qu'elle occupe par droit de naissance ; si bien qu'elle seule a le droit absolu, éternel de répéter le

mot fameux : Je suis Reine, et je ne suis rien, *Aut nihil, aut Cæsar.*

Par ce seul coup est tranchée la racine des différentes sectes de philosophie et de politique religieuse qui, toutes, sont fondées ou sur l'absorption possible de la puissance de Dieu par la puissance de l'homme ou sur la possibilité d'un culte nouveau, c'est-à-dire sur la prétendue subordination, insuffisance ou altération du culte véritable ; en définitive, sur l'existence possible d'une religion *autre* que le christianisme actuel : supposition aussi dangereuse qu'absurde, renouvelée de nos jours par certains esprits dignes de soutenir une meilleure cause.

C'est ainsi que la religion, présentée telle qu'elle doit l'être, suffit pour dissiper toutes les erreurs que les passions de l'homme ou sa faiblesse peuvent lui opposer dans la suite des siècles, de même qu'il suffit au soleil de se montrer sur l'horizon, brillant de tous ses feux, pour dissiper et les ombres de la nuit et les nuages que les vents déchaînés amoncellent sur son passage.

4° En présentant chaque fait, chaque idée dans son rapport avec le plan général de la religion, *notre enseignement a l'avantage de classer toutes les connaissances particulières, et de donner à chacune, avec la place qui lui convient, le degré d'importance qu'elle mérite.* Aujourd'hui un grand

nombre d'esprits, fatigués du doute, s'occupent de la religion; mais ils le font trop souvent sans guide, sans boussole, sans plan arrêté et assez largement conçu. De là bien des efforts même consciencieux, mais stériles parce qu'ils sont isolés; de là de grands pas. si l'on veut, mais peu de véritables progrès; de là des pierres et des matériaux répandus sur le sol, mais d'édifice point; de là une *religiosité* vague, des symboles incomplets, sans action réelle et soutenue sur la conduite.

Soit dit en passant, l'observation que nous faisons ici sur l'étude de la religion s'applique avec une égale vérité à l'étude des connaissances humaines. Aujourd'hui les *spécialités* sont partout, la science nulle part, telle est la plainte des hommes les plus distingués par leur savoir. Le moyen qu'il en soit autrement? Lien nécessaire des esprits et des idées, parce qu'elle est la source et le centre de toute vérité, la religion ne domine plus les investigations scientifiques pour les éclairer, les diriger, les coordonner, les agrandir en les rattachant à une *unité* supérieure. Vous avez des rayons de lumière, mais le foyer lumineux vous échappe. Les données religieuses étant le principe générateur des sciences et la solution obligée de leurs derniers problèmes, il en résulte que la science sans la religion est un livre

auquel manquent le commencement et la fin.

Revenons à l'étude de la religion, et donnons quelques exemples. Prenez-vous isolément l'histoire de Judith ou d'Esther, vous avez un épisode dramatique sans doute, mais rien de plus. Si, au contraire, vous l'étudiez dans l'économie générale de la religion, ce fait acquiert tout à coup un haut degré d'importance. Vous voyez qu'il se rattache admirablement au plan sublime de la Providence pour la conservation, chez le peuple juif, de la grande promesse du Libérateur. Il faut en dire autant de l'histoire de Cyrus, d'Alexandre, d'Auguste, etc.

Si du domaine des faits vous passez à celui des idées, vous verrez pourquoi dans tel siècle telle idée fut mise au jour et propagée soit par un grand personnage, soit même par un corps religieux. Il en est de même des grandes vertus. Le rapport connu de toutes ces choses avec le plan général de la Providence leur donne tout à coup à vos yeux l'importance qu'elles méritent. Vous les voyez dans leur cause, dans leur résultat, dans leur liaison avec la situation actuelle de l'Eglise et du monde, avec les faits, les idées et les mœurs de l'époque; en un mot, pour employer le langage si profondément philosophique de l'Ecriture : Vous connaissez autant que le permettent les salutaires obscurités de la foi *leur nombre, leur poids*

et leur mesure. Toutes vos études particulières prennent un haut intérêt; rien n'est perdu; la lumière se fait dans votre intelligence, et une foi inébranlable, une juste appréciation des hommes et des idées, une haute philosophie de l'histoire et peut-être l'illumination soudaine du génie seront l'heureux fruit de votre étude.

5° Enfin cet enseignement *offre le plus efficace de tous les remèdes à l'égoïsme qui nous dévore et aux maux qui en sont la suite;* car non-seulement il fait connaître le christianisme dans son magnifique ensemble, mais encore il le fait aimer.

Notre siècle ne sait plus aimer, car il n'aime pas ou il aime mal. La violation de cette loi primordiale est la cause des bouleversements inouïs dont l'Europe moderne est la victime; car le désordre et le châtiment sont toujours en rapport avec la violation de la loi. Il serait bientôt guéri, ce monde infortuné, s'il voulait ouvrir son cœur à l'amour véritable [1].

Pour l'aider à accomplir ce devoir salutaire, notre enseignement lui fait apprécier et comme toucher au doigt les bienfaits du christianisme à l'égard de chacun de nous et de chaque partie de notre être, dans toutes les positions et dans tous les âges; en

1 Joan., IV, 8.

sorte qu'il demeure démontré qu'attaquer le christianisme, le mépriser, l'abandonner, rester indifférent à ses prescriptions salutaires, ce n'est pas seulement une ingratitude, mais un suicide.

C'est ainsi que la méthode de saint Augustin, faisant connaitre le véritable esprit de la religion, qui est l'amour, développe dans l'âme de l'enfant ce sentiment divin bien plus que la crainte. Nous ne sommes plus les esclaves du Sinaï, mais les fils du Calvaire. Pour les bien-aimés du Verbe fait chair et devenu notre frère, nous voulons que Dieu soit bien moins un juge irrité, un maître sévère qu'un père tendre et un ami. De là le soin continuel que nous prenons de présenter la religion, ce qui est vrai, comme un immense bienfait? De là encore le même soin à faire sortir de chaque fait, de chaque explication cette grande vérité : DIEU AIMANT LES HOMMES.

Depuis Adam jusqu'à nous, tous les temps sont appelés en témoignage. A chaque siècle nous demandons : Dieu vous a-t-il aimé? et chaque siècle nous répond en offrant à nos regards les preuves nombreuses et spéciales de l'amour de Dieu pour lui.

Si donc vous considérez d'un seul coup d'œil l'exposé de la religion dans son majestueux ensemble, vous aurez de toutes les histoires la plus touchante et la plus variée,

l'histoire complète de la charité de Dieu pour l'homme. Sur quelques points de la durée des âges que vous arrêtiez vos regards, vous rencontrerez la preuve sensible de cette vérité, capable d'amolir un cœur de bronze :

DIEU EST UN PÈRE QUI A CRÉÉ L'HOMME PONTIFE ET ROI DE L'UNIVERS, QUI L'A COMBLÉ DE GLOIRE ET DE BONHEUR, ET QUI, APRÈS AVOIR ÉTÉ INDIGNEMENT OUTRAGÉ PAR CETTE CRÉATURE FAVORITE, N'A PAS CESSÉ UN SEUL INSTANT, MALGRÉ TANT D'INGRATITUDE, DE TRAVAILLER DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE, A RÉPARER LE MAL QUE CET ENFANT COUPABLE S'EST FAIT A LUI-MÊME EN SE SÉPARANT DE SON PÈRE ; DE LE CONSOLER, DE L'ENCOURAGER, DE REMUER LE CIEL ET LA TERRE POUR LUI FOURNIR LES MOYEN DE RECOUVRER AVEC AVANTAGE SON BONHEUR PERDU, ET LUI EN ASSURER LA POSSESSION PENDANT LES SIÈCLES SANS FIN DE L'ÉTERNITÉ.

Magnifique histoire qui, pour le cœur, résume Dieu, l'homme, le monde, le temps de l'éternité par un seut mot : AMOUR.

Comme pour l'esprit elle résume toutes ces choses par un seul mot : CHRIST.

CHRIST et AMOUR ! voilà les deux mots qui renferment tout notre enseignement quant à l'esprit et quant à la lettre. C'est pour cela que ces deux mots divins sont placés comme épigraphe à cet ouvrage. Puissent-ils être l'éternelle devise des esprits et des cœurs !

Depuis la sixième édition du Grand Catéchisme, nous en avons composé deux autres entièrement calqués sur le premier. L'un s'adresse aux enfants de sept ans, l'autre aux enfants qui se préparent à la première communion. Dans ces deux ouvrages, comme dans l'*Abrégé* déjà connu, on trouve le même plan, les mêmes définitions, les mêmes réponses : il n'y a de différence que du plus au moins. Ainsi l'enfant de sept ans qui sait son *Petit Catéchisme* connaît le quart du *Catéchisme préparatoire* à la première communion ; l'enfant qui sait le Catéchisme préparatoire connaît la moitié, à peu près, de l'*Abrégé* destiné à ceux qui ont fait la première communion. Vient ensuite le *grand ouvrage*, en huit volumes, qui complète tous les autres.

Cette réunion *unique* de Catéchismes qui vont se développant avec les différents âges, tout en restant les mêmes, présente l'inappréciable avantage d'une marche parfaitement uniforme dans l'instruction religieuse. Ou nous sommes dans l'erreur, ou il doit en résulter pour la jeunesse une grande facilité de s'instruire, et pour les maîtres un puissant moyen de l'élever sûrement et presque sans effort à la plénitude de la science du christianisme. Atteindre ce double but, tel a été pour nous, depuis plusieurs années, l'objet constant d'un travail opiniâtre et moins facile peut-être qu'on ne le croit. Puissions-nous n'être pas resté trop au-dessous de cette grande tâche !

FIN.

TABLE

			Pages.
Avant-propos			1
Chapitre	I.	— Manière d'étudier la religion.	9
—	II.	— Dieu	14
—	III.	— La Trinité	20
—	IV.	— L'Homme.	28
—	V.	— La Religion	36
—	VI.	— Les Anges et la Chute	41
—	VII.	— La Rédemption	47
—	VIII.	— Le Messie promis et figuré	52
—	IX.	— Le Messie prédit	59
—	X.	— Le Messie préparé	69
—	XI.	— Le Messie venu	78
—	XII.	— Le Messie, nouvel Adam.	93
—	XIII.	— Union de l'homme avec le nouvel Adam ; — ses moyens.	99
—	XIV.	— Union de l'homme avec le nouvel Adam ; — ses moyens. (Suite.).	108
—	XV.	— Union de l'homme avec le nouvel Adam;— ses moyens et son but.	118
—	XVI.	— Union de l'homme avec le nouvel Adam ; sa perpétuité. Formation de l'Église	129
—	XVII.	— Le Christianisme établi.	136
—	XVIII.	— Le Christianisme conservé.	145
—	XIX.	— Le Christianisme cons. (Suite).	153

Pages.

CHAPITRE XX. — Le Christianisme propagé 161
— XXI. — Le Christianisme rendu sensible. 167
— XXII. — Le Christianisme rendu sensible. (Suite). 174
— XXIII. — Esprit de la Religion. 180
— XXIV. — Esprit de la Religion. . (Suite). 194
— XXV. — La Religion dans l'éternité. . . 203
— XXVI. — La Religion dans l'éternité. (Suite). 211
Quelques mots sur cette introduction à l'étude de la Religion. 223

BR 121 .G37 1884 SMC
Gaume, J.
La religion dans le temps et
dans l'eternite 47233577